Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE
ANECDOTIQUE

REVUE
ANECDOTIQUE

DES LETTRES ET DES ARTS

PARAISSANT LE 5 & LE 20 DE CHAQUE MOIS

Anecdotes du jour. — Curiosités littéraires de Paris et de la Province. — Nouvelles des théâtres et des librairies. — Prospectus rares ou singuliers. — Documents bibliographiques.

ANNÉE 1856

SECOND VOLUME

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
PARIS

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
R438
v. 2

TABLE

DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS LE SECOND VOLUME

About (Edm.) 90.
Adam (Ad.) 211.
Albert (M.) 98.
Alhoy (M.) 205.
Ancelot (Mme) 165.
Anderson 98.
Arago (J.) 251.
Arlincourt (Vte d') 31, 58.
Arnould (C.) 87, 134, 135.
Arpentigny (d') 137.
Aubé (A. Ph.) 173.
Auguez (P.) 183.
Aycard (Marie) 122.

Babinet 60.
Badère (Cl.) 9.
Balard 7.
Balleyguier (D.) 185.
Balzac 92.
Barthelmy 113.
Bascher (A.) 261.
Baucher 139.
Baugé (T.-C.) 73.
Beaumard 253, 271.
Beauvoir 205.
Béranger 40.
Bertall 179
Bertron (A.) 69, 97
Berville 182.
Biot 169.
Bossange 223.
Bousquet (C.) 5.
Brieux Saint-Laurent (De) 155.
Bruyas 162.
Bryas (de) 138.
Buchon (M.) 257.

Cadot 52.
Caron (l'abbé) 83.
Caumont-Laforce (Mme de) 33.
Cavé 117.
Chaix d'Est-Ange 33.
Cham 179.
Champfleury 60, 259.
Chatelain (J.-B.) 112.
Chaumelin. 5.
Chaumier (Sim.) 166.
Chennevières (de) 208.
Cheradame 150.
Clesinger 14.
Colet (Louise) 8, 58.
Coquille (F.) 275.
Cortambert 225.
Coste 140.
Courbe (Ch.) 38.
Courbet (G.) 138, 163
Courchamps (de) 207.
Courtin 62.
Cousin 73, 253.
Croisat 27.

Dantec (L.) 39.
Danterny 79, 171.
Dejean 139.
Delécluze 37.
Dentu 161.
Desperets 266.
Dollingen 147.
Doré 87.
Doré (P.) 203.

Dufour (P.) 251.
Dumas Alex.) 9, 24, 52, 79, 81, 116, 171.
Dumas fils. 19, 131.
Dumas (P.-M.-N.-D. 181).
Dunoyer (J.-H.) 125.
Dupin 162.
Dupont (P.) 40.
Dureau (A) 131.

Edmond 268.
Enault (L.) 54.
Escudier 211.

Falloux (de) 169.
Félicien 171.
Fleury (R.) 204.
Flourens 253.
Fortoul (L.) 122.
Fraissinet (Me) 7.
Frédérick-Lemaître 19.

Galimard (A.) 114, 214.
Gavarni 31, 141, 161, 179.
Génin 229,
Genoui lac (G. de) 204.
Gilbert 27.
Gille (Ch.) 206.
Goncourt (E. et J. de) 234.
Gonet 50.
Gortschakoff (Pce M.) 245.
Goujon (L.) 260.
Gravillon (A. de) 63.
Grégoire 222.
Guérin (Al.) 5.
Guizot 169.
Guizy (L.) 37.

Havin 232.
Heine (H.) 154.
Hennpag (d') 38.
Holloway (Th.) 196.
Hostein 49.
Hugo (V.) 145.

Janin (J.) 72, 91.
Jerrold 148.
Jumilhac (de) 207.

Kozlofzky (Pce) 245.
Krosnowski (Cte) 233.

Labourieu (Th.) 203.
Lacroix (P.) 40, 248.
Laferrière 49.
Lamartine 199, 217.
La Landelle (G. de) 176.
Lambert (J.-M.) 93.
Lanfrey 60.
Largent 185.
Laumoncrie 269.
Laverdet 245.
Lecomte (J.) 93.
Lefevre-Nonat 256.
Lehodey 232.
Lemée 162.
Leo-Lespès 5.
Leouzon-Leduc 226.
Leriche 271.
Limeyrac (G.) 275.
Loudun 185.
Loyal 67.
Lutterbach 212.

Mac-Shcehy (le col.) 6.
Madinier 241.
Martiny (L.) 105.
Martonne (de) 102, 135, 193.
Marulaz (baron) 210.
Mas-Latrie 18.
Matthews (Ch.) 98.
Maurin 16.
Mayhen (H.) 130.
Mery 117.
Meurice (P.) 53, 72.
Meuvy (Brocart de) 233.
Migne (l'abbé) 42, 111.
Minier (H.) 19.
Mirecourt (de) 86, 91, 141.
Monnier (H.) 92.
Monselet 91, 261, 275.
Montalembert 158.
Montépin (X. de) 52, 237.
Montigny (Lemoine) 219.
Morel (J.) 153.
Mullois (l'abbé) 4, 51.

Nadar 18, 87, 179.
Naylies (de) 68.
Nérestant 161.
Nerval G. de) 214
Niewerkerke (de) 123.
Nodier (Ch. 146.
Nurb (baron) 111.

Pagès 242.
Pall (Et.) 85, 222.
Parrot 241.
Perrée (Louis) 125.
Peytel 234.
Picherie Dunan 82.
Pignolet (A.) 18.
Poise H. et F.) 16.
Pommier 185.

Ponsard 201.
Pontavice de Heussey 260.
Porcher 172.
Pouig (F.) 64
Préault, 14, 60, 117.

Rachel, 201.
Raspail 13.
Ravignan (de) 159.
Rayer (L.) 41.
Remy 140.
Rhéal (S.) 254.
Ricard 84.
Robert (Cl.) 88.
Roby (L.) 63.
Rotschild (de) 57, 121
Roux 273.
Rovigo (de) 199.

Saint-Félix (de) 53.
Saint-Marc-Girardin 37.
Sand (G.) 71, 138, 142, 179, 188.
Sauvageot, 100, 123.
Soulié (J.-B.-A.) 145.
Soullier (C.) 108.
Soumet (A.) 193.
Souterre 14.
Souvestre 59.

Stanley (Fanny) 111.
Stendhal 179.
Taglioni 186.
Taupinard 265.
Taylor, 270.
Tournachon 179.

Vannier (Ch.) 29, 109.
Vaucheret 51.
Verdi 65.
Vernet 153.
Véron 253.
Veuillot 86.
Vigny (A. de) 60.

Wetzel 140.

TABLE DES ANONYMES

Anast... 25.
B 94.
B (de). 83.
C (Mme). 131.
D (A.) 19.
H. 1.
L (Cte de). 25 i.
M (Cte de) 122.
M. 230.
P. 83.
Saint B. 66.
S. 256.
S... B... 66.
V (de). 102.

K. 133.
Q. 133.
X. 1.
X. 122.
*** (Mme) 117.
*** (M.) 117.

Deuxième année. Numéro 1.

REVUE ANECDOTIQUE

DU 1er AU 16 JANVIER 1856

[Du 1er janvier.] = On nous signale le trait suivant. C'est la meilleure leçon qu'un prêteur délicat ait jamais donnée à un emprunteur peu scrupuleux.

L'un de nos philosophes modernes, M. H***, reçoit un matin la visite de M. X***, personnage avec lequel il n'avait entretenu jusque-là que des relations peu suivies et toutes fortuites.

— Mon Dieu ! s'écrie M. X*** après les politesses d'usage, vous me voyez dans un étrange embarras. J'avais à payer un misérable billet de cinq cents francs, et le jour de l'échéance est arrivé sans que j'y pense pas plus que... C'est réellement désagréable, et je ne sais...

— En pareille occurrence, je serais aussi embarrassé que vous, observe froidement M. H*** qui savait désormais à quoi s'en tenir sur l'apparition inattendue de M. X***.

— Oh ! mais ce n'est pas la totalité de la somme qu'il me faudrait, riposte celui-ci en changeant ses batteries. Je crois pouvoir en trouver la plus grande partie, la moitié, les trois-quarts, peut-être même les quatre cinquièmes.

— Heureux qui peut toujours avoir une centaine de francs disponibles, continue M. H***.

Voyant le peu de confiance qu'inspirait son emprunt, M. X*** imagine de se retirer, puis il revient sur ses pas au bout de quelques minutes avec un air affairé et se représente au bureau de M. H***.

— Figurez-vous, mon cher, j'ai joué véritablement de bonheur ; un ami que je viens de rencontrer m'a prêté l'argent dont j'avais besoin, moins vingt francs, et j'ai voulu sans retard vous annoncer cette bonne fortune.

— Merci, fait M. H*** forcé dans ses derniers retranchements, mais je n'ai pas même vingt francs. Voici néanmoins cinq ou six francs d'argent ; ils sont à votre disposition. C'est tout ce que j'ai sur moi.

Et il ouvre son porte-monnaie.

M. X*** accepte et part.

Un peu après, M. H*** sortait à son tour et s'arrêtait au bureau de tabac voisin. Par le plus grand des hasards, M. X*** venait aussi d'y entrer. Campé majestueusement devant le comptoir, il gourmandait la débitante en examinant un paquet de cigares.

— Qu'est-ce que vous me donnez-là ? disait-il ;

passez-moi plutôt cette boîte... vous savez bien... celle que je prends d'ordinaire... les vingt-cinq centimes.

— Pour moi, je demande des cigares d'un sou, dit M. H*** en jetant un coup d'œil significatif sur son débiteur, — mes moyens ne me permettent pas d'en fumer d'autres.

[Du 3 janvier.] = Périodiques nouveaux.

= *La Mode Nouvelle*, revue paraissant trois fois par mois en une forte livraison, se place sous les mêmes auspices que l'ancien recueil du même nom.

= *Triboulet*, journal critique et satirique, paraissant tous les dimanches. Ce journal débute par un prologue rimé de la bonne façon, et dont nous voudrions donner plus que ces quatre premiers vers. C'est *Triboulet* qui parle :

Me voici !... je reviens, marauds, qu'on se découvre !
Puisque François premier reparaît dans son Louvre
Sur un hippopotame, et roide comme un pieu,
Il faut que Triboulet se montre, vertudieu !

Si le titre de cette feuille est nouveau, la rédaction en est déjà connue. Voir la circulaire que nous reproduisons *in extenso* plus loin.

= Marseille et Perpignan viennent de voir naître presque en même temps *le Carillon* et *le Paradis, journal du Parterre*, feuilles hebdomadaires dont le style et les lithographies trahissent

avec assez de naïveté les prétentions les plus charivariques.

= Un prospectus de l'abbé Mullois promet pour le 12 janvier, le premier numéro de *l'Encyclopédie populaire* ou *Journal de tout le monde*, feuille hebdomadaire destinée comme toujours à l'instruction et à la moralisation des masses. C'est ce que proclamait aussi le *Journal pour tous*, dans un imposant prospectus dont nous avons parlé en son lieu (Voir notre Ier volume, page 18). Cependant il paraît qu'en fait de moralité, tout le monde n'est pas du même avis, car l'abbé Mullois dit précisément à ce même sujet :

« On ne dira plus, j'espère, qu'en France le peuple ne lit pas : il y a sept mois paraissait un journal populaire, où le roman domine : aujourd'hui il se tire à cent cinquante mille exemplaires : n'est-il pas bien à craindre que ces lectures frivoles ne produisent en bas les ravages qu'a produits le roman-feuilleton dans une autre classe ? Le peuple n'a pas besoin de rêves et de chimères, il lui faut une nourriture pratique et substantielle. Evidemment la charité a quelque chose à faire ici. C'est ce qui nous a déterminé à entreprendre cette petite publication ; pour cela nous nous sommes entouré d'hommes capables, dévoués et sachant par cœur leur peuple français. »

= *L'Aigle*, journal non politique paraissant tous les dimanches, et le *Bohême*, qui renaît, dit-il, avec la *conviction* qu'il ne peut plus cesser de paraître. Si la *conviction* valait en ce cas *les moyens*,

que de gens convaincus nous aurions dans le journalisme !

Nous citons ensemble ces deux journaux, parce qu'ils reproduisent chacun, à la date du 30 décembre 1855, un article absolument identique, intitulé *La Chute des feuilles et les Déménagements*, et signé Alexandre Guérin.

= Autre chose. Voici venir une *Gazette des Salons* dont un numéro (celui du 16 décembre) porte ceci : « 1re année, numéro 1, » et un autre (celui du 23 décembre) : « deuxième année. »

Le procédé est expéditif. Devons-nous l'attribuer à M. Léo-Lespès qui figure encore, si nous ne nous trompons, comme rédacteur en chef de cette nouvelle feuille, laquelle prend l'engagement solennel de rembourser intégralement *en bonbons* tous ses abonnés.

= *Revue Bibliographique du midi de la France, de l'Algérie et des Colonies*, publiée par une société de Bibliophiles (Marseille in-8°). Recueil paraissant tous les mois sous la direction de MM. Chaumelin et C. Bousquet. Deux numéros ont paru : le spécimen et le numéro 1. — La première partie contient une critique faite en quelques lignes des principaux ouvrages nouvellement parus, et la seconde une nomenclature ou catalogue exact de toutes les publications récentes.

= *Le Glaneur Universel*, journal de tous les jours paraissant le dimanche. « Aucun journal, dit-

il en tête de son numéro 1, n'a, selon nous, songé à faire de lui ce que doit être un journal hebdomadaire : *un tableau fidèle de la vie progressive de la société.* C'est ce que nous voulons tenter. »

[Du 4 janvier.] = La *Revue de Paris* vient de lancer le manifeste de sa cinquième année. En voici les dernières lignes :

« C'est ainsi, c'est par des faits, que la *Revue de Paris* prétend répondre aux incessantes attaques de ses rivaux, et aux exigences des sympathies qu'elle s'est créées.....

« Elle restera digne d'elle-même, et telle qu'on l'a vue jusqu'à présent, l'organe des générations nouvelles, le porte-étendard de l'avenir. Au milieu des publications séniles, qui luttent en vain pour ranimer une vie défaillante, la *Revue de Paris*, jeune sans forfanterie, audacieuse sans témérité, respectant la tradition tout en cherchant des routes inconnues, indépendante de toutes les coteries, de tous les partis, la *Revue de Paris* est le seul Recueil qui n'ait fait aucun pacte, qui n'ait contracté aucune dette et qui puisse, sans acception de personnes, accueillir tous les talents, toutes les volontés loyales, et ne se dévouer qu'aux seuls intérêts du progrès et de la vérité. »

= L'*Union* a, de son côté, envoyé à qui de droit une circulaire signée *le colonel Mac Sheehy*, où nous remarquons ce préambule flatteur :

« Le travail annuel que nous faisons pour nous rendre compte des changements qui peuvent se faire dans le personnel de nos abonnés, nous fait trouver avec satisfaction votre nom parmi nos fidèles. Laissez-nous croire que dans l'année qui va s'ouvrir vous nous garderez la même bienveillance, etc., etc. »

= Plusieurs journaux contiennent la lettre suivante :

« Paris, le 1er janvier 1856.

« Monsieur, l'an dernier, vous eûtes la bonté de m'ouvrir les colonnes de votre estimable journal pour témoigner ma reconnaissance aux familles qui m'honorent de leur confiance, et pour offrir l'hommage de ma déférence aux autorités municipales, civiles, religieuses et militaires ; je vous prie de leur renouveler ces mêmes sentiments cette année, et d'annoncer au public que je poursuis sans relâche l'œuvre de l'éclairer, pour la défense de ses intérêts ; désormais la publication du *Guide des Familles* pour le choix et le règlement général des convois funèbres, avec le tableau de toutes les classes, permettra *d'examiner ce qu'on veut et de vouloir ce qu'on peut.*

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« BALARD. »

14, Rue Ste-Croix de la Bretonnerie.

[DU 5 JANVIER.] = *Les Chercheurs d'or au dix-neuvième siècle*, par Mme Stéphanie Fraissinet (Dufayel, in-8°). La pièce de vers ou la poésie, comme on voudra l'appeler, de Mme Fraissinet est ordinaire ; mais ce qui est curieux, ce sont les allusions transparentes de sa *Préface sur les concours* *. Elle débute par :

J'ai voulu voir ; j'ai vu.
Meâ culpâ, meâ culpâ, etc.

(*) Mme Fraissinet a concouru sans succès pour un des prix Véron avec le poëme qu'elle prend le parti de publier aujourd'hui. Laissant de côté les agioteurs et les gens d'affaire, elle y chante avec les *Chercheurs d'or* les mineurs de la Californie.

Suivant l'auteur, les juges sont le plus souvent surpris *par hasard et malgré eux*, et les mots et l'écriture de l'épigraphe sont presque toujours *involontairement* connus.

« Si cet *accident* arrive, ajoute Mme Fraissinet, — et combien naturellement et facilement ne pourra-t-il pas se multiplier ? — puis-je faire que moi, influence prépondérante au concours,... je ne préfère pas, même à mon insu, et ne fasse pas par conséquent préférer à mes collègues déférents l'œuvre de la personne pour laquelle, à un titre ou à un autre, j'éprouve de l'affection, ou dont le genre de talent m'est sympathique ?

« La parenté, l'amitié, tous les liens qui unissent, sont bien puissants en pareille occasion. D'ailleurs, les beautés de son ouvrage, si médiocres qu'elles puissent être, me sont familières ; j'en suis, qui sait ? peut-être un peu l'auteur par cette mystérieuse communion des intelligences qui va du maître à l'élève, du patron au favori.....

« Maintenant, quel que soit mon désir d'être impartial, m'est-il possible de jeter tout cela dans l'oubli ? Dois-je affliger sciemment une personne dont je pressens la douleur, dont, de plus ou moins près, j'entendrai les plaintes. . . . . .

« Et si malheureusement, avec ou sans préméditation, l'influence des sentiments fait pencher la balance, les plus grandes puissances emporteront nécessairement les plus grands avantages. »

Mme Fraissinet a beau faire, elle finit par citer Mme Louise Colet elle-même, le lauréat de l'Institut par excellence, à propos d'une lettre de Béranger. Mais Mme Fraissinet oublie qu'à l'Institut, il y a des philosophes dans le jury et que les philoso-

phes sont au-dessus des misères et des imperfections humaines.

[Du 6 janvier.] = *Le soleil Alexandre Dumas*, par Mme Clémence Badère. Dentu. in-8°.

Jamais bas-bleu n'a été aussi exaspéré que Mme Clémence Badère.

Les gens auxquels elle prend la peine de lire ses écrits lui conseillent de les cacher au plus vite dans quelque carton bien fermé, sans les montrer à personne. Et cependant elle se reconnaît du talent, mais beaucoup de talent. Tous ces mauvais conseilleurs ne peuvent donc être que des jaloux cherchant à étouffer tout cela, ou, plus vraisemblablement encore, des satellites d'Alexandre Dumas.

Oui ! Dumas, le grand littérateur, est offusqué par les écrits de Mme Badère : il y a lu l'imminence de sa chute, et il essaie de retarder le moment fatal, en nuisant à cette pauvre femme, assez téméraire pour oser rivaliser de talent avec lui.

Comme rédacteur en chef du *Mousquetaire*, il a sournoisement corrigé la *copie* que lui avait proposée Mme Badère ; il a dédaigné ensuite de satisfaire à ses justes réclamations.

Quand Mme Badère, en désespoir de cause, a voulu réclamer le concours des huissiers et des avocats, elle s'est aperçue avec horreur que ces hommes de robe étaient amis et défenseurs d'Alexandre Dumas. C'est également l'influence d'A-

lexandre Dumas qui entrave certainement la publication de ses articles dans les grands journaux. Ainsi, on avait accepté une de ses nouvelles au *Pays* (*le Bouton d'or*), une nouvelle très-courte, et on ne l'a pas publiée pour ne pas contrarier M. Dumas, qui ne lui trouve aucun mérite: Lorsqu'elle s'est présentée au bureau pour protester, on a envoyé un sergent de ville pour l'en chasser. Aussi, s'écrie-t-elle :

« Quel est donc l'homme, quelle est donc la femme qui a souffert autant que moi en littérature? Il n'y a personne...

« Je le répète, il faut que cela ait une fin. »

Pour accélérer cette fin, elle ne peut que s'en prendre à l'auteur principal de ses infortunes.

« Ah! je veux le dompter, moi, ce beau lion de la littérature, et je prendrai la plume.

« Et ce n'est point une plume si puérile et si mal avisée, non, monsieur Dumas, non ; ce n'est point une plume d'oie, c'est une plume d'acier et bien acérée, et qui mordra sur le grand Alexandre à belles dents, je vous en réponds.

« Vous croyez peut-être qu'elle n'osera pas?

« Oh! que si fait, elle l'osera ; elle y mordra, vous dis-je, avec un appétit de tigresse et de panthère, sur le beau lion à tous crins, *un peu gris;* mais c'est égal, la couleur n'y fait rien. »

Cette chevelure grisonnante, Mme Badère la considère apparemment comme la corde sensible

de son adversaire, car elle y revient encore ailleurs :

« — A propos, monsieur Dumas, on m'avait dit que vous étiez *noir*, moi, je vous ai vu *gris*.

« Du reste, vous êtes bel homme. Ce fut là en vous voyant, le sujet de ma réflexion, avec un point d'admiration : *Oh! le bel homme!*

« Oui, mais si bel homme que vous soyez, je ne suis point venue à Paris pour admirer M. Dumas, ou tout autre littérateur aussi bel homme ; j'y suis venue pour faire des romans.

« Vous me trouvez peu modeste, mon cher monsieur, vous me l'avez très-nettement dit dans vos causeries du mois d'octobre.

« Cependant, je ne suis pas non plus si infatuee de mon mérite, car j'ai bien écrit huit ans sous l'anonyme sans penser à me faire imprimer.

« Il y a plus de six ans que j'ai écrit *les Malheurs d'une Rose* et *la mort d'un Papillon*, qui a paru dans la *Gazette des Dames*, et ensuite dans le *Voleur*, et qui se vend aujourd'hui chez M. Dentu, au Palais-Royal ; il y a plus de quatre ans que j'ai écrit le *Camélia et le Volubilis*, qui se vend également chez M. Dentu et, c'est depuis deux ans seulement que j'essaie de faire imprimer mes ouvrages.

« C'est de la modestie ; j'espère, vous n'en auriez pas tant, j'en suis persuadée.

« Vous dites, messieurs, que je suis un âne ; j'ai en effet très-peu appris.

« Mais sachez donc, et vous le savez bien du reste, que c'est cet âne-là qui vous a appris à faire parler les fleurs.

« Car les fleurs animées, illustrées par Grandville, n'ont paru que depuis que j'ai fait *les Malheurs d'une Rose* et *la Mort d'un Papillon* ; que depuis que j'ai fait *un Monde dans un presse-papier*, *les Douleurs d'une Violette*, *le Camélia et le Volubilis*, etc.

« Bien que ces ouvrages n'aient pas été imprimés à l'époque où je les ai écrits, ils n'en ont pas moins été connus de quelques littérateurs.

« Le monde des fleurs animées, c'est moi qui l'ai créé, il ne faut pas s'y méprendre.

« Et parce que je l'ai créé, on me laisse dans le néant. »

La même pensée se reproduit à chaque page de la brochure de Mme Badère, avec les variantes d'un antagonisme désespéré. Des cheveux d'Alexandre Dumas, elle passe à son nez qu'elle trouve trop court, à ses yeux qu'elle appelle ironiquement « ses beaux yeux d'azur. » Elle le défie de produire une œuvre plus attrayante que les siennes :

« Vous pouvez faire quelque chose de plus long, mais ferez-vous quelque chose de plus attrayant que *la Lettre Mystérieuse !* ou *Dans les Taillis*. Ferez-vous quelque chose de plus joli que *la Clef du Paradis*. Je vous en défie, vous et vos trente-six

rayons. Vous auriez beau en darder soixante que je vous en défierais encore. »

Les rayons sont les collaborateurs innombrables qui, au dire de Mme Badère, se groupent autour de M. Dumas comme d'un soleil. C'est sur toute cette cohorte ennemie qu'elle lance en terminant ce trait final :

« Sur ce, mon beau littérateur à volumes par centaines, mon beau soleil à rayons par mille millions de douzaines, je retire mes griffes, et vous présente mes hommages, jusqu'au plaisir et à l'honneur de vous *regriffer*. »

[Du 8 janvier.] = Une lettre particulière où M. Raspail maltraite fort la Faculté de médecine vient d'être imprimée à Lyon. Elle est vraisemblablement adressée à quelqu'un de ses disciples. Comme elle paraît n'avoir été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, nous la reproduisons à titre de rareté bibliographique.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu une seule lettre de toi, à laquelle je n'ai pas répondu, parce que la personne qui l'avait apportée a oublié de venir prendre la réponse. Tu dois bien penser que je ne jette pas au panier les lettres d'un ancien ami. Tu fais bien de mépriser les cancans médicaux ; tes succès te vengent assez de ces moyens occultes. Tu sais que Cottereau est mort ; mais il est mort jugulé par la Faculté, qui triomphe aujourd'hui d'avoir pu amener le dissident dans le giron de l'école, à l'heure de la mort. Nos limiers de la police médicale manœuvrent toujours avec

l'arme de la calomnie salariée ; je leur oppose le silence du mépris, et je continue après leur avoir craché au visage, car ces gens-là aiment assez les crachats et la boue. *Porera gente!* La liste civile leur prête son *petit Jean* ; les fonds secrets leur ouvrent leur bourse ; ils barbotent dans cette fange, ces braves gens, qui ne devraient s'occuper que de la santé et de la morale publique. Je me passe d'eux et je me moque d'eux ; si je meurs, ce ne sera pas de leur main : ils l'ont trop malheureuse. Consolons-nous, mon ami, de ce bourdonnement qui arrive à nos oreilles : regardons plus haut, afin de ne pas nous attrister de ce que nous voyons en regardant si bas. Soyons les hommes de la nature, qui offre tant d'harmonie dans ses lois et tant de régularité dans ses phénomènes. Demandons au travail de quoi nous mettre à l'abri du besoin dans nos vieux jours, et attendons notre consolation du bon état de notre conscience et de nos bons souvenirs d'amitié.

« Tout à toi.

« F.-V. RASPAIL.

« 30 mars 1847.

« Souterre, de la Nouvelle-Orléans, me charge de le rappeler à ton souvenir de bon camarade ; il fait le système là-bas en dépit de ses confrères les vieux docteurs. »

[Du 9 janvier.] = La légende du sire de Franc-Boisy est décidément la grande préoccupation du jour.

« Ah parfait !... s'écriait le sculpteur Préault, en tournant autour du François Ier que Clésinger vient de poster au milieu de la cour du Louvre. — C'est fort bien rendu, ma foi. Attitude, expression, mouvement, tout y est. » — Puis, paraissant conserver

un reste de doute sur l'identité du personnage exposé :

— Pourriez-vous, monsieur, me dire que représente cette statue ? demande-t-il à un homme sérieux, son voisin.

— Ne le savez-vous pas, répond celui-ci tout étonné, c'est François Ier.

— François Ier ?

— Mais oui, François Ier, après la victoire de Marignan.

— Allons donc, monsieur, vous n'y êtes pas, riposte triomphalement Préault, ceci est le sire de Franc-Boisy, il revient de la Terre-Sainte, n'a pas encore eu le temps de changer son costume, et dit à sa dame infidèle, sur l'air que vous savez :

Corbleu, Madame,
Que faites vous ici ?

[Du 19 janvier.] = *Mémoire* pour la commune de Saint-Clément-lès-Mâcon contre la ville de Mâcon. Paris. Imp. Dubuisson. — La commune de Saint-Clément ne veut pas être réunie à la ville de Mâcon. Nous ne savons si sa cause est bonne, mais son mémoire est, quant au style, indigne de l'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation qui l'a signé. La première phrase est typique, et peut à elle seule faire juger du reste.

« Depuis un demi-siècle, la commune de Saint-Clément-lès-Mâcon a une étrange lutte à soutenir, et

les choses en sont venues à ce point qu'il ne s'agit de rien moins aujourd'hui que de savoir si cette commune dont l'origine se perd dans la nuit des temps, qui a une superficie de 703 hectares, et qui compte 1,225 âmes d'une population tout agricole, laborieuse, paisible, *heureuse,* ne demandant rien que de continuer à vivre de sa vie *traditionnelle et de famille* sous la conduite et l'autorité d'une administration paternelle, prise dans son sein, doit être anéantie et complétement effacée de la carte de France... »

= « *Correspondance* de MM. Henry et Ferdinand Poise frères (Henry, notaire à Nîmes. et Ferdinand, à Paris), trouvée dans les papiers de feu M. Henry Poise lors de l'inventaire dressé par Me Chassaret, notaire à Nîmes et numérotée par ce dernier. » Nîmes. Imp. Tousselle, in-4°. Il y a là-dedans un vrai drame de la vie intime. Un auteur ne saurait mieux peindre tous les maux d'une famille minée par les débordements de son chef naturel, que ces lettres navrantes ! M. Henry Poise aurait ruiné la famille de sa femme pour subvenir aux besoins de ses propres parents, et c'est M. Maurin, son beau-père, qui, par un sentiment que nous comprenons peu, a voulu en publier les preuves écrites ; cette brochure porte du moins sa signature.

M. Ferdinand Poise est un compositeur qui obtint, l'année dernière, quelque succès au Théâtre-Lyrique.

= « *Une vengeance paternelle*, rédigée sans irritation, ni haine ni rancune, toute chrétienne, au

contraire : vengeance des plus inoffensives, des plus bienveillantes et des plus généreuses aussi, qui pourra servir de leçon à tous les cœurs haineux, vindicatifs et cupides ; vengeance des plus étranges, dans les circonstances où se trouve placé le plaignant ou la victime, et dont on ne perdra pas le souvenir de longtemps en cette ville ; vengeance qu'un vieillard, né en cette cité, bien connu depuis longtemps dans ces contrées fertiles par ses très-fructueuses exploitations agricoles (de 1803 à 1811) ; par son brillant commerce , ses opérations Cambistes, sa bonne fabrication de minot et ses grands achats en divers grains pour compte du gouvernement (de 1818 à 1825) ; sa loyale retraite des affaires et sa très-scrupuleuse liquidation (en 1825) ; par ses importantes révélations faites au ministre des finances en sa qualité de percepteur dans les contributions directes (en 1826), ses divers succès, ses nombreux procès politiques et autres, ses cruelles épreuves et bien cuisantes infortunes, vient soumettre aujourd'hui à la très-équitable appréciation de ses honorables contemporains, témoins de sa vie entière si tristement accidentée ; mais plus particulièrement à celle de tous les pères de famille, qui ne pourront rester, pour sûr, indifférents à la lecture des très-excellentes lettres contenues dans ce petit opuscule, qu'ils ne manqueront pas de transmettre à leurs enfants pour qu'ils viennent y prendre de bons exemples filiaux et y puiser

de solides principes de religion et de morale. » — Signé de Mas-Latrie père (Toulouse, imp. Sens).

Si le titre de cette brochure (nous avons fait exprès de n'y rien omettre) ne paraît guère sensé, son contenu l'est encore moins. C'est un père qui fait allusion à l'ingratitude de ses fils sans parvenir à prouver autre chose que leur respect filial et leur désintéressement.

[Du 12 janvier.] = S'il faut ajouter foi aux chroniques de l'étranger, notre artiste Nadar serait décidément moins un dessinateur qu'un entrepreneur de dessins. On lit dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, n° de décembre, page 576 :

« La disette est grande à cette heure parmi le menu peuple des peintres et des dessinateurs. Ils n'ont plus rien à faire ou à peu près..... Aussi l'atelier de Nadar, le dessinateur du *Journal pour rire*, est-il assiégé de nécessiteux qui viennent y faire pour *vingt sous* une petite vignette dont Nadar fournit l'idée et la devise, et qu'on paye à lui-même *trois francs*. Il appelle plaisamment son atelier, où se pressent tous ces crayons sans pain, *le radeau de la Méduse*. »

[Du 13 janvier.] = *Souvenirs de Beaune*, par Alph. Pignolet. Dijon. Imp. Loireau. — Satire piquante et vraie, bien qu'un peu écourtée, des désagréments qu'offre le séjour d'une petite ville. L'auteur y a flétri avec assez de bonheur cet esprit égoïste, malveillant et parcimonieux particulier à la province. Ainsi le théâtre de Beaune est tombé

faute de recettes. A peine les portes en sont-elles fermées que ce même public dont l'absence a causé sa chute, demande à grands cris sa réouverture. S'agit-il d'un concert, d'un bal par souscriptions ?

Le seul bruit d'un concert fait jeter les hauts cris,
Chacun avec terreur en calcule le prix,
Et de nos amateurs l'humeur économique
N'aurait jamais reçu pour deux francs de musique.
Pour un bal essayez une souscription
Et vous verrez un peu quelle hésitation
Vous trouverez partout. Ce n'est pas, je le pense,
Que chez nous plus qu'ailleurs, on déteste la danse.
Mais chacun craint toujours de se trouver mêlé
A quelque souscripteur vraiment par trop zélé.
On s'informe, et soudain l'heure du bal arrive.
Rien n'étant préparé, tout le monde s'en prive,
On reste au coin du feu, sans songer que l'ennui
S'est assis au foyer, et tout meurt avec lui.
. . . . . .

= *Les Femmes du monde*, par Hippolyte Minier, Bordeaux. Imp. Dupuis, 1855. — Protestation rimée contre les rubans, les rubis, les fleurs, les robes de soie, les cachemires, les cheveux frisés, et autres agents de la coquetterie féminine. Le sujet n'était pas des plus neufs, et M. Minier n'a pu, malgré tous ses efforts, en atténuer la banalité ; quoique son titre parût faire grâce aux hommes du monde, il a trouvé cependant l'occasion trop belle pour ne pas leur donner un coup de dent.

[Du 15 janvier.]=M. A. D... fils roule carrosse, et cela n'a rien d'étonnant. Il a loué une remise et une écurie dans une maison de la rue de Clichy et y

loge sa voiture et ses chevaux. Au rez-de-chaussée de la même maison, donnant sur la cour, se trouve une cuisine, et dans cette cuisine, une cuisinière assez appétissante. M. D. va souvent voir ses bêtes et donner des ordres à son cocher; et quand il n'a rien de mieux à faire, il lui arrive quelquefois de lorgner distraitement la belle qui s'est mis en tête que notre écrivain pourrait bien l'épouser; elle confia même ses espérances à quelques bonnes amies :

— Ça s'est vu, qu'une pauvre fille épouse un beau monsieur bien riche et devient une dame comme il faut.

Il y eut conciliabule dans la loge de la concierge; on se moqua quelque peu de l'ambitieuse, et puis la chose tomba; elle y songeait bien encore quelquefois, mais n'espérait plus guère, quand un beau jour elle reçut la lettre suivante que nous reproduisons textuellement :

« Paris, le 4 janvier 1856.

« Chère demoiselle,

« Je ne puis rester plus longtemps sans vous dire combien je vous aime, mon amour pour vous est tel que je n'en dor pas, je vais bien souvent dans la cour sous prétexte de donner des ordres à mon cocher, mais ce n'est que pour avoir le plaisir de vous voir, car mon bonheur est si grand quand je peut vous voir un instant, vous avez dûs remarquer que je ne vais pas de fois dans la cour sans regarder à votre cuisine, mais cela ne me sufi pas je désirerait avoir une entre-vue avec vous si vous pouvez vous

trouvé à 3 heures aujourd'hui vendredi à la barrière Clichy, là je vous dirais bien des chose aimable demoiselle, si je dit sela se n'est pas pour me joue de vous mais c'est dans lespoir de vous éprouvé songé comme vous serez heureuse vons auré des domestique pour vous servir et je vous donnerait tout se que vous désiré je n'ait rien à vous refuser mon seule bonheur sera d'être auprès de vous si non je serai le pluz mal heureu des hommes, car si vous me refusé je quiterais Paris pour toute ma vie je fuirait le monde jirais vivre dans mon désert.

Je conte sur votre bon cœur soyez exacte au rendevous si vous le pouvez trois heures barrierre Clichy je serais plutôt avant qu'après adieu chere ange. »

Tout à vous, D.

Aussitôt qu'elle eut déchiffré cette bienheureuse épître, notre cuisinière courut à la loge faire éclater son triomphe ; les bonnes de la maison furent assemblées, et, après une lecture faite en commun, notre nouvelle dame déclara à ses anciennes camarades qu'elle ne serait pas comme tant d'autres, qu'elle n'oublierait jamais ses amies d'autrefois, et se mit, séance tenante, à distribuer les charges de sa future maison. L'une devait être la femme de chambre, une autre sa cuisinière, etc., etc. Pendant qu'elle faisait cette touchante allocution, la portière, naturellement soupçonneuse, comme toute bonne portière doit l'être, tournait et retournait la prétendue lettre de M. D..., et le résultat de son examen fut qu'un auteur qui écrivait pour les théâtres, ne pouvait avoir composé une pareille épître, qu'elle

était bien sans doute, mais qu'il n'avait jamais tracé des lignes aussi peu régulières et qu'en un mot M. D... devait écrire droit. Ce bel arrêt mit la puce à l'oreille de la pauvre fille qui s'en fut aussitôt montrer sa lettre à sa maîtresse ; celle-ci, pour d'autres motifs que ceux mis en avant par la portière, ne crut pas à l'authenticité de la pièce. Une enquête fut immédiatement commencée ; une des bonnes de la maison pouvait seule avoir conçu et exécuté le délit ; or, il se trouva qu'une seule d'entre elles savait écrire. Le fait était évident. C'était une nommée Marie F... celle-là même qui devait être cuisinière dans la maison de la nouvelle madame D... On envoya la lettre avec une relation circonstanciée à la maîtresse de Marie F... en la priant d'examiner l'affaire.

M. D... ignore sans doute lui-même cette bonne fortune d'antichambre; et nous lui en garantissons la réalité, d'autant mieux que nous avons entre les mains la lettre en question.

LIVRES

— *Les Premières pages de la vie*, par Alf. Audiffred (chez Dentu), in-8°. — La scène de ce roman intime est placée dans un coin de la Bourgogne, vers 1793. Pourquoi 1793 et pourquoi pas 1855 ? C'est parmi ses contemporains que M. Audiffred doit chercher des sujets. Il y a chez lui de l'imagination, du sentiment, un certain talent descriptif : toutes ces qualités valent mieux qu'un cadre rendu banal par nos romanciers. Nous attendons et nous espérons de M. Audiffred une actualité.

= *De l'art d'être heureux.* (Chez Gaut, in-32) — « Soyez bon, soyez vrai, soyez raisonnable, soyez indépendant, et vous serez heureux. » Voilà ce que M. G. R. a bien voulu se charger de nous répéter cette année, après une énorme quantité de moralistes de toutes les époques. L'auteur murmure là sans y prendre garde un refrain bien connu.

= *Système de gymnastique médicale*, par Schreber (Masson) in 8°). —Ouvrage pratique dont le traducteur M. Van Oordt a su rendre le sens avec une précision dont le mérite était doublé par les difficultés du texte.

CORRESPONDANCE

Nous recevons, par circulaire lithographiée, la communication suivante :

« M

« Des considérations complètement étrangères à l'administration de l'*Appel* nous forcent d'interrompre cette publication.

« Nous désirons cependant conserver avec nos lecteurs des relations qui nous permettent de continuer, aussitôt que cela nous sera possible, l'œuvre sérieuse que nous avions entreprise . . . . . .

« Nous restons donc groupés et nous fondons sous le titre de *Triboulet*, journal satirique, une nouvelle feuille hebdomadaire

où, sous une forme légère, nous n'oublierons pas les antécédents qui nous ont valu de si nombreuses et de si flatteuses sympathies.

« Pour la rédaction de *l'Appel*,
« Le Rédacteur en chef,

« ALTÈVE MORAND. »

THÉATRES

Porte-Saint-Martin. *L'Orestie.* Trilogie antique de M. Alex. Dumas — L'auteur a voulu qu'Eschyle triomphât sur le boulevard. Fort applaudie à la première représentation, cette tentative a soulevé depuis force protestations. On l'accuse même de pousser les spectateurs à un sommeil prolongé. Les jeux de l'amphithéâtre, voilà ce qu'il aurait fallu ressusciter pour ce public amoureux de la mise en scène.

Gymnase. *Le Mal de la peur*, vaud. en un a. de MM. Fournier et Meyer. — C'est une variante assez fade du *Malade imaginaire.*

Je dine chez ma mère, vaud. en un a. de MM. Decourcelle et Thiboust. Moralité charmante dont Sophie Arnould est le prétexte et Mlle Ozy, le premier auteur, s'il faut en croire le feuilleton de M. Théophile Gautier.

Vaudeville. *Lucie Didier*, pièce en trois a. de Léon Battu et Jaime fils. — C'est l'histoire d'un banquier qui a tout perdu, raison, honneur, femme et fortune. L'intérêt de ce lugubre épisode ne *recule* pas devant les abondantes larmes qu'il provoque, s'il faut en croire la *Revue et Gazette des Théâtres*. Cet arrêt est trop bien motivé pour ne pas s'y soumettre.

Variétés. *Les Filles des Champs*, vaud. en un a. de Siraudin et Bourdois. Un jeune homme candide retrouve au village toutes les corruptions qu'il avait voulu fuir en quittant la ville.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 31 JANVIER 1856

[Du 16 janvier.] = Un mot déjà historique vient d'être rajeuni de la façon la plus heureuse par un marchand de tableaux, fort connu dans le faubourg Saint-Germain.

Ce marchand était un jour monté à l'atelier d'un paysagiste nommé Anast..... Il le trouve achevant un tableau dont il entreprend aussitôt l'achat.

— Combien estimez-vous cette toile? demande-t-il.

— Celle-là? répond l'artiste... Ça vaut bien deux cents francs.

— Deux cents francs !... Je vous en donne cinquante.

— Cinquante francs ! cinquante francs ! ! ! Vous *blaguez*, mon cher ; il faudrait, pour la laisser à ce prix, que je mourusse de faim.

— Ah ! dit avec indifférence le traitant, — eh bien !... j'attendrai.

= Aujourd'hui, la librairie Parisienne marche à toute vapeur. Elle se livre à une production accélérée de volumes tirés à des chiffres fabuleux, donnant quelquefois du neuf, souvent du vieux et plus souvent encore un mélange perfide d'ancien-

nes choses rajeunies avec plus ou moins d'adresse.

Ce rôle de fontaine de Jouvence peut être d'une utilité contestable, mais il flatte ses instincts d'économie, et c'est beaucoup par ce temps, où les libraires achètent fort bas aux auteurs pour vendre presque rien au public.

— Avez-vous quelque chose à nous donner pour la *Collection* ? demandait à l'un de nos écrivains un éditeur de la rue Vivienne.

(Chaque éditeur est aujourd'hui forcé d'avoir une *Collection* ou une *Bibliothèque* dite *d'Élite*, *Contemporaine*, *Amusante*, *de l'Esprit français*, *Mignonne*, *Instructive*, etc., etc. Ces dénominations générales cachent le décousu de publications disparates jetées en pâture à des lecteurs qui veulent avoir lu tout de suite et à bon marché.)

— Mais non, répond l'écrivain, je n'ai rien sur le chantier, je n'ai pas de sujet, pas même un titre.

—Ne vous embarrassez pas du titre, j'en ai fait, repart orgueilleusement l'éditeur, j'en ai fait... Et il déroule une longue pancarte couverte de titres multiformes et multicolores, titres savamment combinés et féconds en promesses séduisantes. On avait tout fait pour y satisfaire aux doubles exigences de la forme et du fond. — Il y a trente volumes à faire là-dessus, s'écrie-t-il. . . . .

. . . . . .

Et cette fabrique d'étiquettes n'est pas la seule. Non loin de là, sur le boulevard des Italiens, siége

une autre librairie où l'on prétend donner aux auteurs des sujets tout faits, où l'on juge inutile d'envoyer à ces mêmes auteurs les épreuves de leurs propres manuscrits, les corrections pouvant entraîner une perte de temps précieux.

Car il faut que chaque rouage soit occupé dans ces grandes usines littéraires, et l'industrie s'accommode, comme on sait, fort peu de ce précepte connu :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

[Du 18 JANVIER.] — Paris sera, ce soir, témoin d'une fête toute nouvelle, et dont nous tenons trop à propager le programme pour ne le pas donner ici :

GRANDE

SOIRÉE DE COIFFURE

PHILANTHROPIQUE

Donnée par dix Coiffeurs et Professeurs

DE TOUTES LES ÉCOLES

Le 18 Janvier, rue de Grenelle-St-Honoré, 35, à 7 h. du soir

Au bénéfice de Mme veuve **GILBERT** (1), âgée de 80 ans,

Sous la présidence de M. CROISAT, Organisateur de l'Œuvre

PRIX D'ENTRÉE : 1 FR. 50 ; POUR LES DAMES, 1 FR.

OBSERVATION IMPORTANTE

Afin que cette belle Soirée soit à la fois très-pro-

(1) **M. GILBERT**, l'un des fondateurs zélés de la Société de Saint-Louis, dont il était pensionné depuis onze années, était

ductive pour l'intéressante veuve et instructive pour les jeunes Coiffeurs, M. CROISAT est convenu avec MM. les exécutants qu'il ne sera fait dans cette belle assemblée que des Coiffures de **Haute Parure**, telles que : **COIFFURES DE COUR** ornées de Barbes, de Turbans et de Coiffures poudrées à l'instar de l'ancien régime.

Noms de MM. les Exécutants par ordre alphabétique :

BEAUMONT,	**LEBLOND,**	**RANDON.**
CROISAT, 2 coiffures.	**PETRUS.**	**RENOUARD.**
HAMELIN.	**ROBERT,**	**VIRMANDOIS.**

Ordre de la Soirée :

A 8 heures précises : Exécution de cinq Coiffures. — A 9 heures, des cinq autres Coiffures. — A 10 heures, double promenade des Dames coiffées, conduites par les exécutants eux-mêmes, lesquels, pour faciliter la vue de leurs compositions, feront d'abord le tour de la salle en prenant par la droite; puis ils parcourront la même ligne en prenant par la gauche, et pour reconduire les Dames à leurs places, ils devront prendre la voie du centre que des Commissaires auront préparée à cet effet. Ce cérémonial étant bien observé, les spectateurs n'auront pas besoin de quitter leurs places et l'ordre n'en sera que plus parfait.

Aussitôt après la promenade des Dames, M. CROISAT dira quelques mots sur les coiffures de la soirée :

un homme recommandable à tous égards; doué d'une activité extraordinaire, il fonda avec succès le double établissement de Coiffure qui fait face à la rue de la Ferronnerie et à la Halle ; son caractère droit et honnête lui avait attiré l'estime de tous ceux qui le connaissaient. En 1814, il fut un des plus ardents gardes nationaux qui allèrent dans les carrières de Pantin repousser et combattre les ennemis de la patrie.

il rendra compte à l'assemblée des résultats de l'œuvre et il remettra entre les mains de M. VANNIER, marchand de Cheveux et M. COLIN, Président de la Société de Saint-Louis, tous les fonds pour être envoyés immédiatement à la Bénéficiaire. La soirée se terminera par un défilé fait devant les Dames.

[Du 19 janvier.] = M. Croisat, à l'obligeance duquel nous avons dû la communication de ce prospectus, publie, dans le numéro 16 du *Coiffeur parisien*, les détails suivants sur la fête dont il a été l'organisateur :

Comme nous avions envoyé des lettres d'invitation à plusieurs journalistes de la capitale. plusieurs de ces écrivains s'étaient rendus à cette soirée, et grande fut leur surprise en voyant qu'à propos de modes et de coiffures nouvelles, on pouvait non-seulement soulager des infortunes intéressantes, mais encore faire passer une soirée agréable à des gens qui ne peuvent avoir rien de commun avec nous, si ce n'est l'amour et le sentiment des arts.

Les effets de cette soirée devront être utiles à plus d'une personne, si nous en croyons les compliments que nous en avons reçus sur la fin, au moment où chacun se disposait à regagner son logis. La recette a d'abord été on ne peut plus satisfaisante pour la bénéficiaire, car elle ne s'est pas élevée à moins de 450 fr. ; ensuite, presque tous les exécutants ayant fait des choses nouvelles, beaucoup de coiffeurs en ont fait leur profit, et sauront en tirer bon parti cet hiver. . . . . .

Tous les marchands de cheveux étaient aussi accourus pour voir si par hasard nous ne chercherions pas à ramener les frisures, mode qui leur ferait écouler les cheveux courts ; mais c'est fâcheux à dire pour eux : il n'y a eu de papillottes de mises que

pour certaines coiffures poudrées..... Ah! si; je me trompe; car Mme Croisat, chargée de faire la quête, était coiffée à la Sévigné.

CROISAT.

[DU 20 JANVIER.] = *Règlement* de la Société dite *de l'Age mûr*, fondée depuis le 29 octobre 1842 par Pacraud, Maison, Lecrocq, Polac et autres, revisé en assemblée générale le 24 juin 1855. Paris, imp. Boisseau, 1856, in-8°. « — Nous remarquons dans ce règlement dont le but et les prévisions sont du reste fort sensés, les deux articles mentionnés ci-contre :

« Art. 36. Au décès d'un sociétaire ou pensionnaire, moitié de la Société, quel que soit le nombre, prise à tour de rôle, sera commandée pour assister à son enterrement par lettre du secrétaire qui les fera rendre en tant que possible la veille, et l'autre moitié sera invitée à titre d'amis ; le manquement à cette invitation n'entraîne pas d'amende.

« Lesdites lettres seront rapportées par les sociétaires et rendues au secrétaire pour constater de la présence à la maison mortuaire, ce qui servira de premier appel : le dernier appel se fera au cimetière après l'inhumation.

« Les absents à l'un ou l'autre appel devront un franc par appel, et pour absence totale deux francs. . . . . .

« Art. 56. Les convois ou enterrements étant

sous la surveillance des syndics, ils devront veiller strictement au maintien de l'ordre et de la décence.

« Ils appliqueront à ceux qui s'en écarteront des rétributions forcées taxées ainsi :

« Pour se présenter avec une mise inconvenante ou dans un état d'ivresse, porté absent et un franc en plus ; pour paroles immodérées, rires ou inconséquences commises dans l'église ou pendant la marche du convoi, un franc cinquante centimes. »

[Du 22 janvier.] = M. Gavarni se livre avec une passion toujours croissante à l'étude des sciences exactes. Ses visiteurs le trouvent toujours à sa villa d'Auteuil, chiffrant sur un grand tableau noir qui occupe tout le fond de l'atelier. Il prépare depuis quelque temps un volume de géométrie descriptive, et autre chose encore, si l'on en croit la *Chronique de France* du 27 janvier :

— « On assure que M. Gavarni serait dans l'intention de renoncer au dessin pour se consacrer exclusivement à l'amélioration des chemins de fer ; on prétend que le spirituel fantaisiste serait à la recherche d'un procédé destiné à amortir les chocs de wagon à wagon. »

= *L'Athenæum français* du 26 janvier donne ces détails assez piquants sur feu M. le vicomte d'Arlincourt. « Son père était fermier général. Il avait débuté, en 1810, dans la carrière des lettres, par un petit poëme allégorique, *une Matinée de*

Charlemagne, où il comparait Napoléon au fils de Pepin ; ce qui lui valut d'être nommé d'abord écuyer de *Madame mère*, puis auditeur au conseil d'État. »

Suivant la *Nouvelle Biographie générale*, c'est dans sa tragédie *le Siége de Paris*, jouée une fois seulement au Théâtre-Français en 1827, que se trouvent ces vers malencontreux qui sont restés dans la mémoire de tous :

— On m'appelle *à régner*. —
— Mon père, en ma prison, *seul à manger m'apporte*. —
— J'habite la montagne et *j'aime à la vallée*. —

On nous cite encore ce quatrième vers, plus fantastique peut-être que les autres :

« Sur le sein de l'épouse, *il écrase l'époux* ! »

[Du 25 janvier.] = « *Appel d'une mère* avec cette épigraphe : « Par les trahisons, tous les sentiments viennent à s'éteindre, excepté l'amour maternel. » Paris, imp. Guiraudet. In-4°.

« *Sera-ce une assistance?* 6 avril 1853. Sera-ce un adversaire ? 27 juillet 1854. Tous seront assistance, tous seront solidaires, pour des réparations de doubles devenues triples ! 1er août 1854. » Paris, imp. Guiraudet. In-4°.

« *Fragments* d'une Requête adressée à M. le premier président de la Cour impériale de Paris. » Paris, lithog. Callet. In-folio.

Ces trois mémoires dont nous reproduisons

scrupuleusement les titres, sont signés Antonine de Celles, comtesse de Caumont-Laforce. Ils concernent un procès connu depuis longtemps déjà.

Dans le premier, Mme de Caumont-Laforce demande que sa fille change de résidence pendant le cours de son éducation.

Dans le second, elle raconte ses démarches près de Me Chaix-d'Est-Ange qu'elle ne peut décider à plaider pour elle. « Cette brochure, ajoute Mme de Caumont dans un résumé final, qui contient, outre son motif accidentel relativement à l'avocat, tant de plaintes graves et intimes, ne fut jamais éditée et ne fut envoyée qu'à un petit nombre de personnes de la famille sur l'attachement desquelles je pouvais compter. Je me permis aussi de la présenter au sympathique intérêt de quelques hauts dignitaires de l'État en France et en Belgique, qui avaient eu occasion précédemment de m'adresser d'affectueuses paroles de condoléance. J'espérais que cette lecture pourrait amener éventuellement de nouvelles démarches de conciliation au moyen de leur intervention auprès de mon mari. Cet écrit est encore destiné à être adressé, à Paris, à tous les magistrats, comme il le fut au mois de décembre 1854 à la magistrature belge pour porter à leur connaissance l'état du passé à l'époque des mesures vexatoires ordonnées par les agents de M. de Caumont l'hiver dernier, dans ma résidence de Schiplacken..... »

Mme de Caumont, fait observer en même temps qu'elle a augmenté son mémoire de quelques notes pour rendre plus clair l'exposé des faits : « Ces additions ont eu lieu, dit-elle, parce qu'il m'avait été reproché comme imputation, non pas seulement d'exaltation, mais de démence, tant par la partie adverse que par l'avocat, à l'audience même, d'avoir une rédaction inintelligible pour le lecteur et dans laquelle je n'avais pu même me rendre compte de ma pensée. Je n'avais cependant encouru l'accusation d'obscurité dans mon style, lors de la première édition de cette brochure, en 1854, que pour avoir voulu trop strictement rester discrète et réservée dans l'articulation de mes plaintes et de mes malheurs contre leur auteur... »

La phrase suivante fera estimer à sa valeur le reproche d'obscurité que repousse Mme de Caumont. C'est la première du mémoire dont il s'agit :

« C'était le mois d'avril du printemps de 1853, et lourdement chargée d'anxiétés sans terme prévu et sans consolations humaines, une mère désolée avait longé dans une voiture de louage, la rue brillante de ces vastes prêteurs de leurs richesses aux jeunes insatiables nécessiteux de besoins de luxe ; péniblement affaissée sous les pensées de l'objet de cette course matinale, elle avait traversé, bientôt quitté la rue de Provence, et déjà le cocher s'arrêtait quelques pas plus loin, suivant l'indication donnée au départ, sans que la malheureuse

femme eût essayé de représenter à ses yeux brûlés de larmes et à sa résignation défaillante l'extérieur et l'accueil de l'assistance éloquente qu'elle allait voir et consulter pour la première fois. »

Cette assistance est Me Chaix-d'Est-Ange ; la relation de l'entrevue est fort curieuse, et nous en citerons le commencement. C'est toujours Mme de Caumont qui parle ; retenue quelque temps dans un salon d'attente, elle nous retrace d'abondance les impressions qu'a produites sur elle l'ameublement somptueux du célèbre avocat :

« Enfin il m'est indiqué de subir cette demi-heure d'attente si longue aux distractions forcées ! étiquette d'ostentation, attribuable quelquefois aux nécessités matérielles des affaires, plus souvent maintenue par les exigences d'apparat de la réputation !... Mais quel singulier aspect a cette maison !... jusque sous la voûte, à l'entrée ! la lumière préparée est dorée ! — Une porte s'est ouverte pour moi dans un salon à gauche, et mes pas ralentis ont suivi machinalement l'examen de mes regards étonnés : — cette porte, l'antichambre, l'escalier, tendus d'étoffes précieuses, étincellent de feux scintillants, presque déplacés par leur surcharge. Je n'aime pas ce goût de l'architecte..... il a trop étendu les empiétements du luxe.... La rampe de l'escalier du côté gauche, composée d'une dorure ciselée et massive, disparaît effacée sous la comparaison de candélabres remplis de gerbes de fleurs *d'un travail retouché, plus finement dorés encore*, ornements d'un brillant vernis, girandoles Pompadour, d'une hauteur empruntée *à un piédestal de convention*, défiant superbement, dans leur éclat, soit l'*obscurité*, soit la *médiocrité* des situations. Cependant quel contre-sens frappe la vue ! du côté de l'escalier, lorsque le soutien naturel du

lambris se trouve interrompu dans le mur du bâtiment par l'ouverture d'une fenêtre, l'architecte a imaginé d'y faire passer les barreaux d'une rampe d'une richesse analogue ! QUE VEULENT DIRE CES FACTICES APPUIS DORÉS QUI SE PRÉSENTENT NUISIBLEMENT POUR OBSTRUER LA CLARTÉ DU JOUR ?....

« Pourquoi avoir ménagé ces interstices qui ne laissent plus qu'imparfaitement définir la couleur du fond qu'ils envahissent ? Que ne sont-ils drapés sans art dans une robe uniforme de pourpre traînante, comme celles des issues qui les circonviennent ? revêtus de décors usuels, la contradiction qu'ils émettent deviendrait plus choquante..... par cela même moins à appréhender !.... Il n'y aurait plus d'équivoque pour ceux qui traversent les degrés ; la partie élevée de la fenêtre SUPÉRIEURE à ces appuis dorés restant seule intégralement claire et libre, la lumière viendrait toujours suffisamment D'EN HAUT, parce qu'ils n'y parviennent pas !

« Quelles impressionnables allusions éveillent malgré moi dans la pensée ces consonnances symboliques ?....

« Encore quelques instants et j'ai quitté avec allégement ce salon éblouissant de dorures, encombré à profusion des plus magnifiques objets de porcelaines, en lequel, pendant vingt-cinq minutes, des glaces éblouissantes avaient multiplié à l'infini pour mes yeux fatigués le sévère aspect d'une grande table ronde ployant sous d'innombrables dossiers et entourée de secrétaires écrivant.

« On est venu m'avertir ; j'ai monté, sans regarder cette fois ; je m'étais permis de reprendre la pensée exclusive de tristesse envahissante dont j'avais dû me distraire pour conserver ma liberté d'esprit, et quelques pas plus loin, après un salon, au fond d'un vaste cabinet de travail, ma vue a pu préciser l'extérieur de mon Choix inconnu. »

[Du 26 JANVIER.] — Les plus heureux loca-

taires de Paris sont ceux de M. Delécluze, l'ancien élève de David, le critique d'art du *Journal des Débats.*

Depuis l'an 1798, il n'a pas encore augmenté les loyers de la maison dont il est propriétaire, rue Chabannais, n° 1.

= A force de ravager les casiers des bouquinistes, M. Saint-Marc Girardin a réussi, dit-on, à faire entrer dans sa bibliothèque toutes les *editio princeps* des œuvres de ses confrères de l'Académie.

[Du 27 janvier.] = *Le Cigare et la Pipe,* proverbe en un acte et en vers ; par M. Léon Guizy. Rouen, impr. Saint Evron. In-8°.

PERSONNAGES.

DON CIGARO, un cigare espagnol personnifié.
Mme CHICOTIN, vieille pipe culottée.
Mlle CIGARETTE, dame d'estaminet.
CULOTIN, vieux sapeur.
FUMERON, petit clerc de notaire.
CALUMET, garçon d'estaminet.
PIPES ET CIGARES, personnifiés.

Le théâtre représente un riche estaminet. — Cigarette est au comptoir. — Pipes et Cigares en scène.

SCENE PREMIÈRE.

LA PIPE AU CIGARE.

En vérité, mon frère, on n'est pas plus despote,
Pour moi, vos procédés sont ceux d'un sans-culotte !
Quoi ! sans considérer mon sexe et ma vertu,
Vous me traitez parfois comme un turlututu !

Rien qu'aux quatre premiers vers, on reconnaît

l'infériorité de cette production héroï-comique. La mise en scène était originale cependant, mais M. Guizy n'a pu satisfaire aux obligations de goût et d'invention que lui prescrivait son propre sujet, témoin ces quatre autres derniers vers :

Et terminons enfin ce trop long badinage
Par cette vérité qui renferme un adage :
C'est qu'aujourd'hui l'on fume et l'on fume si peu
Que toute bouche humaine est *une bouche à feu !...*

Que dites-vous de celui-là, ô lecteur ?

= Cet essai malheureux nous fait souvenir d'un autre du même genre, mais plus fin et mieux conçu.

Nous voulons parler de l'*Histoire d'une Pipe et d'un Compas*, par G. d'Hennpag (Brest, imp. Lefournier), qui date déjà de 1852.

C'est là qu'on trouvait cette formule extraite des cahiers de l'École Polytechnique :

« De quel degré sera l'équation du cheveu ? — C'est du premier degré, n'ayant qu'une racine. »

= *Mystères du Tribunal secret*, par Ch. Courbe Toul. (Bastien. In-12.) — Eh! mon Dieu, oui! On en est encore là, on écrit encore des phrases comme celle-ci, avec une effroyable quantité de virgules :

« Il partait, le lâche, ô bonheur, un frère de Louisa, l'aperçut, il fondit sur lui comme le tigre sur sa proie et le poignarda, l'autre fut percé d'une flèche, je regardai de tous côtés et ne vis point d'archer, un autre frère de Louisa arriva sur les lieux

du sinistre, il aida à transporter ces deux cadavres, en voilà donc déjà six de tués, l'ouvrage s'avance, la tâche va être terminée!.... »

Nul auteur n'a du reste une plus haute idée de sa mission que M. Courbe : « Nous sommes des oiseaux nocturnes, dit-il au chapitre premier ; assis sur nos fenêtres, nous cherchons des romans, des idées chimériques, des rimes à travers un brouillard épais d'idées qui voyagent sans cesse dans nos têtes, nous travaillons pour instruire, et les hommes dont une partie est guidée par l'ingratitude nous disent : — Que faites-vous? vous vous reposez ?

« Oui, nous nous reposons ; il est vrai, eux bêchent la terre, la tournent et la retournent maintes et maintes fois pendant que nous , nous bêchons notre cervelle... »

= *Un moment de distraction* aux hommes instruits. — Exercice sur l'orthographe étymologique, par L. Dantec (Valenciennes, in-12). — L'auteur a mis en tête de sa brochure : « Spécimen d'une méthode, pour laquelle on désire un éditeur ou une association avec un homme de lettres. » La méthode consiste à prouver que l'orthographe du corps des mots est la même pour les mots similaires, sauf les exceptions, qui du reste sont presque aussi nombreuses que les exemples.

= *Poésie des chemins de fer*, par un chauffeur (Paris et Lyon, in-12), avec des vers tels que les suivants :

Livre aux vents ta tête luisante
De l'étamine et du marteau,
Et ta chevelure éclatante
Ondoyant sur ton noir manteau.
O *Lucifer !* comme la foudre,
Au mot d'ordre de Jéhovah,
Obéis, fais voler la poudre,
Quand ma bouche te crîra : Va !...

Lucifer est une locomotive, et c'est du manteau de la cheminée qu'il est question.

= *La légende du Juif-Errant* (M. Lévy 1856, in-folio) contient la légende, la chanson de Béranger, une introduction de M. Lacroix et un poëme de Pierre Dupont. De l'introduction nous n'en parlerons pas ; quant au poëme nous citerons quelques vers assez médiocres.....

Des baobabs, des plus grands végétaux,
Des aloès, durs comme des cristaux,
Sortent grouillants les serpents à sonnettes.....
. . . . . .
Ce corps est tel que le feu ni l'acier,
Que mille dents ne pourraient le scier.
Du Tout-Puissant les volontés exactes
Bravent poisons, tempêtes, cataractes.
Il ne mourra qu'au jugement dernier.
. . . . . .
Nous entendons de loin le bruit sourd des canons ;
Leurs coups en l'honorant, font saigner la patrie
Et les mères pleurer ; tandis que l'Industrie,
Par ses progrès croissants, donne aux masses le pain,
Le vêtement, l'abri, l'espoir du lendemain.
Que notre Juif-Errant visite les usines,
Qu'il se fasse engrener aux dents de leurs machines,
Et s'il n'est pas broyé, c'est que sa mission

Est d'attendre la fin de la rédemption

. . . . . .

= *Les Buffets de Paris,* par Léon Rayer, ancien chef de cuisine de S. A. I. la Princesse Mathilde, de M. le marquis d'Anglade, de Mme la marquise d'Evry, de M. A. Passy, ancien ministre des finances, et de M. le marquis de Boissy, sénateur, ETC., ETC. »

M. Rayer a délaissé les cuisines aristocratiques pour s'occuper depuis plusieurs années de la question si importante, si difficile et si pleine d'actualité de la vie *à bon marché.* Auteur d'une découverte de conserves alimentaires, il voudrait arriver à l'exploiter en grand en créant dans les quartiers les plus populeux de Paris et dans le voisinage des halles et marchés, des buffets exclusivement destinés à vendre à des prix fort réduits toutes sortes de viandes de boucherie, légumes, café, potages, etc.

Chacun de ces buffets serait muni d'un appareil à vapeur au moyen duquel on pourrait servir instantanément, les mets détaillés plus haut.

M. Rayer croit que son système doit faire à la charcuterie une concurrence des plus salutaires. « Il contribuera, dit-il, à soulever la torpeur d'une industrie privilégiée contre laquelle se sont élevées tant de plaintes.

« Dans de nombreux rapports, notre illustre chimiste M. Chevalier a signalé des faits monstrueux et qui soulèvent le cœur.....

« Que de viande faisandée, corrompue et rongée par les vers, se vend impunément sous la forme de cervelas et de fromage d'Italie. Il est extrêmement difficile de surprendre les délinquants ; car les préparations et les assaisonnements dissimulent tellement à l'œil et à l'odorat la viande gâtée qui a servi à faire une pièce de charcuterie, qu'il est presque impossible de constater matériellement ce véritable empoisonnement. »

= L'abbé Migne vient d'envoyer, pour activer le débit de sa *Bibliothèque universelle du Clergé*, des prospectus ainsi conçus :

OCCASION

Qui s'est présentée une première fois en 1842, *et une autre fois en* 1853, *mais qui ne se présentera probablement jamais plus.*

La lettre suivante date de près de deux ans, nous la reproduisons à cause de son importance et nous en recommandons la lecture d'une manière toute spéciale.

PETIT-MONTROUGE, *ou barrière d'Enfer de Paris.*
le 25 *octobre* 1853.

Monsieur et cher confrère,

Je suis heureux de vous apprendre que quelques diocèses d'Espagne, de Belgique, de Hollande et de France me mettent transitoirement à même de vous offrir, selon l'exemple récent de Monseigneur de Gap en faveur du *colportage catholique*, des *intentions* pour la TOTALITÉ du prix de celles de mes publications qu'il vous plaira de demander. Cette facilité *inouïe* de souscrire vous étant providentiellement donnée, si, privé d'*intentions* comme vous devez l'être en un diocèse si voisin de la capitale, vous ne vous empressiez de

profiter de cette circonstance unique pour fortifier votre bibliothèque sans bourse délier, ne craindriez-vous pas de paraître ennemi des études sérieuses autant que de vous-même? car, dans l'hypothèse donnée, ce serait, de votre part, refuser des livres incomparables qui vous arriveraient pour rien. Or ce refus n'étant pas possible, il ne me reste qu'à vous conseiller de hâter votre demande, de peur que de plus matineux ne ramassent la nouvelle manne qui vous est ici offerte. J'ai, de votre excellent évêque, l'autorisation écrite de vous faire cette proposition.

Quelle que soit votre détermination, recevez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments respectueux et affectueux. L. MIGNE.

La lettre qui vient d'être lue remonte, comme j'en ai fait la remarque plus haut, au mois d'octobre 1853. Les demandes qui affluèrent alors furent tellement nombreuses et considérables, qu'il me fut matériellement impossible de pouvoir les accueillir, du moins dans toute leur étendue; je fus donc, à regret, forcé de n'accorder que 50 intentions à chaque demandeur, par conséquent de ne lui envoyer des livres que pour 50 fr. Aujourd'hui il n'en est point ainsi. L'œuvre de la *Bibliothèque universelle du Clergé* inspire maintenant tant de confiance au près et au loin, qu'il n'est presque pas de supérieur ecclésiastique qui ne la favorise ouvertement. En conséquence, les prêtres ruraux de votre diocèse, me demandassent-ils des intentions pour une année entière et même davantage, je leur assure à l'avance qu'ils n'éprouveront pas la confusion d'un refus.

= Notre premier volume (page 302) a déjà entretenu le lecteur de la Société du *Musée de Jehanne d'Arc*, formée à Paris le 1er novembre 1855.

Cette Société tend chaque jour à prendre une consistance nouvelle, car son dernier prospectus

donne à connaître qu'elle va s'occuper d'établir à Paris le *Musée* des femmes célèbres de *toutes les Nations.*

« Tous les ouvrages écrits PAR et POUR *les femmes* y seront reçus. »

Voilà donc un placement pour toutes vos œuvres, madame Clémence Badère! mais quant à vous, monsieur Deschanel, vous ne pourrez envoyer que la moitié des vôtres.

[DU 31 JANVIER.] = Que de réjouissantes histoire ont souvent motivées les publications les plus anodines. Celle que nous allons essayer de conter perdrait entre toutes de rester en oubli.

Certaine dame dont l'humeur est aussi fantasque que les grâces sont surannées voulut un jour protéger les lettres. Tout le monde peut se passer cette fantaisie, surtout quand les lettres, et c'était ici le cas, ont pour représentant un homme jeune, dont la tournure est passable, l'œil vif, et la parole sympathique.

Du côté de la fortune, l'inégalité était assez grande pour admettre tout à fait le protectorat ; si la dame était riche, son poëte était pauvre et passait pour tel, même dans la Bohême, ce qui n'est pas peu dire.

Par malheur, elle ne paraissait pas s'en douter le moins du monde. Elle avait bien promis de faire les frais du premier volume que publierait notre héros. Puis, elle l'avait attelé sans plus de façon à son

char, sans réfléchir que le rôle de Mécène pourrait comporter d'autres charges.

Si elle donnait un bal, une soirée, il fallait qu'il fût là toujours prêt et la poche pleine de rimes. Et ses vanités candides étaient satisfaites, car elle ignorait que le malheureux avait, pour paraître dans son salon, été contraint de louer six francs l'habit noir qu'il portait sur le dos qu'il venait de de décrasser une vieille paire de gants à grand renfort de mie de pain, et de débattre avec quelque Auvergnat du coin de la rue le prix du décrottage de ses souliers.

Si l'on joint à ces atroces misères les lectures intimes, les compliments nuageux, les comparaisons éthérées et autres bribes sentimentales dont la dame était friande, on peut convenir que l'épreuve était douloureuse et que le volume susdit était chèrement payé.

Enfin, ce volume fameux est imprimé et tiré à deux mille exemplaires. Le tout est porté chez notre poëte avec facture acquittée. Mais cette attention était depuis trop longtemps prévue pour calmer son âme ulcérée. Il songe avec effroi aux obligations qu'il a contractées pour l'avenir, et jure de s'y soustraire, n'importe par quel moyen.

Deux minutes après, un commissionnaire, appelé par lui, montait l'escalier, muni de ses crochets, redescendait pliant sous le faix d'un lourd fardeau,

et se dirigeait une lettre à la main vers le faubourg Saint-Honoré, où demeure Mme ***.

Cette lourde charge, c'étaient mille exemplaires du volume ; quant à la lettre, elle contenait ce qui suit :

« Chère Madame,

« Je vous dois trop pour jamais m'acquitter envers vous.

« Daignez cependant agréer les mille exemplaires ci-joints. Cette part bien légitime était due à votre bienveillant concours. Puissent-ils vous répéter mille fois les sentiments d'éternelle gratitude avec lesquels,

« Je suis et serai toujours, Madame, etc., etc. »

Or, chaque exemplaire était coté vingt sous, et la facture soldée par Mme *** montait à mille francs. Le remboursement était singulier, mais patent.

Quoi qu'il en soit, Mme *** parut gouter peu ce trait de délicatesse. Prenant un seul exemplaire sur les mille, elle renvoya les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres avec le commissionnaire désappointé et prononça ces paroles mémorables : « Dites à celui qui vous a envoyé que je ne suis pas une marchande de livres. »

Depuis ce temps, Mme *** est brouillée avec les Muses.

LIVRES

= *Revue des Sociétés savantes* de la France et de l'étranger, publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique, in-8° (Paul Dupont). La première livraison (janvier 1856) vient de paraître. Ce recueil mensuel est destiné à servir de lien entre les associations diverses qui, en France, se consacrent à l'étude de la science et à la culture des lettres, à les réunir autant que possible en résumant leurs travaux de manière à en mieux faire ressortir l'ensemble et le but. Les Sociétés mises ainsi en rapport les unes avec les autres et se connaissant mieux, pourront arriver à des résultats plus complets et plus prompts.

= *Jehan de Paris*, publié d'après les premières éditions et précédé d'une notice, par Émile Mabille. Janet. 1 vol. 1855. — Ce petit roman du seizième siècle publié à propos de la querelle de François Ier et de Charles-Quint, peut être rangé parmi les plus spirituelles productions de cette époque si étudiée de nos jours.

= *Essai* sur le libre examen, par A Cappelle. Bruxelles, in-8°. — Des déductions rigoureuses et de fortes pensées recommandent cette brochure qui met encore une fois en question le paupérisme, ce grand problème de notre époque au point de vue de la philosophie de l'histoire.

= *Mes Insomnies*, par Gerdret. Paris, Didot, in-8°.—L'auteur a tout fait pour que le lecteur ne donne pas à son titre un cruel démenti. Ses vers sont aisés, corrects, élégants et empreints d'un haut sentiment moral.

= *Catalogue* de la bibliothèque de M. G. Duplessis, ancien recteur de l'académie de Douai. Paris, 1855, in-8°. Cette bibliothèque renferme un grand nombre de livres sur les proverbes et l'ancienne poésie française. Un catalogue devient une véritable bibliographie lorsqu'il renferme une spécialité importante. La vente de cette bibliothèque qui doit avoir lieu le 18 février attirera, nous en sommes convaincu, l'élite des amateurs de bons et de beaux livres.

= *L'Annuaire, ou Almanach des* 500,000 *adresses*, publié par Firmin Didot frères, se compose de 2,400 pages. Il est tiré à 15,000 exemplaires, ce qui donne un total de 26 millions de pages, représentant environ 55,000 kilogrammes de papier. La valeur intrinsèque du papier est au moins de 5 francs par exemplaire. La dépense seule des caractères s'élève à plus de 100,000 francs. Enfin, sur les 15,000 exemplaires, 12,000 environ sont vendus reliés. Or, la couverture

de chacun d'eux exigeant une peau de mouton, c'est un troupeau de 12,000 bêtes qui, chaque année, doit fournir sa dépouille pour la reliure de l'*Annuaire*.

THÉATRES

Opéra. *Le Corsaire*, ballet en trois a., de Saint-Georges et Mazillier, mus. d'Ad. Adam. — Sujet emprunté au *Corsaire* de Byron. — La mise en scène de ce ballet a fait sensation, surtout le décor du dernier acte : un effet de tempête en pleine mer. Segarelli et Mme Rosati tiennent les premiers rôles et savent s'y faire applaudir. Bref c'est un succès auquel on reproche à peine quelques longueurs.

Théâtre-Français. *Les Piéges dorés*, comédie en trois a. et en prose, par A. de Beauplan. — Image frappante du trouble que la bourse et les boursicotiers peuvent causer dans un jeune ménage. — Beaucoup d'esprit, d'heureux détails et de grandes vérités ont fait le succès de cette comédie de mœurs, et la rondeur avec laquelle on la joue n'y gâte rien. Bressant était là dans son élément, il a su victorieusement le prouver. Mlle Augustine Brohan est une merveille d'impertinente coquetterie. Got, dans un rôle de valet imbécile, nous a prouvé une fois de plus qu'il ne dédaignait aucune supériorité. Il n'y a pas jusqu'à Mlle Favart qui, émoustillée sans doute par les débats qu'avait soulevés la distribution de son rôle, n'ait voulu rompre un peu l'uniformité de son talent.

Odéon. *La Revanche de Lauzun*, pièce en quatre a., par P. de Musset. — C'est le premier chapitre des amours de Riom et et de Mme de Berri, fille du Régent. Seulement, l'auteur les a faits tous deux aussi roses, aussi chastes, aussi candides qu'un jeune preux et une innocente bergère. Ce gros mensonge historique a été reçu avec complaisance ; il amuse, et il n'en a pas fallu davantage pour faire oublier aux spectateurs quelques scènes peu vraisemblables. Mlle Thuillier est une duchesse gracieuse et distinguée. Métrême s'est montré meilleur et moins enroué que dans ces derniers temps. Quant à Tisserant, nous lui avons trouvé moins de verve que d'affectation. Il *escalade* son rôle. Jamais le vieux Lauzun ne fut si pressé.

Variétés. *Madame Bijou*, vaud. en un a., de L. Lurine et R. Deslandes. Embarras d'un sot qui a laissé prendre son propre nom par une ancienne maîtresse. La donnée était spirituelle et devait, comme l'événement l'a prouvé, réussir au théâtre.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 16 FÉVRIER 1856

[Du 2 février.] = Que de luttes mesquines et de compromis diplomatiques contient souvent la plus petite affiche de théâtre! Il nous arrive là-dessus une histoire toute fraîche. Nous la donnons pour servir de texte aux méditations de ceux qui ne voient dans l'annonce d'une pièce nouvelle, qu'un innocent assemblage de lettres capitales imprimées sur papier bleu, rose, ou vert-pomme.

M. Hostein, directeur de la Gaîté, s'était assuré par deux engagements rédigés en belle et bonne forme, le concours de Frédérick-Lemaître et de Laferrière. Parmi les priviléges qu'avait obtenus ce dernier artiste, figurait celui d'avoir son nom placé seul en vedette toutes les fois qu'il jouerait. M. Hostein avait souscrit à cette prétention sans prévoir les embarras qu'elle pourrait susciter par la suite.

Or, voici que la direction de la Gaîté vient de décréter la reprise d'*Henri III*. Frédérick-Lemaître et Laferrière doivent naturellement contribuer à la reprise de cette œuvre importante. Tout à coup, M. Hostein pense à son affiche, au droit ex-

clusif de Laferrière, et à l'effet choquant que ce droit pourrait avoir pour Frédérick-Lemaître.

Aborder Laferrière et, lui soumettre le cas, est pour notre directeur l'affaire d'une minute.

Laferrière écoute avec calme et répond en se retranchant dans ses droits :

« Que voulez-vous que j'y fasse, mon cher? Ce qui est fait est fait. Je dois paraître seul sur l'affiche, et j'y paraîtrai. Cela ne me regarde plus. »

M. Hostein se retourne alors du côté de Frédérick :

« N'est-ce que cela! répond celui-ci..... Mais la place m'importe peu. Ne me mettez pas en vedette, j'y consens de grand cœur, et n'en serai pas choqué. Au contraire, donnez-moi la dernière place, et imprimez mon nom en caractères microscopiques. C'est le plus grand service que vous me puissiez rendre : on me cherchera... voilà tout; ce qui en fin de compte sera beaucoup plus flatteur pour moi. . . . . .

. . . . . .

Cette sage modération a fait, dit-on, réfléchir Laferrière qui aurait fait l'abandon généreux, sinon calculé, de sa priorité.

[Du 4 février.] = Périodiques nouveaux. — *Paris le soir*, journal quotidien non politique, feuille spéciale aux sciences, aux arts et aux lettres. — Le premier numéro de cette feuille n'a rien d'alléchant, et nous nous étonnons que M. de Go-

net, son directeur, n'ait pu mieux faire en sa qualité de libraire. Des nouvelles diverses peu rédigées, un feuilleton de Marco de Saint-Hilaire, un bout d'article sur l'armée chinoise, une caricature malpropre, voilà tous les éléments dont il est composé.

= *La Lecture*. Bibliothèque journal paraissant tous les samedis. Ce recueil se divise en trois parties paginées séparément et constituant trois ouvrages distincts, entre autres un dictionnaire biographique.

= *Renaissance*, journal mensuel, coûtant un franc cinquante centimes par an à ses abonnés.

= *Le Porte-voix*, journal populaire paraissant deux fois par semaine. Paraît destiné à l'écoulement de la prose de son rédacteur en chef, M. Vaucheret, car tous les articles portent sa signature.

= *L'Orchestre*, revue quotidienne des théâtres, ornée d'un frontispice représentant deux nymphes du genre mastodonte.

= Pour un journaliste qui tient à être plus sérieux encore que le *Journal pour Tous*, l'abbé Mullois, dont nous avons dernièrement entretenu nos lecteurs, nous paraît admettre assez de facéties dans son *Encyclopédie populaire, journal de tout le monde*. Nous remarquons dans son article *Variétés* du 2 janvier les lignes suivantes ; l'article est intitulé : *Une véritable histoire de chiffonniers.*

« Mais comme toutes les professions, celle-ci est gâtée par le nombre des aspirants... « L'état ne vaut plus rien, disait l'un d'eux, tout le monde s'en mêle. » Autrefois, quand un homme s'était ruiné il se faisait moine; aujourd'hui il se tue ou se fait chiffonnier... En effet, outre le chiffonnier héréditaire qui est assez peu commun, il y a là tous les naufragés du monde... Naufragés des affaires, naufragés des lettres et des arts. Que dire du naufragé des plaisirs? Toutes les classes de la société y sont représentées... Il paraît que le comte n'y est pas rare, que l'ancien fonctionnaire y abonde; on dit même qu'il s'y trouve un marquis, dont les chevaux coururent autrefois au Champ de Mars, à Chantilly, et qui fit plus d'une bombance au Café de Paris, toutes choses qui paraissent très-propres à mener un homme au *chiffon*.

« Quant aux femmes, beaucoup aussi ont connu le luxe et la prodigalité. La femme autrefois fêtée, adorée, *reine*, ayant eu même équipage, n'a plus pour sceptre aujourd'hui qu'un misérable crochet de deux sous. Le cachemire de plusieurs milliers de francs est remplacé sur ses épaules par une hotte d'osier... et, à la place de la couronne de fleurs ornée de diamants, est un foulard qui n'a plus même le mérite d'être jaune...

= Il court en ce moment sur la place un prospectus dialogué, où Alexandre Dumas lui-même nous apprend que, grâce au concours industriel de son ami Cadot, le libraire, et au concours littéraire de ses amis Paul de Kock et Montépin, le *Mousquetaire* se trouve à la veille d'une deuxième révolution. Voici la première page de ce manifeste :

Chers Lecteurs.

C'est moi.

— Qui vous?

— Comment! qui vous?

—Sans doute, nous ne vous connaissons plus; déclinez vos noms, prénoms, qualités; dites qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous avez fait, et nous vous reconnaîtrons peut-être.

— Qui je suis? Je suis l'auteur de l'*Orestie?*

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'*Orestie?*

— Ah! voilà! — Je ne puis pas vous dire: — c'est un drame qui se joue à la Porte-Saint-Martin; vous regarderiez sur l'affiche et vous liriez: *la Poissarde;* mais je puis vous dire: c'est une pièce, un drame, une tragédie qui se vend chez M. Charlieu, tout à côté du théâtre.

— Vous avez donc commis une tragédie?

— Hélas!

— Pourquoi faire?

— Ah! voilà une explication dont je ne me tirerai jamais. Eh bien! je vais vous le dire, cependant: — pour avoir le plus grand succès, le plus beau triomphe, la plus belle soirée que j'aie eue de ma vie.

— Vous avez eu tout cela?

— Parole d'honneur!

— Alors comment se fait-il que, de votre aveu, on joue la *Poissarde?*

— C'est de mon aveu, mais pas de mon consentement.

— Expliquez-vous.

— Impossible; je serais obligé d'entrer dans les secrets de la famille, dans les mystères du théâtre. Il y a là dedans des beaux-pères, des femmes et des chats; je n'en sortirais pas les yeux nets, et j'ai encore besoin de mes yeux, — ne fût-ce que pour pleurer mes succès.

— Mais, à propos de succès, on nous a dit que c'était M. de Saint-Félix qui avait fait les vers de l'*Orestie*, et M. Paul Meurice qui en avait fait le plan.

— On m'a dit cela aussi, à moi, chers Lecteurs

mais je n'en ai rien cru. Faites comme moi, ou allez le leur demander.

— Si bien que vous voilà guéri du théâtre!

— Comme un joueur qui gagne est guéri du jeu.

— Bon, et vous allez nous en faire encore; vous alleznous laisser sans *Causeries*, sans *Grands Hommes*, sans *Mohicans ?*

— Chers Lecteurs...

— Vous allez mentir.

— Chers Lecteurs...

— Des *Causeries !* des *Grands Hommes !* des *Mohicans !*

— Je vous en apporte.

— Vous?

— A brassées!

— Où sont-ils?

— Ils sont dans les mains de mon libraire, de Cadot, qui va se charger de leur répartition quotidienne; mais ayez un peu pitié de moi, voyons !

[Du 5 février.] = Ouverture de l'atelier du peintre Durand Brager, et convocation aux artistes, à la presse et au monde, de venir voir, admirer et acheter un magnifique tableau, qui est de Murillo ou qui en doit être. On l'*appelle le Saint Pierre aux larmes*. Louis Enault, le critique d'art du *Pays*, le décrit ainsi :

« Saint Pierre est à genoux, à demi prosterné, dans l'attitude de la prière et de la méditation. Tout en lui respire une douleur profonde. Son visage est inondé de ses pleurs, une émotion violente contracte ses joues et tend les muscles de sa bouche; une grosse larme, prête à tomber, tremble au bord de sa paupière. Tout l'ensemble de la tête est remarquablement peint, les rides du front sont traitées large-

ment, le nez se détache par une saillie vigoureuse, et la barbe blanche, qui n'est cependant pas très-longue, ondoie par un mouvement plein de souplesse et de grâce. Le Saint, à demi prosterné, appuie ses coudes sur une pierre, et ses deux mains se joignent avec ferveur, « elles se pénètrent et s'unissent l'une à l'autre comme l'âme voudrait s'unir à Dieu. » Le Saint est vêtu d'une robe bleue serrée à ses flancs par un morceau d'étoffe noué négligemment. La robe bleue, peinte d'abord en blanc ou en gris, puis recouverte d'un glacis, a su, tout en restant une étoffe grossière, revêtir une diaphanéité remarquable, comme si le temps avait pâli, et l'usage mangé sa couleur. Comme étoffe, c'est un des plus heureux effets de rendu que je connaisse.

« A part quelques retouches, d'ailleurs insignifiantes, on peut dire que ce tableau est dans un état parfait de conservation.

« Et maintenant de qui est ce *Murillo?*

« Peut-être de *Murillo!*

« Plusieurs juges autorisés ont déclaré que c'était possible; j'ajouterai que c'est probable.

« C'est le ton général du maître, sa manière franche et large, son faire magistral, cette puissance d'exécution, cette fougue pathétique qui caractérise sa seconde et brûlante manière, *el calido*, comme disent les Espagnols, pour la distinguer du genre *del vaporoso*, qu'il atteignit plus tard, en subtilisant son talent.

« Le tableau ne contient qu'un seul personnage, mais qui se détache et s'anime à vos yeux de manière à remplir votre âme comme il remplit son cadre. La scène se passe dans une grotte, le rocher du fond fait muraille, et au-dessus on aperçoit un coin du ciel matinal, transparent dans sa pâleur nacrée, et zébré par places de zones rouges et bleues. Le tableau est tout plein d'air, et la figure se projette par un relief si vigoureux qu'elle semble posée

non sur une toile, mais dans le libre espace. L'air en effet circule et se joue autour d'elle, soulève les cheveux, et baigne les bras et les mains de ses molles caresses ; un jour crépusculaire et doux éclaire le visage et les épaules, glissè sur le cou et la poitrine, où il se dégrade dans les demi-teintes d'une ombre transparente.

On est rarement arrivé à une telle puissance d'effet avec une telle sobriété de moyens. Peu de matière et beaucoup d'art, n'est-ce point la devise des grands maîtres? »

[Du 7 février.] = *Le Médecin des Pauvres.* Reims. Impr. Luton. Broch. in-8°. — Nous remarquons dans ce *codex* d'un nouveau genre une prière ainsi conçue :

PRIÈRE

Pour guérir les tranchées des chevaux.

Cheval noir ou gris ; car il faut distinguer la couleur du poil de la bête, appartenant à N., si tu as les avives de quelque couleur qu'elles soient, ou tranchées rouges, ou de trente-six sortes d'autres maux, en cas qu'il y soit, *Dieu te guérisse,* et le B. St Eloi.

Au nom du Père, du Fils, et du St-Esprit. A.

Et vous direz cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* pour remercier Dieu de sa grâce.

= « *Catalogue* de manuscrits, originaux, mémoires et autres pièces historiques, autographes et imprimés, actuellement en vente rue de Verneuil, 46, sur l'histoire des familles et la vie des personnages qui ont vécu ou vivent encore dans

ce siècle. Quatrième et cinquième liste. » Paris. Impr. Noblet. In-4°.

Ces deux nouvelles listes continuent la spéculation que nous avons déjà signalée dans notre volume Ier, spéculation dont l'avis suivant peut faire suffisamment apprécier le but et le caractère.

« Il est peu de parents, de fils, d'héritiers qui repoussent l'offre de ce qui concerne les leurs, *surtout de ce qui vient d'eux*, et qui le laissent annoncer plusieurs fois dans les catalogues. »

« Les personnes qui ont donné des approbations autographes pour des garanties à des publications, *et qui existent encore*, *se plaisent* à acquérir ces mêmes autographes; ils évitent ainsi qu'ils soient *plus ou moins bien interprétés*, et ils possèdent alors les manuscrits ou mémoires originaux de ce qui les concerne. »

Cependant, la famille de Rotschild paraît se faire tirer l'oreille pour souscrire à ces considérations, car nous remarquons que son dossier est annoncé dans chacune de ces listes comme dans les autres, au prix de deux mille francs. La somme est ronde, mais les insinuations du rédacteur de ce catalogue sont d'un autre côté bien pressantes. « On y trouve, dit-il en parlant des pièces mises en vente, des notices qui ont été écrites pour cette famille, et *d'autres qui ont été écrites contre elle*. Celles-ci sont généralement désapprouvées; *elles ne peuvent servir qu'à faire porter*

un jugement plus impartial sur la famille. Des chefs de gouvernements tiendront sans doute à posséder ce dossier dans leurs archives. Si les représentants actuels de la famille de Rotschild considèrent que ce n'est pas à eux à acquérir ce qui concerne leurs ascendants, et ce qui vient de l'un de leurs membres, certainement leurs parents ou leurs nombreux amis, par respect ou par vénération pour leur mémoire, voudront posséder ces différentes pièces..... »

[Du 8 février.] = L'*Union* d'hier consacre quelques lignes à la mémoire de M. le vicomte d'Arlincourt. Nous y avons remarqué ce témoignage curieux de nos nombreuses variations politiques :

« Dans sa vie, le vicomte d'Arlincourt n'a fait que deux serments. Il les a fidèlement tenus tous les deux : le premier fut prêté à l'empereur Napoléon, à l'époque de la guerre d'Espagne ; le second c'est entre les mains du roi-législateur Louis XVIII qu'il le prononça..... A une époque comme la nôtre, *ces persistances*, *ces tenacités*, deviennent rares... etc.»

Voilà des pluriels qui sont au moins singuliers.

[Du 10 février.]=Un original du département de Maine-et-Loire nous adresse la lettre suivante. Si les assertions qu'elle contient ne sont pas trop hasardées, nous proclamons trois fois heureux ceux qui ont l'honneur d'être admis chez Mme Colet ; son seuil est celui de l'immortalité, au *Moniteur* du moins.

A MM. de la *Revue Anecdotique.*

Candé, 10 février 1856.

« Messieurs,

« Mon nom ne doit pas vous être inconnu. Feu Souvestre l'a ridiculisé dans un roman qui eut deux éditions, *la Valise noire.* Il y fait de moi le type des provinciaux candides, et grands avaleurs de volume, qui cherchent des réalités dans les plus folles élucubrations de nos feuilletonistes et peuplent notre monde bourgeois de fatalités imaginaires. Guéri par un habile mystificateur de cette manie créatrice, je finis toujours, dans ce même roman, par rentrer à Candé, ma patrie, en manifestant un éloignement profond pour les lettres.

« Depuis tantôt quinze ans, je me conformais sans murmure au dénoûment vulgaire de M. Souvestre, lorsque le journal officiel, le seul en faveur duquel mes habitudes antilittéraires avaient fait une honorable exception, est venu hier secouer ma torpeur, et justifier mes anciennes préoccupations.

« Oui, messieurs, j'en suis désormais convaincu, l'œuvre de tel ou tel auteur cache la plupart du temps sous des dehors fictifs la reproduction exacte, daguerréotypée presque, de certains personnages, de certains épisodes à eux connus. C'est une histoire vraie dont le hasard ou la connaissance approfondie du monde peuvent seuls donner la clef. Un feuilleton du *Moniteur universel* intitulé *une Histoire de soldat,* et dû à la plume élégante de Mme Louise Colet, se chargera de prouver pour moi ce que j'avance.

« Permettez-moi de citer, à l'appui de mes conjectures, quelques extraits de ce feuilleton qui date du 8 février et commence ainsi :

UNE HISTOIRE DE SOLDAT.

« C'était un soir chez Mme de Lerme ; nous nous retrouvions là deux fois par semaine, quelques habitués, et presque toujours

les mêmes ; en tout une huitaine. Un savant vraiment érudit, mais n'étalant aucune science ; aimable et gai, conteur rapide et pittoresque, plus substantiel dans ses courts récits que tous les longs romans qui courent les journaux ; — un grand écrivain, poëte discret, prosateur contenu et rare, et qui a fait pourtant le drame le plus inspiré et le plus émouvant du théâtre moderne ; — un sculpteur dont Diderot et Grimm auraient cité l'esprit, et dont l'originalité est d'autant plus tranchée que tout le *troupeau* des artistes contemporains, musiciens, peintres et statuaires, forment comme un fond opaque à ce feu pétillant. Quelque chose de cette flamme passe dans les marbres qu'il anime : marbres peu nombreux, perdus parmi la banale sculpture du temps, mais dont la postérité sentira le souffle vivant qui les place d'avance entre ce qui reste du Puget et de Germain Pilon. — C'était ensuite un jeune romancier sobre, sans lyrisme, et préférant un petit tableau de genre net, circonscrit, au large diorama pâteux et dilaté d'un faux romantisme. — C'était encore un philosophe de vingt-cinq ans : front superbe, vaste cerveau qui couronne un œil bleu, fluide et clair comme une eau rapide ; cœur naïf, intelligence expérimentée ; enfant des Charmettes, Mme de Warens l'eût préféré à Rousseau, et Voltaire l'aurait aimé comme un fils ; dès son premier livre, il s'est montré digne d'avoir pour père ce railleur glorieux.

« Il n'y avait pas à s'y méprendre, et j'ai, cette fois, bien reconnu M. Babinet de l'Institut dans ce savant vraiment érudit ; — M. Alfred de Vigny, dans ce prosateur contenu, auteur d'un drame si émouvant ; — M. Préault, dans ce sculpteur que le souffle vivant de ses marbres doit lancer entre le Puget et Germain Pilon ; — M. Champfleury, dans ce jeune romancier sobre ; — et enfin M. Lanfrey, dans ce philosophe à l'œil bleu, que Mme de Warens eût préféré à Rousseau.

« Restait Mme de Lerme, mais sa personnalité me parut trop clairement mise en évidence par d'autres détails pour ne pas reconnaître en elle l'auteur de l'*Acropole*.

« C'est Mme Colet elle-même qui a daigné grou-

per autour d'elle les hommes distingués à divers titres qu'elle enveloppait tout à l'heure d'un voile si transparent.

« Je vous soumettrai, pour conclure, ce passage délicat :

« A côté de ces hommes, pour les écouter et les inspirer, c'étaient quelques femmes bonnes et belles, quelques jeunes filles, compagnes de Mlle de Lerme (probablement Mlle Colet), se tenant avec elle à l'écart, et éclairant, pour ainsi dire, le salon de leur rayonnement, tandis que le groupe plus nombreux et plus grave des autres personnes désignées entourait le fauteuil de Mme de Lerme, en hiver, auprès de la cheminée, en été, sur une petite terrasse couverte de fleurs et abritée par une tente chinoise. Mme de Lerme était toujours uniformément vêtue en noir par les temps froids, en blanc par les jours chauds; mais soit que son cou flexible et ses bras de la forme la plus pure * jaillissent du velours ou de la mousseline, ils étaient comme une attestation de la beauté parfaite que le temps avait à peine ternie. L'éclat du visage était moins vif qu'autrefois, mais son expression plus attachante ; l'ancien enjouement s'était voilé, les joues avaient pâli, l'œil un peu creusé brillait plus triste et plus doux, gardant ses flammes pour les rapides moments où la passion enfouie se trahissait. L'ensemble de la physionomie était devenu morne par l'absence du sourire, qui ne s'y montrait guère que contraint et amer ; le charme de cette femme était, pour ainsi dire, intérieur : il venait d'une souffrance cachée qu'on soupçonnait à peine et qui n'éclatait jamais dans ses paroles, pas même dans son accent. Seulement, dans les questions générales d'art, de philosophie ou de sentiment, les seules dont on s'occupât habituellement chez elle, chaque mot qui lui échappait prouvait une cruelle et profonde expérience de la vie, un scepticisme très-arrêté, quoique placide et attendri. »

---

* Plus loin, nous trouvons encore ces nouveaux détails : « Moi !..., moi, aimée, dit-elle, » comme si son âme eût fait explosion et en levant au-dessus de sa tête ses deux bras nus, ces bras qu'on serait tenté d'imiter pour compléter la Vénus de Milo.

« Ce portrait de Mme Colet peint par elle-même mérite certainement une place parmi vos curieux documents. Peut-être le connaissiez-vous déjà ? En tout cas, j'ai tenu à honneur de vous le signaler.

« Veuillez agréer, etc., etc

« RÉNÉ. »

[DU 12 FEVRIER.] = A, B, C, des omnibus ou l'alphabet qui court les rues, mis en vers pour remiser les vingt-cinq voitures dans la mémoire. — Paris, typogr. Morris. In-24. — L'éditeur nous prévient que rien ne sera plus utile que de bien posséder son alphabet, car les *omnibus* jouent un grand rôle dans la vie et dans l'économie du temps. Il est donc fondé à espérer que tout Paris l'étudiera..... « On a mis au nombre des livres classiques bien des ouvrages qui n'auront jamais l'utilité pratique de cette bluette ; tout l'*Art poétique* de Boileau, le plus utile des livres classiques, ne saurait suppléer à ce qui se trouve dans un vers comme ceux-ci :

L'A conduit de Passy droit au Palais-Royal.
C trottant tout le long des Champs Elyséens
Glanant bonnes d'enfants, promeneurs, lycéens
Du beau pont de Neuilly jusqu'au Louvre les roule.
. . . . . .
D'aller par Rivoli, faubourg Saint-Honoré,
Charenton portant l'R, a l'air très-honoré.

On sait que ces lettres capitales désignent chaque ligne d'omnibus.

=M. Courtin n'est ni plus ni moins qu'un ar-

tiste en pâtisserie. Depuis une dizaine d'années, tout Bordeaux retentit de ses cathédrales en sucre, fragiles monuments qui n'ont pas craint de se fondre dans le détroit pour arriver à l'Exposition de Londres. Aussi, M. Courtin, fier à juste titre de ses longs et patients travaux, a-t-il, depuis 1846, recueilli un à un tous les témoignages de la sensation qu'ils ont produite. C'est ce qui nous vaut aujourd'hui une suite chronologique des extraits élogieux de la *Guienne*, de *l'Indicateur*, de l'*Homme gris*, du *Courrier de la Gironde*, de la *Revue de Bordeaux* et du *Courrier de la Loire* qui forment le livre d'or de notre heureux pâtissier. Dans certains de ces extraits, il est bien traité assez cavalièrement ; *l'Homme gris* pousse même la familiarité jusqu'à le traiter de *mitron*; mais quand l'article est un éloge, on ne doit pas se choquer pour si peu.

Tout cela est couronné par une *Épître* d'hommage et de félicitation a M. Courtin par Louis Roby, homme de lettres, (*sic*) :

Courtin, sans flatterie on te doit de l'encens,
Et l'on doit honorer les sublimes talents.
Depuis que les beaux-arts chez nous prirent naissance,
Jamais les pâtissiers, dans le sein de la France,
N'eurent tant de génie ; une divinité
Te conduit de ce pas vers la postérité.

= *Vers* adressés à monsieur Giraud et à madame Giraud (née Jordan) le jour de leur mariage, par Arthur de Gravillon. 4 décembre 1855. Lyon, Imp. Vingtrinier, In-4°.

La lecture de ces vers nous a convaincu avec satisfaction que la bonne vieille mode des épithalames n'avait pas encore tout à fait disparu. Celui-ci est écrit dans le genre précieux. Ainsi, M. de Gravillon veut dépeindre les regards curieux qui ont assiégé au sortir de l'église monsieur et madame Giraud, et dit :

Tous les yeux empressés, tournant comme les roues
Du char de la pensée où voyage l'esprit,
D'une poussière émue éclairèrent vos joues,
Pages où le bonheur en pourpre était écrit ;
Moi, je vous contemplais plein d'images rêveuses.
. . . . . .
Mais il est, prétend-on, au ciel des Hyménées
Un astre bien plus doux que le soleil des jours....
Nous vous souhaitons donc, le long de vos années,
Le soleil quelquefois et la lune toujours.

= *Causerie musicale*, par François Pouig, amateur de musique. Perpignan, imp. Alzine. In-8° de deux pages.

Nous recommandons le procédé de M. Pouig à tous les critiques dramatiques en herbe.

M. Pouig a daigné nous apprendre lui-même, dans un *Nota*, que son compte-rendu n'ayant pu être inséré dans un journal, quelques-uns de ses amis, amateurs des beaux-arts, ont pris l'initiative de le publier, *dans l'intérêt seul* de la propagation de l'art musical.

Certes, M. Pouig a là des amis sincèrement dévoués. Mais puisqu'ils ont bien voulu se charger

des frais d'impression, pourquoi n'ont-ils pas aussi écrit l'article. L'initiative eût été plus complète encore, et nous aurions eu, sans grands efforts, des choses plus nouvelles que les révélations artistiques de M. Pouig. Exemple :

On connaît de Verdi dix-neuf partitions lyriques, sans compter les magnifiques *Vêpres Siciliennes,* opéra écrit pour la France, et grand nombre d'ouvrages religieux et classiques, etc.

L'Empereur des Français a nommé chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur l'auteur d'*Ernani,* de *Nabuco,* de *Rigolette,* d'*Il Trovatore,* de *Macbeth,* et de tant d'autres opéras qui font la fortune des théâtres italiens, et que l'on applaudit dans toute l'Europe.

Giuseppi Verdi est né, dit-on, à Busseto, le 9 octobre 1814 ; il est aujourd'hui âgé de quarante et un ans, et de plus jouit d'une heureuse et parfaite santé : nous en souhaitons autant à tous ceux qui nous feront l'honneur de lire cet article.

Salut. FRANÇOIS POUIG,
Amateur de musique.

Nota. Ce compte rendu n'ayant pu être inséré dans un journal, quelques-uns de nos amis, amateurs des beaux-arts, ont pris l'initiative de le publier, dans l'intérêt seul de la propagation de l'art musical.

Perpignan, 19 novembre 1855.

[DU 13 FÉVRIER.] = La *Presse* d'aujourd'hui publie à sa quatrième page une annonce bizarre et digne de Commerson. Nous croyons qu'on ne saurait donner à son objet une publicité trop grande, car un pareil assemblage de vertus doit être difficile à trouver.

ON DEMANDE une dame veuve, âgée de 50 à 55 ans,

de la province (condition expresse), d'un extérieur très-respectable et agréable, d'un caractère pacifique, pieuse et douce, pouvant remplacer dans tous les cas une bonne et tendre mère, ayant été élevée dans la province et dans l'économie, ayant reçu même, dans la médiocrité, des goûts de la plus grande simplicité, même dans sa mise, pas de chapeau, si cela ne lui était pas désagréable, d'une très-bonne santé, devant vivre à la campagne, éloignée du monde, ou au milieu des ouvriers et des pauvres qu'elle ira visiter à pied en campagne dans leurs demeures, sachant écrire convenablement pour tenir les comptes de ménage et la correspondance d'une maison, connaissant la musique et sachant bien toucher du piano (les honoraires ne seront pas considérables), d'une grande probité, d'une très-bonne famille, munie de bons certificats de M. le maire et de M. le curé de sa commune et autres, attestant le plus possible les qualités énumérées ci-dessus. Si toutes étaient réunies, la personne pourrait finir ces jours dans cette maison, qui, à son tour, serait pour elle une bonne et tendre mère.

S'adresser à Mme E., avenue de Neuilly, n° 171, à Neuilly-sur-Seine, près Paris.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

= M. S... B..., homme politique inconnu, mais assidu à toutes les séances de la Chambre, a épousé la veuve de M. le marquis de Saint-B... Il est transformé par cet anoblissement subit. Son respect pour la patricienne qui ne l'a pas dédaigné, est tel que toutes les fois qu'il va avec elle dans le monde, il se fait annoncer ainsi :

— Mme la marquise de Saint-B... et M. S... B.... son mari.

[Du 13 février.] = « Mystères de la profession l'huissier avec l'indication des petits moyens employés par certains huissiers pour battre monnaie, par M. Loyal, ancien huissier, demeurant à Paris, rue Vide-Gousset. » Paris, typographie Gaittet, In-16.

Au nombre de ces *petits moyens* nous en trouvons un assez drôle sous la rubrique de.....

Débiteurs ou plaideurs signalés. — Certains huissiers font remettre par leurs clercs les copies des actes qu'ils signifient, c'est un grave abus ; il en est résulté de fâcheux conflits : on a vu des débiteurs ou autres personnes recevant des significations, se saisir du clerc porteur de la copie et le conduire au bureau de police ; par suite de l'illégalité qui était flagrante, les tribunaux ont été appelés à se prononcer ; la justice disciplinaire a sévi contre les huissiers.

Qu'est-il arrivé ? c'est qu'entre eux certains huissiers se sont signalé les débiteurs qu'ils ont supposé être capables de relever et faire constater les illégalités dont il s'agit ; les noms, professions et demeures de ces débiteurs ont été indiqués sur une petite feuille imprimée, laquelle était colportée dans les études tous les huit jours ou tous les quinze jours.

Ce qui voulait dire, dans la pensée de ces huissiers : Méfions-nous bien d'un tel, et gardons-nous de lui envoyer aucune copie par un clerc.

[Du 15 février.] = La circulaire ci-jointe émane assurément du collectionneur le plus original et le plus communicatif que nous connaissions :

COLLECTION

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE ARTISTIQUE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

OU

LES 59 SIÈCLES DU MONDE

En Peintures, Dessins, Gravures, Livres, Manuscrits Autographes, Monnaies, Sculptures, Vitraux, etc.

On y distingue plusieurs beaux et bons Originaux anciens et modernes de différentes écoles, et un Christ en ivoire, chef-d'œuvre admirable par son exécution parfaite et par la plus parfaite expression du sentiment religieux.

Visible les dimanches et jeudis aux Artistes, aux Ouvriers et à la jeunesse.

CHEZ M. DE NAYLIES, ANCIEN MAGISTRAT, A PARIS,

Rue du Cherche-Midi, 33, *au* 1er.

= Des anecdotes! des anecdotes! pourquoi n'en pas mettre davantage? nous a-t-on dit souvent. C'est que, hélas! les anecdotes ne courent pas les rues; c'est qu'il y a encore bien peu à choisir parmi celles qu'on parvient à récolter.

Néanmoins, nous essaierons cette fois de contenter les amateurs du genre. Voici des *anecdotes* extraites de l'un des derniers numéros d'une *Petite revue anecdotique* qui nous fait une effroyable concurrence... dans le département de la Somme.

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

« Dis-moi, Ravel, penses-tu qu'Aristote fut gras ou maigre?

— Et toi, Grassot ?

— Moi je pense qu'il était maigre.
— Sur quoi fondes-tu ton opinion ?
— Uniquement sur la réputation de la *poétique* (peau étique) d'Aristote.

L'HOMME IMPORTANT.

Un homme qui jouait l'important arrive pour dîner dans une maison où il s'était fait longtemps attendre. « Je viens de quitter mon ami *le Garde des Sceaux*, dit-il en entrant. — Ah ! lui répondit-on, il vous a *gardé* trop longtemps. »

CONSEIL D'AMI.

Un homme habituellement fort sale disait à l'un de ses amis, un jour de Carnaval : « Je voudrais bien me déguiser. » Celui-ci répondit : « Mettez une chemise blanche. »

= Un billet d'invitation fort énigmatique est tombé par hasard entre nos mains. Le voici dans toute sa singularité :

M

M. et Mme A. Bertron vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, à Paris, rue d'Enghein, 48, prochain,

On parlera de l'Ordre universel.

Paris, le 1856.

P. R. S. V. P.

Nous attendons de l'amphytrion des renseignements sur l'Ordre universel.

LIVRES

Jean Passerat, par Louis Lacour. Aubry. In-8°. On n'avait pas jusqu'ici été bien fixé sur les véritables opinions religieuses de Passerat. Les documents inédits contenus dans cette brochure tendraient à prouver qu'il était fort enclin aux doctrines de la Réforme.

— *Vade-mecum*, pratique de télégraphie électrique, par B. Miège. Paris, Mathias. — Bon livre où l'auteur développe avec un grande clarté les principes, si peu connus en général, de la télégraphie électrique.

CORRESPONDANCE

— Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Plusieurs personnes étant venues à mon bureau m'entretenir de la mort du conservateur du cimetière du Nord que la publicité *in extenso* des journaux a fait connaître, peut-être jugerez-vous à propos d'insérer dans votre *Revue anecdotique* la lettre dont voici la fidèle copie :

« Paris, le 9 mai 1838, à monsieur l'inspecteur des cime-
« tières. Monsieur le préfet de police m'a donné avis que par
« suite des coups de fusil tirés par les gardiens du cimetière
« de l'Est dans leurs rondes de nuit, des balles sont venues
« frapper jusque sur les murs de la maison du Dépôt de la
« mendicité et s'y sont aplaties. Il s'ensuit qu'au lieu de tirer
« perpendiculairement ces coups de fusils, l'ont été horizonta-
« lement, *ce qui peut donner lieu à de graves accidents.* Je vous
« prie de renouveler aux gardiens des divers cimetières l'in-
« jonction de tirer dans une direction verticale tous les coups
« de fusil qui n'auraient pour but que de servir de signal, et de

« tenir la main à ce que cet ordre soit rigoureusement exécuté.
« Agréez, etc. Signé le Pair de France, comte de Rambuteau. »

« Espérons qu'une deuxième modification sera faite à cette consigne ou mieux encore qu'elle sera remplacée par les chiens de garde supprimés depuis longtemps.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le rédacteur,

« Votre très-humble et très-respectueux serviteur,

« Balard. »

Ancien ordonnateur des convois de la ville de Paris,
14, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

THÉATRES

Théatre-Français. — Chûte de *Guillery*, comédie en trois actes de M. Edmond About. L'auteur est jeune et la pièce est vieille, — imaginez trois actes de *lazzi*, d'*équivoque* et de *gaudriole*, sans nouveauté et sans gaieté. — Le public a écouté dans une attitude sévère, avec une indifférence glaciale.

Le lendemain la pièce s'est retirée — ou a été retirée. — Les passants se laissent toujours prendre aux *Piéges dorés*.

Théatre-Italien. — M. Mario a fait sa rentrée dans le rôle du *Trovatore*, avec un magnifique costume, et très-peu de voix. Il porte une veste dont les manches sont brodées de diamants. — C'est le cas de chanter avec ses bras.

— Très-belle reprise de *don Giovani*, avec la Frezzolini, très-belle et fort en voix. — Peu de monde pourtant. On trouve que Mozart ne fait pas assez de bruit! — J'avoue qu'il y a plus de trombonnes dans l'orchestre de Verdi. Le public des Italiens n'aime plus que les trombonnes.

Odéon. — On assure que Ponsard a repris sa *Bourse* à ce théâtre pour la confier aux Français, — qui lui demandait : — la bourse ou la vie! L'Odéon criera au voleur.

Gymnase-Dramatique. — Le Gymnase, qui a toujours *le mal de la peur*, continue à *diner chez sa mère*. On met dans ce moment le couvert de *Louise*, la dernière petite à Madame Sand, que l'on veut recevoir comme une fille de la maison.

Vaudeville. — Le vent est aux reprises. Le Vaudeville a repris le *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier ; à ce propos *Figaro* a rappelé que M. Louis Boyer a cru devoir supprimer, dans le *Mariage d'Olympe*, ce délicieux calembour par à peu près : Irma, il te vient de la barbe ; tu es une *Irma... phrodite* !

Porte-Saint-Martin. — La Porte-Saint-Martin a repris pour Mélingue le beau drame de Paul Meurice, *Benvenuto Cellini*. Voilà qui est bien, et l'on peut aller là pour voir et pour entendre. — Mais mardi passé (12 février) l'affiche portait en gros caractère : *Benvenuto Cellini* — pour les *DIX* représentations de M. Mélingue, — et en note on lisait. « M. Mélingue ne jouera plus *Benvenulo* que *treize fois.* » Les dix représentations ont fait des petits. M. Mélingue est un acteur fécond.

C'est à propos de ce même Mélingue que M. Jules Janin a écrit, dans un accès de lyrisme, qui fait pardonner bien des fautes... de français : « La fortune, jalouse de Mélingue, a soufflé sur le théâtre de Mélingue un incendie à ce point furieux, que la ville entière se demande encore comment un si grand incendie a pu *contenir* dans un si petit théâtre. »

Depuis que M. Janin a renoncé à l'Académie, il s'est rapproché de l'école fantaisiste, — mais pas de M. Théodore de Banville.

Maintenant, voici ma dernière et ma meilleure nouvelle : la Ristori (que M. Jules Janin appelle d'habitude la Restori) reprendra le 5 du mois prochain ses magnifiques représentations à la salle Vendatour.

On annonce comme pièce de début la traduction de *Phèdre*, mise au concours par la célèbre tragédienne, qui récompense les poëtes avec la magnificence d'un..... Véron.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 16 FÉVRIER 1856

[Du 15 février.] = M. Victor Cousin, le philosophe qui, dans ces derniers temps, s'est fait l'historiographe des dames plus ou moins galantes du dix-septième siècle, habite la Sorbonne. Comme on parlait devant lui de la reconstruction de cet ancien monument universitaire, ou tout au moins de réparations importantes qui devaient y être faites, — M. Cousin prit chaudement en main la défense du sanctuaire, il en fit une apologie des plus furibondes, et s'animant par degré, à la seule idée d'un sacrilége pareil, il s'écria dans un bel accès d'enthousiasme :

— Ajouter une aile à la Sorbonne ! mais ce serait ajouter un sixième acte à *Athalie !*

[Du 17 février.] = *Les Français en Orient*, ou la Civilisation conquérante, drame historique et militaire, par Théodore-Charles Baugé, agronome à Saumur. — 1 vol. in-8° de 182 pages.

L'auteur commence par déclarer que *ce drame*, avec son annexe, est une pièce de théâtre et un livre de lecture.

Il entre ensuite en matière par une *Epigraphe illustrée*, intitulée : *Le dieu Pan, aux Sylvains*, et

dédiée à M. Dupuy-Charlemagne, auteur lyrique ; puis vient la préfaee, dont nous citerons quelques passages :

« Nous rendons hommage au culte de l'histoire contemporaine, à la France puissante sur la mer Noire et sur l'Atlas ! Nous chantons la guerre allant à la conquête de la paix, de l'ordre et de la liberté, des arts, de l'indépendance de l'Europe, de l'exécution des traités et de la pratique de la philosophie !...

« J'écris pour me distraire et m'occuper dans mes loisirs.

« On peut s'amuser à peindre, sans prétendre arriver à la hauteur et au pathétique de Corneille, à la tendresse de Racine, à la richesse de Chateaubriand, à la concision d'Esope et d'Horace, et à la sublimité de Bossuet.

« Leurs œuvres sont remplies d'esprit..., de comique, de vigueur, d'éclat, etc., etc.

« Sans être fardée, la vérité a pourtant besoin d'être vêtue et quelquefois d'être parée de simples diamants.

« Aux idées utiles et historiques, on peut ajouter une perle facétieuse, une riche métaphore, une joyeuse fiction ; à l'exemple de Voltaire, de Labruyère et de Champfort...

« Cette préface est la portière qui vous ouvre le vestibule du palais oriental et les portes du théâtre de Byzance, où ses acteurs vous montreront leurs sentiments patriotiques dans un vif relief et dans un jour éclairé par les premières étincelles de l'aurore. Ils vous parleront avec métaphores, avec leurs paraboles, leurs apologues, leurs aphorismes, leurs adages et leurs proverbes naturels, au milieu du bruit et du tumulte, de la gaieté et du sel de la raillerie délicate. »

Suivent deux prétendues fables, dont l'une se termine ou plutôt est suivie par ce vers :

« La palme avant la mort, est le doux prix du Cygne. »

Parmi les personnages qui figurent dans le drame de M. Baugé, nous remarquons : Ben-Gemmir, riche propriétaire de El-Kanara, au village de Chanalidjé, près Varna, 45 ans. — Gemmira, sa dame (*sic*), 40 ans. — Beni-Schahkigrath, nègre de Bambara, médaillé, zouave, sergent, avec son chat ; 27 ans. — Ben-Ambabouch, interprète ottoman, 41 ans. — Parabère, aumônier, 36 ans (l'auteur lui fait chanter des couplets de vaudeville). — 10 comparses, etc., etc. A la fin se trouve la note suivante : (L'épigraphe, la préface, le nom des auteurs et le lieu de la scène seront lus sur le théâtre avant la 1re scène.)

Pour donner une idée du drame en lui-même, il faudrait le reproduire en entier ; nous n'en citerons qu'un seul passage :

BEN-AMBABOUCH.

(*Il prend un verre d'eau.*)

Je ne dis pas à votre santé, car je bois un coup d'eau sucrée.

ZACHARIE.

Vous buvez de l'eau, vous avez tort !... buvez du vin, il civilise. En France, on sert le champagne au dessert ; il se mêle à la conversation, il fait mousser les couplets, la gaieté, les jeux de mots. Nous autres, du 66e voltigeurs, à bord du *Suffren*, nous buvons les vins des coteaux de Saumur. Le bon vin blanc

réunit les dérobants, les agents de la police et de la cave, avec limonadiers délinquants!

BEN-AMBABOUCH.

Si je buvais du vin, je serais destitué de mes fonctions d'interprète musulman.

ZACHARIE.

Ben-Ambabouch! vous buvez du vin, puisqu'on fait du vin avec de l'eau, du sucre et du tartre, nous dit un Allemand, Mener Barbotow.

BEN-AMBABOUCH.

C'est un canard!...

ZACHARIE.

C'est un canard!... Non, songez donc, Ben-Ambabouch, qu'un canard n'est pas un Germain de 1 mètre 75 cent.; un canard n'est qu'un petit chimiste, un aquatique, un oiseau volant, un apothicaire qui fait un long mémoire et de l'eau brouillée!... Je crois que le vin est composé d'eau, de sucre et de tartre; car le pampre puise l'eau dans les agents atmosphériques!... les pétales des fleurs absorbent dans les agents, dans l'oxygène, l'arome et les acides. La séve circule dans le liber ou 3e peau; l'arome est contenu dans le canal médullaire de la lambourde, ou jeune branche à fruit. Quand le grain a acquis tout son volume, le soleil se charge de la coction des fluides et l'odeur se répand.

BEN-AMBABOUCH.

Puisque le vin n'est que de l'eau sucrée, Zacharie, versez-moi du vin de Champagne, en attendant l'effet! Il y a là dedans du sel attique!... votre vin vaut mieux que le sorbet. Zacharie! vous étiez la gloire de l'infanterie de marine à bord du *Suffren*, à la conquête d'Ancône, par les Français, vos compatriotes; vous connaissez l'art militaire, l'art dramatique et comique, la chimie, la géologie et l'agronomie!... Pour vous, Français, Anglais et Africains, la Porte est toujours ouverte!...

CADJID.

Dans ce cas, nous n'avons plus qu'à sortir ; partons d'ici, et couvrez-vous, camarades, pour ne pas enrhumer !

BEN-AMBABOUCH.

Faut convenir que j'étais une bête,
Avant d'avoir écouté les Français !
Car j'allais boire aux ruisseaux des marais !
(*Il goûte.*)
Ho ! la réforme est une bonne conquête !...
(*Il lit sur le flacon.*)
Voyons ! un coup de cet ardent cognac
Qui vient de la Gascogne !
(*Il boit, il lit.*)
Hé ! du vin de Bourgogne !...
(*Ils boivent après avoir trinqué.*)
Ça vaut bien mieux que l'eau de notre lac !
Ritournelle (ensemble).

ZACHARIE.

Ça vaut bien mieux que l'eau de votre lac ?

BEN-AMBABOUCH.

Ça vaut bien mieux que l'eau de notre lac !

ZACHARIE.

Que l'eau de votre lac ! (*ter.*)

BEN-AMBABOUCH.

Que l'eau de notre lac ! (*ter.*)

(*Ben-Ambabouch un peu ivre regarde souvent du côté des bouteilles ; plusieurs se tiennent assis, sur parquet ou sur fauteuils ; plusieurs fument.*)

L'annexe mérite une mention spéciale.

En tête se trouve une momenclature des instruments dont se compose la fanfare des troupes d'Asie ; puis une foule de fables, d'apologues, de

pièces justificatives, etc. Une des manies de l'agronome de Saumur, c'est la passion des dédicaces. — La première tirade venue de n'importe quel auteur, une romance intercalée, un sonnet, un simple quatrain souvent est dédié à M. Victor Beaugé, à Mlle Léonie Baugé, à M. F. Mornan de l'*Illustration*, à l'Empereur, à M. P. Limayrac, à la reine Victoria, etc., etc.; on trouve même une pièce de vers au *peintre de mon portrait*.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse d'un des drames les plus bizarres que l'on puisse imaginer.

= A propos d'Orient et de théâtre, il nous a été donné dernièrement de voir les affiches du théâtre ouvert par nos zouaves devant Sébastopol. Rien de plus pittoresque que ces spécimens illustrés de notre gaieté française. Ce sont des lithographies dont le tirage a été fait par le détachement de l'Imprimerie impériale qui se trouvait au camp. Sous le rapport de la composition, elles valent de beaucoup celles qui s'étalent aux vitrines de nos salons de lecture. Ordinairement, c'est un grand mât surmonté d'une banderole où se lit le programme de la soirée ; au pied, sont groupés quelques soldats de différentes armes. Quelques vignettes forment encadrement, et simulent un *Charivari* de circonstance. Dans l'une d'elles, par exemple, on voit le factionnaire du théâtre disant à un soldat russe qui se présente au contrôle : —

C'est pas la peine, va! — Nous te donnons le spectacle gratis.

= La troupe française qui est allée se risquer sur le théâtre italien de Constantinople, a eu, nous écrit-on, beaucoup de peine à s'installer. Ces pauvres artistes croyaient arriver dans une ville où l'on trouve comme en France des pensions plus ou moins bourgeoises, des chambres garnies payables mois par mois et à terme échu. Mais quelle déception! Loyer pour un an, dont le montant a dû être déposé d'avance, vie matérielle horriblement chère, rançons énormes pour les moindres choses, ils ont eu tout à subir dans une capitale où la journée d'hôtel (l'hôtel d'Angleterre par exemple), coucher et nourriture compris, coûte vingt-cinq francs à un simple voyageur.

Heureusement, les représentations de ce bon Danterny, car c'est ainsi que le nomme M. de Banville, — nous ne savons trop pourquoi, — ont attiré une foule assez grande pour le tirer de ce pas difficile. Les vaudevilles du Palais-Royal paraissent surtout suivis par nombre de pachas. Un derviche a été même entrevu au parquet. *O tempora! o mores!*

[Du 20 février.]= M. Dumas dont, nous avons cité le prospectus dans la dernière quinzaine, vient d'en faire paraître un second exclusivement relatif cette fois aux *Mohicans de Paris*. Nous en citerons le début :

CAUSERIE AVEC MES LECTEURS.

Chers Lecteurs,

Après cinq mois et demi d'interruption, j'écris de nouveau le titre d'une de ces œuvres de prédilection que l'auteur caresse avec d'autant plus de plaisir, qu'arrivé aux deux tiers de son âge, elle sera selon toute probabilité une des dernières que l'auteur produira. Le plan des *Mohicans* et l'idée de fonder un journal se sont présentés ensemble à mon esprit, il était tout naturel de ne point les séparer; et, en effet, roman et journal, comme vous avez vu, ont marché ensemble.

D'un ouvrage qui doit avoir trente volumes à peu près, les deux tiers ont déjà passé sous vos yeux.

Mais il y a de ces choses que vous ne saurez jamais, chers Lecteurs, Dieu merci pour vous: vous ne saurez jamais, dans une carrière pareille à la mienne, qui amène sa lutte de tous les jours, ses victoires souvent, ses défaites quelquefois, vous ne saurez jamais combien il y a de moments de doute, combien il y a d'heures de défaillance. Le côté de l'étoffe de ma vie que je mets sous vos yeux est le côté brillant, c'est *l'endroit* du dessin aux mille couleurs qui éblouit vos yeux et qui vous fait crier au bonheur, à la joie, à la richesse. Le côté que je réserve à moi, et quelquefois à mes amis, aux frères de ma vie, à ces portions de moi-même qui vivent avec moi, et par lesquelles je vis, c'est l'*envers* de l'étoffe, ce sont les fils qui ressemblent plus à une toile d'araignée qu'à un bouquet de fleurs, c'est la maille rompue, c'est le point échappé, c'est ce qu'enfin, et aucun mot ne peut mieux rendre ma pensée, c'est le *bousillage* de l'existence.

Plus d'une fois, chères Lectrices, en mettant votre corset ou en laçant votre brodequin, vous avez fait un nœud, n'est-ce-pas? Plus vous étiez pressées, plus

vous vous hâtiez pour le défaire, plus vous perdiez de temps avant d'y réussir.

Eh bien ! il en est ainsi dans l'existence, sans que l'on sache pourquoi, sans que l'on sache comment, il se fait un nœud à la vie, et, au lieu d'une minute, de deux minutes, de dix minutes que vous perdez, chères Lectrices, à défaire le nœud de votre brodequin ou de votre corset, c'est un mois, deux mois, dix mois que l'on perd à défaire le nœud de sa vie.

Ce nœud, c'est une tragédie que l'on fait; c'est un procès que l'on gagne ou qui nous coûte plus cher que si on l'avait perdu; c'est un ami qui part et que l'on suit des yeux ; c'est la jeunesse qui s'en va et que l'on regrette; c'est la mort qui apparaît à l'horizon et que l'on s'habitue à regarder ; c'est enfin l'envers de la vie! c'est, comme je vous le disais, le *bousillage* de l'existence.

Jusqu'à présent, j'avais fait mon journal à peu près à moi tout seul, de sorte que le jour où mon nom ne se trouvait pas sur deux ou trois de ses pages, là où mon nom n'était pas, il y avait un trou. A la vue de ce trou, vous vous demandiez : « Où est-il donc? que fait-il donc? à quoi s'occupe-t-il donc? est-il mort? »

Non, je n'étais pas mort, chers Lecteurs ; seulement je défaisais un nœud qui s'était fait à ma vie.

Il récapitule ensuite ce qu'il a fait pendant les cinq derniers mois et termine par :

Vale et me ama.

ALEXANDRE DUMAS.

[DU 22 FÉVRIER.] = La province ne veut pas être en reste avec Paris pour ce qui est des réclames bouffonnes et des affiches excentriques. Voici

quelques extraits d'une annonce que l'on nous adresse de Nantes :

LES ORDONNANCES DE LA TERRE

OU LE TRIOMPHE DE L'AGRICULTURE

(— Tout fermier qui suivrait fidèlement les Ordonnances de la terre, devrait être considéré comme un parfait cultivateur, et recevoir une médaille d'or ou d'argent pour récompense.)

(— Tout fermier qui refuserait de suivre les Ordonnances de la terre devrait être considéré comme mauvais cultivateur, ennemi de ses intérêts et du bien public, et recevoir un avertissement à comparaître pour être invité à mieux faire.)

Cultivateurs, la terre se fâchera sérieusement si vous continuez à laisser perdre vos engrais, sa meilleure nourriture; suivez donc exactement ses Ordonnances, et vous serez largement récompensés de vos peines.

Première Ordonnance

JE VOUS ORDONNE : De commencer votre tas de fumier sur une forte couche de terre; vous allez faire une rigole tout autour du fumier et creuser une fosse dans la terre pour recevoir l'égout ou le purin, etc, etc.

Le tout est signé : **PICHERIE-DUNAN**,

De Vieille-Vigne, département de la Loire-Inférieure, canton d'Aigrefeuille, agriculteur, améliorateur-praticien, secrétaire de la Société de secours mutuels de Vieille-Vigne, auteur du **Catéchisme d'Agriculture**, *dit* **le Trésor de la Chaumière**, *membre des Congrès agricoles de la Bretagne et de la Vendée.*

[Du 15 février] = *La Vraie doctrine* de la sainte Eglise catholique sur le salut des hommes,

par M. l'abbé Caron, curé de Saint-Pierre et archiprêtre de Mont-Didier.

Nous nous contentons de citer un passage de la lettre que l'abbé Caron a placée en tête de son livre, en le soumettant à la congrégation de l'Index ; on nous permettra en même temps de mettre en regard quelques lignes de M. le comte de Maistre :

Si nous nous trompons, le chef suprême et infaillible de l'Eglise nous éclairera, et, avec la conviction sincère et profonde d'avoir raison, nous aurons, s'il le faut, s'il l'exige, la foi d'avoir tort.

(L'abbé Caron, *La Vraie doctrine de la sainte Eglise catholique sur le salut des hommes*, p. 172.)

Je ne balancerai pas un instant et, au lieu que dans ce moment *je* n'ai que la certitude d'avoir raison, j'aurai alors la foi d'avoir tort.

(M. de Maistre, *Eclaircissement sur les sacrifices*, ch. I; *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II, 334).

Il faut avouer que M. le curé de Saint-Pierre n'a pas de bonheur : avec une si jolie idée, trouver une si belle et si heureuse antithèse après le comte de Maistre, c'est jouer de malheur. Ah ! M. Caron, pourquoi n'avez-vous pas lu les *Soirées de Saint-Pétersbourg ?* Vous avez l'air d'avoir voulu vous parer des plumes du paon, et c'est fâcheux.

[Du 21 février.] = Le cénacle littéraire du Divan de la rue Lepelletier a été ces jours-ci témoin d'un différend sérieux entre joueurs de domino, car le domino est fort en honneur au Divan. On a même craint un instant que l'affaire ne tournât au drame.

Les acteurs sont, dit-on, M. de B*** et un graveur du nom de P***. Au plus fort d'une discussion

engendrée par la chaleur d'une partie, M. P*** se serait mépris sur la portée d'un geste de M. de B***, et aurait riposté d'une façon plus que vive. Une rencontre qui devait s'ensuivre n'a pas eu lieu, grâce aux bienveillants efforts des témoins pour opérer un rapprochement.

Croyez donc encore à l'innocuité du double-six !

= On vient d'ouvrir une souscription dans le but d'offrir une médaille d'or à l'un des médecins les plus célèbres de la Faculté de Paris. Nous extrayons les premières lignes d'une circulaire que l'on vient de publier à ce sujet en français et en anglais.

« Nous venons, avec l'espoir, avec la certitude du succès, provoquer votre participation ainsi que celle de vos amis, à l'un de ces actes de haute justice, qu'il est si rare et si doux de pouvoir accomplir en toute sécurité de conscience.

« Un seul mot suffira à justifier notre initiative : Ricord !... C'est à Ricord que nous voulons offrir un témoignage de sympathique gratitude. Avec l'Europe, avec le monde entier, cher et honoré confrère, vous avez assisté au spectacle de cette carrière, si philanthropiquement remplie, dont la science n'a jamais permis à la fortune même la plus brillante de restreindre le champ ou de ternir l'éclat. Génie créateur, de bonne heure, à la trace de Hunter, il fonda sur l'expérimentation clinique, largement et franchement rénovatrice, une doctrine simple comme la nature ; comme elle, greffant sur un seul fait primordial l'être diathésique dans son ensemble si multiple, si complexe ; mais qui, mieux

qu'elle, assure la guérison en utilisant ou en corrigeant, selon le cas, ces tendances impuissantes ou perverties. »

[Du 23 février.] = « *Les Echos de Hombourg.* — La banque, par Et. Pall. In-8° (chez Taride).

Hombourg ! voilà un nom gros d'expérience chèrement acquise. L'auteur a voulu que tout le monde pût profiter de la sienne. Le premier volume est un piquant historique de la célèbre banque. Il est écrit comme il devait l'être, c'est-à-dire d'un ton bref, avec une grande franchise, et avec une certaine humour. La matière prêtait à la satire, et M. Pall s'en est donné à cœur joie. Exemple, son chapitre XII : Le privilége de la maison de jeu vient d'être obtenu, et l'on procède à son.....

INAUGURATION

C'est qu'il n'y avait point assez de maçons dans cette bonne ville de Hombourg. Les tailleurs, les marchands de tabac et de gants durent se faire, pour le quart d'heure, ouvriers à la pierre. Un ancien secrétaire d'Etat aux travaux publics, à qui on ne payait pas sa pension, se fit maître gâcheux. Le dévouement des braves gens réussit. — Ne réussit-il pas toujours?

Un palais s'éleva presque dans un jour, à peine dans un été. Ce n'était ni gothique, ni roman, ni grec; c'était hombourgeois.

Un style était créé.

Puis vint l'inauguration. L'armée fut passée en revue et fut admise à un banquet. Le sommelier du landgrave sacrifia à ce sujet une barrique tout en-

tière. — Les deux rois invitèrent les principaux habitants à un dîner de Lucullus. Quelques Hombourgeois de l'opposition refusèrent d'y aller, mais beaucoup eurent moins de *scrupules*. — Il y eut de grands discours et de grands rires, Au dessert, un homme se leva et cria : *A bas l'extradition* ! — Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce toast du chef de la police.

Et les lampions éteints, les bouteilles finies, tout dormit dans cette belle ville de Hombourg.

= M. de Mirecourt vient de publier la *Biographie de M. Veuillot*... Le début de cette brochure mérite d'être conservé; le voici :

« Depuis le commencement de cette œuvre (il parle de sa collection des *Contemporains*), nous avons donné des gages assez sérieux de foi chrétienne pour qu'on ne nous accuse pas d'être un ennemi de la religion.

« Les vrais disciples de Jésus-Christ ont obtenu, obtiennent et obtiendront toujours nos respects inaltérables, etc., etc. » (Puis il entre en matière et *éreinte* M. Veuillot, jusqu'à ce qu'enfin il le provoque en quelque sorte à coups de plume)

« (M. Veuillot) nous a menacé de sa colère et de ses articles, si nous osions dire la vérité sur lui comme sur les autres.

« Ah ! pardieu ! Topez là, cher et pieux rédacteur!

« Nous relevons le gant, c'est dit. Prenez en main votre bonne lance ; nous avons la nôtre, et le public jugera les coups. On verra pour qui sera le jugement de Dieu.

« La carrière est ouverte, nous vous y attendrons de pied ferme. »

[Du 24 février.] = Périodiques nouveaux :

— *La Mansarde* , journal littéraire paraissant

le dimanche. Le premier numéro est lithographié, et annonce comme rédacteur en chef, M. Constant Arnould.

M. Constant Arnould, dont on vient de prononcer le nom, paraît appréhendé au corps par le démon du journalisme. Forcé pour vivre d'enluminer des gravures de piété, il fait, dès qu'il a quelque argent, un journal qu'il écrit lui-même sur une pierre lithographique. C'est ainsi qu'il a fondé le *Sans le sou* et *l'Original*. M. Constant Arnould a donné le branle aux nombreuses feuilles de ce genre qui ont paru depuis un an.

= *Le Petit Journal pour rire*. In-4°. — Nouvelle publication illustrée, paraissant aux bureaux du *Journal amusant*. La rédaction est la même; quant aux dessinateurs, ce sont : Nadar, Marcellin, Randon, Doré, Bertall, Rion , etc.

= *Répertoire* du libraire et de l'amateur, in-8°, paraissant tous les mois ; rédacteur gérant M. J. Gay. Ce recueil est divisé par ordre de matières.

= Nous avons sous les yeux le *Projet d'une Revue hispano-américaine publiée en français*, sorte de prospectus, signé Ramon de la Sagra et annonçant une publication destinée à favoriser les intérêts des peuples d'origine espagnole dans les deux hémisphères. Bonne chance à la *Revue hispano-américaine* !

= Un roman qui défraye le *Journal du Dimanche* depuis sa fondation, *le Pasteur du peuple*, par Mme Clémence Robert, nous paraît des plus étonnants quant au fond et à la forme. Ainsi, dans le numéro du 24 février, dans le récit d'un combat acharné qui dura toute une nuit sans que personne y fût sérieusement atteint, Mme Robert lâche sans sourciller des phrases comme celles-ci :

« ... Et comme celui-ci passe devant un tronc d'arbre, il lâche son coup et lui *décoche* une balle. » (Page 130.)

« ... Elle (une dame) m'avait entraîné à son char, il fallait bien aller *où la roue s'élançait!* » (Page 131.)

«... Ces grandes lignes blanches, sans éclairer les vastes pièces, en montraient seulement *l'étendue pleine de froid* et de ténèbres. » (*Idem.*)

[Du 27 février.] = Une nouvelle plaie d'Egypte qui tend à se naturaliser chez nous, c'est la manie de forger des mots nouveaux avec des mots que l'on ne comprend pas, la plupart du temps.

Savez-vous ce que c'est par exemple que l'*Autonomètre Noaille* ? Vous croyez peut-être que c'est une mesure pour évaluer la hauteur ou la largeur des membres de cette illustre famille ? — Eh bien, pas du tout ; c'est une Société en commandite par actions, pour la confection des habillements sous la raison sociale Jacquot et Cie.

— Qu'est-ce que la *Société Typo-Bibliographi-*

que? C'est une Société qui s'occupe de typographie et qui aime les livres, en achète ou en publie. Ce n'est pas cela; c'est une Société de secours mutuels qui compte au nombre de ses sociétaires des tourneurs en bois, des cartonniers, des tablettiers, des tailleurs, des gantiers, des raffineurs, des marchands de bouchons, quelques typographes, etc.

— La *Société des arts graphilanthrophiques* est dans le même cas; celle-ci compte dans son sein non-seulement des tailleurs et des cordonniers, mais elle possède même un marchand de vin. — L'Académie des inscriptions devrait intervenir et ne pas tolérer un pareil abus du droit de forger des titres et des mots qui n'ont ni queue ni tête.

[Dudit.] = MM. Joubert, propriétaire, Ch. Fondrin architecte, et Alphonse Ruin, de Fyé, se sont réunis pour présenter à l'Empereur une pétition, tendant à obtenir l'autorisation d'élever sur le boulevard de Sébastopol, une vaste construction, circonscrite par ce même boulevard, les rues Aubry-le-Boucher, Saint-Martin et de Rambuteau, en supprimant la rue Quincampoix.

Ce vaste bazar, de 15,200 mètres carrés, prendrait le nom de Palais du Commerce et serait destiné à l'industrie dite des *Articles-Paris*. Les auteurs du projet ont annexé à leur demande un plan de ce monument et du théâtre qui, suivant eux, en est inséparable. — Pourquoi? on n'en sait rien. Ce théâtre est destiné à introduire à Paris le

genre nouveau des pantomimes et des féeries chorégraphiques anglaises, en conservant toutefois les anciens genres français du drame, de la comédie et du vaudeville. — En ce moment, ajoutent les signataires de la pétition, M. Alphonse Ruin, directeur de théâtre anglais, sollicite de S. Ex. le ministre d'Etat le privilége de cette exploitation théâtrale. - Nous trouvons en effet un mémoire en huit pages in-8° intitulé : *Projet du théâtre Anglo-Français, annexé au Palais du Commerce*, et signé Alph. Ruin, de Fyé, dans lequel est exposée fort au long l'idée du nouveau directeur. Il ne s'agit de rien moins que d'englober, sur une seule et même scène, tous les genres du boulevard et d'y joindre les exercices anglais.

[Du 28 février.] = La chute de *Guillery* a fait un instant l'entretien du jour, entretien que M. About s'est plu à prolonger par un retour offensif de sa façon. *Guillery* a été imprimé avec une belle *Lettre au public*. Quoi qu'il en soit de cette lettre, chacun a voulu savoir comment l'œuvre badine qu'elle précède a pu ouvrir si tôt les portes du Théâtre-Français. Il a couru à ce sujet toutes sortes d'historiettes que nous nous gardons de reproduire, vu notre prudence et leur diversité.

Ne pouvant cependant résister au désir d'apporter notre contingent de commérages à la publicité de M. About, nous citerons un tout petit mot à lui

attribué, mot inoffensif, fort éclectique et prouvant une connaissance prématurée du cœur humain.

Il venait de lire sa pièce à un personnage influent.....

— Mais, dit celui-ci à l'instant d'opiner, où est donc la morale de tout ceci..... je ne la vois point.

— Ah ! la morale ?...

— Oui.

— Eh bien, la pièce vous a-t-elle amusé ? là, franchement.

— Certes.

— Eh bien ! la voilà, la morale...., aurait en souriant conclu M. About.

[Dudit.]=Une véritable croisade se prêche en ce moment contre Jules Janin. Après la *Biographie* de M. E. de Mirecourt, après les *Echos* de Théodore de Banville, et la lettre de Philoxène Boyer dans le *Figaro*, voici venir la *Chronique de France*, représentée par Charles Monselet.

Nous nous arrêtons à dessein sur l'article de Monselet, parce qu'il est plus sérieusement incisif que les autres. Ce qu'il reproche à Jules Janin, c'est son naturel processif et ses prétentions au respect de tous, de par la justice. « Où est-il le beau temps du *Manifeste de la jeunesse littéraire* et des estocades en l'honneur des lettres faciles et cavalières ? »

Attaquant ensuite de front la logique même du prince des critiques, « comme on se plaisait à le

nommer il y a vingt ans, » il essaye de démontrer que « le brillant feuilletoniste n'a jamais eu pour autrui ce qu'il réclame avec tant d'instance pour lui-même. »

« Personne, dit-il, n'a manqué plus que lui de convenance et de justice envers ses collègues. Il a appelé une des dernières pièces de madame Sand une « sonate de Charenton ; » il a écrit des croix d'Alexandre Dumas qu'il en avait jusqu'à mettre « dans sa *tignasse* ; » enfin, raillant une comédie de Théophile Gautier, représentée à l'Odéon, il l'a apostrophé en ces termes : *Théophile, à bas les pattes !*

« Il a poursuivi Balzac toute sa vie, le conspuant, le niant, le bafouant ; ses rancunes ne sont pas même arrêtées après sa mort. Dans le compte rendu de la première représentation de *Mercadet*, il a écrit naïvement : « M. de Balzac est mort il y a un an, jour pour jour, et, si j'ose le dire, il est MORT A TEMPS. » Par bonheur, M. Jules Janin a été seul de son avis. Il est évident pour tous que l'auteur des *Parents pauvres* est mort en pleine force, au moment où son génie se retrempait dans sa simplicité ; ses dernières œuvres sont les plus belles et les plus vraies. Dans ce compte rendu fabuleux d'une des rares comédies de notre époque, le prince des critiques semble, du reste, avoir voulu accumuler comme à plaisir les images les plus repoussantes ; il y est question de *moisson récoltée au cimetière*, de *miel recueilli sur un cercueil*, de *vieille portière accroupie sur son gueux*, et, finalement, *d'un squelette qui sourit, et dont la bouche ouverte fait entendre un petit grincement qui est le rire de la mort même*. Le squelette de M. de Balzac !

« ... Il y a quelques mois, M. Janin traînait sur un lit d'orties et affligeait jusqu'aux larmes un de ses amis de vingt-cinq ans, Henry Monnier ; il n'avait pas assez de mots ignominieux, d'images dégoûtantes,

pour flétrir l'œuvre de cet excellent homme et de cet excellent observateur. Nous avons lu cet incroyable feuilleton. »

Monselet jette ensuite un rapide coup d'œil sur le passé littéraire du critique des *Débats*. Il se demande si *l'Ane mort*, *le Chemin de traverse*, etc., ne commandaient pas à leur auteur un peu plus d'indulgence pour les peccadilles d'autrui.

« Le procès que Janin intente aujourd'hui à M. Théodore de Banville est basé sur la fausse interprétation d'un article, je crois, sur des passages tronqués, misères habituelles de la vie de polémiste. Cela valait-il la peine d'aller déranger un huissier à l'heure du déjeuner ? »

[Dudit.] = La *Revue contemporaine* vient de terminer par une belle et large étude sur le cap Nord, le tableau des explorations de la Norwége, par Louis Enault.

[Dudit.] = *Figaro* nous apprend aujourd'hui que l'*Indépendance belge* a changé de propriétaires. C'est M. Jules Lecomte, qui se trouve à la tête de la nouvelle Société, sans cesser pour cela ses spirituels *Courriers*.

= *Souvenirs et larmes* d'un enfant naturel, poésies, par J. M. Lambert (Delcambre. In-8°).

L'auteur, enfant naturel, si nous en croyons son titre, fait une pièce de vers à la mémoire de ses parents où nous remarquons le passage suivant :

Avant que je remplisse, au sommet de la table,
La place que m'assigne un ordre impitoyable,
Je viens faire un appel au pouvoir précédent :
Animez-vous, portraits fixés à la muraille,
Gardez, jusqu'à ce que moi-même je m'en aille,
A ma place le fauteuil président...

et les vers de la pièce à M. Décari, dont la mesure nous a paru bizarre :

Placés par un préjugé au rang des dissolus,
Les étudiants vivent encore, mais le quartier n'est plus....

Enfin nous dirons encore un mot des strophes, en tête desquelles l'auteur a mis : *A mes confrères.* Ses confrères, qui ? les enfants naturels ? On le croirait; mais non il s'agit des faiseurs de vers, du moins c'est ce que nous avons compris. M. Lambert aurait dû mettre une note.

[Du 29 février.] = On nous donne pour authentique l'historiette que voici.

Certain théâtre fut un soir honoré de la visite d'un grand souverain. M. B***, le directeur, ne savait que faire pour mettre sa personne à la hauteur de la situation. Aussi que devient-il à l'instant où l'illustre spectateur daigne, après quelques paroles bienveillantes, lui offrir un cigare.

Rassemblant tout ce qu'il avait d'arrondi dans le geste et d'ému dans la voix, l'heureux impressario accepte à reculons et balbutie ce remercîment à jamais mémorable :

« Ah! Sire, ah!... Je le fumerai toute ma vie ! »

AVIS

Ceux de nos abonnés qui n'auront pas reçu la *Revue anecdotique* le 5 et le 20 de chaque mois, à Paris; le 6 et le 21, dans les départements, sont instamment priés de nous adresser leurs réclamations.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire au mois d'avril prochain sont également priés de le renouveler s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de la *Revue*.

LIVRES

= *Œuvres complètes de Saint-Amant*, nouvelle édition publiée sur les manuscrits inédits et les éditions anciennes, précédée d'une notice et accompagnée de notes par M. Ch.-L. Livet Tome II. — M. Livet vient de publier le 2e volume de son Saint-Amant, dans lequel se trouve, entre autres pièces fort curieuses, le *Moyse sauvé*. Le succès du premier volume est une garantie plus que suffisante pour que l'on puisse prédire une fortune semblable au second. M. Livet prépare, dit-on, chez le même éditeur (Jannet), une édition du *Dictionnaire des Précieuses* qui certes ne manquera pas non plus de trouver des amateurs.

= *Recherches* sur la position de *Noviodunum Sussionum* et de divers autres lieux du Soissonnais, par M. Peigné-Delacour. Amiens. In-8. — Un grand esprit de recherche, des déductions judicieuses, tirées soit des textes, soit des monuments, soit des traditions qui survivent encore, distinguent à juste titre le mémoire de M. Peigné-Delacour. Il pourra compter pour un coin dans cette immense et précieuse carte qui est encore à faire, la carte véritablement historique de la France.

= *Revue bibliographique*, bulletin analytique des principales publications de la France et de l'étranger, in-8°; chez P. Dupont. Cette nouvelle publication mensuelle nous paraît appelée à un véritable succès. M. Ch. Louandre, son rédacteur en chef, nous annonce le but qu'elle se propose de remplir; il s'agit de donner une analyse succincte, mais aussi complète que possible, des meilleurs ouvrages publiés tant en France que dans les pays étrangers, sans appréciation ni critique aucune.

THÉATRES

Du 12. — Comédie Française. *Le Misanthrope.* Grande reprise et petit succès. — Mlle Plessy est une Célimène bourgeoise et maniérée. La première représentation a été mauvaise, la seconde meilleure. M. Empis lui-même donne des conseils à la *jeune débutante.* — M. Empis a les traditions. Le théâtre Français ne les a plus. — Mais il met toujours au service des œuvres modernes une rare intelligence. C'est bien quelque chose.

Du 21. — Théâtre-Italien, première représentation de l'*Assedio di Firenze.* — Libretto insipide du signor Corghi, musique savante et froide du Maestro Bottesini ; M. Bottesini est un contre-pointiste des plus distingués, mais c'est avec le miel que l'on prend les mouches, et avec la mélodie que l'on prend les âmes. M. Bottesini l'a oublié en écrivant l'Assedio. Peut-être n'avait-il pas le moyen de s'en souvenir.

Citons pourtant deux très-beaux chœurs, d'une facture large, d'une inspiration naïve et fraîche.

Du 22. — *Les Infidèles* et *Mme Lovelace.* — *Mme Lovelace,* beaucoup de choses, de l'esprit, mais pas de bon sens, de l'action, mais pas de vraisemblance ; du trait et de l'impossible, — une agitation dans le vide. Mme Doche regrette ses camélias.

Les *Infidèles,* roucoulement amoureux, succès à la violette, — parfois spirituel Le Vaudeville a-t-il une prime pour nommer les fournisseurs de ses personnages, avec la rue et le n° ? C'est de mauvais goût. La prononciation de M. Lafont s'empâte de jour en jour : il mâche les mots avec une bouche sans dents. Belle tenue à la scène : on jette des fleurs sur cette grande ruine.

Du 23. — Opéra-Comique. Première de *Manon Lescaut,* par MM. Scribe et Auber. — Grand succès d'argent, d'émotion et de curiosité. — Ce n'est pas la Manon de l'abbé Provost, mais c'est une Manon charmante. La partition est une des meilleures qu'Auber ait jamais signées, et Manon-Cabel trouverait plus d'un Desgrieux dans la salle.

— Manon alternerait le succès avec l'opéra charmant de Victor Massé, *les Saisons,* qui s'est de plus en plus établi dans les faveurs publiques, grâce au charme tout italien de sa mélodie.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 15 MARS 1856

[Du 1er mars.] = Nous avons recueilli plusieurs renseignements sur M. Bertron, dont les invitations à dîner nous avaient, il y a juste un mois, intrigué si fort. (Voir p. 69, n° 3.)

M. Bertron est un riche propriétaire fort connu dans le ressort de la sous-préfecture de Sceaux. Acquéreur du magnifique domaine qu'a possédé en dernier lieu l'amiral Titchakoff, il vient d'en morceler le parc en soixante-dix lots qu'il prétend vendre séparément à des conditions tout exceptionnelles. Ainsi, les acheteurs sont tenus de bâtir une maison dans chaque lot. M. Bertron refuserait de vendre à celui qui prendrait deux lots à la fois pour y construire à sa guise une villa plus grande que celle du voisin.

Ces soixante-dix maisons devant recevoir la dénomination collective de Cité-Bertron, celui-ci serait désolé qu'il en manquât une seule.

Pendant qu'il fondait une cité, M. Bertron a songé qu'il ne lui en coûterait guère plus de gratifier les peuples d'un nouveau système humanitaire. C'est de cette préoccupation philanthropique qu'est né l'Or-

dre Universel; théorie fort complexe et dont nous n'essayerons pas aujourd'hui l'analyse, faute de données assez exactes. Une fois aux prises avec la difficulté de propager ce système, M. Bertron a cru pouvoir se faire mieux comprendre à table. D'un convive bien traité, on fait sans grands efforts un prosélyte. Invoquant les mânes de Grimod de la Reynière, le créateur de l'Ordre Universel s'est donc mis à l'œuvre, après avoir trouvé un bon cuisinier. Tous les grands dignitaires de l'État doivent, dit-on, être successivement conviés à ces repas philosophiques ; l'Ordre Universel y est exposé avec détails au dessert.

Ancien candidat à la présidence de la République, M. Bertron a publié une profession de foi fort recherchée par les amateurs.

[Du 2 mars.] = M. Maurice Albert, dont les lecteurs ont déjà pu apprécier les Courriers de Londres du *Figaro*, veut bien, à partir d'aujourd'hui, adresser son contingent de nouvelles à la *Revue Anecdotique*.

L'armistice porte ses fruits partout. A Londres, les directeurs de théâtres eux-mêmes s'embrassent sur toute la ligne, et je lis sur les murs de la grande ville l'affiche suivante :

ARMISTICE. — ARMISTICE.

« Lundi, M. Ch. Matthews jouera à Covent-Garden, et jeudi, M. Anderson paraîtra à Drury-Lane. Signé : *Les plénipotentiaires*. Smith, Anderson. »

La réclame est forte, n'est-ce pas? mais c'est toute

une histoire qui est contenue dans cette simple affiche. Ecoutez si vous voulez.

Un certain professeur Anderson, le grand vizard du Nord, comme il s'appelle, a joué toute la saison des pantomimes, et fait des tours à Covent-Garden. C'est le premier fabricant de réclames du monde, cet Anderson !

C'est lui qui donne lundi prochain, à son bénéfice, un spectacle qui commence à *une heure de l'après-midi* pour finir à *minuit*. *Sept pièces* et *six cents acteurs*. Et à ce propos il expose, aujourd'hui 1er mars, l'affiche suivante :

LETTRE PERDUE.

« La lettre suivante, datée du 5 mars (comment cela se fait-il ?), a été trouvée dans la rue : « Ma chère Louise, je viens de passer les plus heureux jours de ma vie, j'ai été lundi à Covent-Garden, toute la journée, toute la soirée. — Quelle belle société, quel amusant spectacle ! — Si jamais le professeur Anderson donne une seconde représentation pareille, ne manque pas d'y venir. J'aurais pleuré de ton absence, si les acteurs ne m'avaient fait trop rire. »

Eh bien donc, ce grand vizard faisait concurrence à Drury-Lane. Drury-Lane fit jouer une parodie d'Anderson par un de ses comiques, M. Matthews. Anderson fit parodier Matthews et offrit, sur les affiches, toute sa recette de deux mois, 20,000 *livres sterling*, à qui *imiterait l'imitateur de son imitateur*.

Le lendemain le directeur de Drury-Lane faisait afficher ceci :

« J. Smith, directeur de Drury-Lane, reconnaît avoir reçu du public pendant les deux mois de janvier et février 25,000 livres. *Pour acquit* : SMITH. »

Mais, vous le voyez, tout finit par un armistice. — Voilà où en est la réclame en Angleterre. Puffistes de Paris, vous n'êtes que des enfants. On vous dit comme le vieux Burgrave : — Jeune homme, taisez-vous.

Mais ce qui vaut encore mieux que les réclames,

ce sont les annonces que publie le *Times, sous forme de correspondance.* Que pensez-vous de celle-ci : « La dame qui a quitté Londres lundi, APRÈS UNE PROMENADE AVEC SON COUSIN, est priée d'écrire à sa famille ; SON MARI EST TRÈS-INQUIET. »

Pauvre mari ! qu'il fasse comme ce brave homme qui vient de mourir à Glasgow, après avoir eu ONZE femmes, — qu'il *se répouse.*

Qu'il épouse, par exemple, une brave dame anglaise qui a été, s'il vous plaît, l'AMIE de Louis XVIII et à laquelle tous les Gouvernements ont payé, depuis cette époque, une pension de 1200 fr., ni plus ni moins qu'au postillon qui conduisait la voiture de Louis XVI à Varennes, et qui est mort, il y a un an, à Londres.

MAURICE-ALBERT.

[DU 4 MARS.] = L'un des plus célèbres collectionneurs de Paris, M. Sauvageot, vient de céder son musée particulier à l'Etat sans vouloir accepter d'autre dédommagement qu'un logis au Louvre.

Employé pendant le jour dans un ministère, et violon le soir à un théâtre lyrique, l'Opéra, je crois, M. Sauvageot a consacré ses rares loisirs et ses appointements plus que modestes à l'agrandissement de sa chère collection. Meubles, émaux, grès, faïences, armes, il a su tout choisir, tout acheter, au bon temps de la *bricabracologie*, — comme dirait Balzac, auquel M. Sauvageot, ceci dit sous toute réserve, semble avoir fourni tout un côté du *Cousin Pons* ; — au bon temps où les marchands de curiosités étaient rares et où l'on traitait de vieilleries toutes les petites merveilles d'art ou de naïveté qu'on vend si cher aujourd'hui.

M. Sauvageot, d'ailleurs homme de goût et de savoir, donne là un fort bel exemple aux collectionneurs de province qui laissent trop souvent s'éparpiller aux enchères un cabinet dont leur ville natale enrichirait à bon droit son propre Musée.

M. Sauvageot demeurait jadis rue du Faubourg-Poissonnière, 56, où il occupait un logement situé au second étage. Dans toutes les pièces, se trouvaient rangées avec soin les merveilles de son cabinet; et déjà, dans l'antichambre, on pouvait se faire une idée de la richesse de la collection. Entre autres curiosités placées dans ce lieu, on remarquait une statuette d'ivoire représentant une jeune fille, les jambes en l'air, et tricotant des pieds avec un jeune chat qui se roulait voluptueusement et jouait en faisant patte de velours. M. Sauvageot, fort obligeant de sa nature, accordait assez facilement l'entrée de sa galerie, et plusieurs fois déjà, à son grand désespoir, des ladies trop pudiques s'étaient récriées en voyant les formes peu voilées de la jeune fille au chat, et avaient presque refusé d'aller plus avant. Un jour même, ces mines effarouchées et ces réclamations inintelligentes l'impatientèrent si bien qu'il se résolut à déguiser les nudités de sa statuette. Mais ne voulant confier ce soin à personne, il fit de ses propres mains une petite culotte de satin rose qu'il passa lui-même à sa chère joueuse.

Nous ne doutons pas que feu M. de Larochefou-

cauld n'eût appliqué avec succès ce dernier moyen dans ses essais de chasteté artistique. Si elle avait alors été suffisamment connue, la culotte de satin rose aurait complétement éclipsé la traditionnelle feuille de vigne.

= A propos de feuilles de vigne, voici, dit-on, la réponse antique que faisait hier l'un des rédacteurs en chef d'un journal spirituel et non moins répandu, à l'un de ces amis mélancoliques qui voient tout en noir et vous prédisent volontiers un malheur.

— Eh bien ! disait l'ami, que va devenir le journal, car voilà bien des procès ?

— Il n'est pas mort pour cela. D'ailleurs n'avons-nous pas la ressource d'un titre nouveau : c'est quasi même chose.

— Oui, mais ce titre succombera comme tous les titres du monde, si vous continuez vos affreux scandales, et alors.....

— Alors, détonne M. de V.... aux oreilles de l'ami stupéfait, alors..... nous nous appellerons *Franc-Boisy*, et nous prendrons pour devise.

Avait pris *feuille*
Le sire de Franc-Boisy.

. . . . . .

. . . . . .

[Du 6 mars.] = Il y a quelques jours déjà, M. de Martonne est venu réclamer de nous l'insertion d'une quarantaine d'épigrammes et madri-

gaux, qu'il dit avoir pris la peine de composer et d'écrire lui-même pour la *Revue anecdotique*. Cette ingrate Revue n'avait demandé à M. de Martonne ni épigrammes ni madrigaux. Néanmoins, comme elle serait désolée d'avoir fait perdre à M. de Martonne un temps précieux, une taille de plume et plusieurs feuilles de papier, elle s'empresse de lui donner ici même toute satisfaction. Voici quatre des quarante épigrammes et madrigaux de M. de Martonne.

Ceci est une épigramme :

SUR LE CORNAC DE MADEMOISELLE ***

Quel est donc ce monsieur, et comment il se nomme ?
— Si ce n'est son époux, ce doit être son homme.

SUR UN GROUPE MYTHOLOGIQUE.

Regardez ce satire (*sic*), à la nymphe accroupie,
Il demande des fleurs et la remplit d'effroi.
La nymphe le refuse et doucement le prie.
Le dieu Pan, dans sa barbe, en rit; il sait pourquoi.

Passons maintenant aux madrigaux. Le premier n'est que modeste ; quant au second, nous le trouverons volontiers charmant s'il tient tout ce qu'il promet.

REMERCIMENT A M. X***

Merci pour vos quatrains aussi flatteurs que beaux,
Du grand siècle on y sent respirer le génie,
Et l'on croirait ouïr le sage Despréaux
Louant Racine après l'Iphigénie.

A MADAME ***, EN LUI DONNANT UN VOLUME DE VERS.

Ne lisez pas ces vers. Le mensonge a fait naître
Ces chants qui, plus tardifs, du cœur seraient issus.
J'ai fait des vers d'amour avant de vous connaître ;
Maintenant, je n'en ferai plus.

[Du 7 mars.] = L'article suivant extrait du *Carillon*, journal non politique, paraissant à Marseille, pourra donner une idée de la verve et de l'entraînement tout méridional de certains écrivains du midi de la France :

L'ARTISTE ET LE CARILLON.

Nous lisons dans l'*Artiste* du 27 janvier ces quelques lignes d'éloges à notre adresse :

« Voilà encore deux noms à ajouter aux symboles « que l'histoire a consacrés : saint Roch et son *chien*, « saint Antoine et son *cochon*, Bilboquet et Gringa- « let, Bobêche et Galimafré, Robert Macaire et Ber- « trand.....

« Mais c'est faire assez d'honneur à l'homme au « trèfle, nous nous en tiendrons là pour l'avenir, « quoi qu'il puisse dire...

« On rit de Triboulet, même quand il vous éreinte « gentiment, mais on ne peut polémiquer avec le « Tabarin de bas étage. Nous savons que le mangeur « de trèfle va nous gratifier de quelque aménité dans « le genre de celles dont il accable M. Chaumelin, « notre spirituel confrère ; mais nous ne pouvons « perdre notre temps à continuer ce genre de polé- « mique avec lui...

« Allons donc, Tabarin des égouts, arquepinceur « de l'agence de la salubrité, fais ton métier ! Pail- « lasse crapuleux, pître cynique et nauséabond,

« saute dans ton baquet !.... Nous n'avons qu'un re-
« gret, c'est de t'avoir suivi si loin.

« Signé : L. MARTINY. »

Les voilà bien ces rouffles de l'écritoire, ces ivrognes de la pensée, qui ne se sentant pas capables de continuer *l'engueulement* dont ils ont les premiers donné l'exemple, se replient piteusement sur la prétendue susceptibilité de leurs lecteurs.

A moi donc, âpre verve de l'Arétin ! A moi, mordantes hyperboles de Juvénal ! A moi, langue étrange de Vidocq ! Vidocq qui serait un Chrysostome mis en parallèle avec ces insulteurs à 15 centimes le cachet !

A moi, mânes terribles de ces grands éreinteurs de toutes les indignités, et que le manche de mon fouet, transformé en un poignard acute, crève, une fois pour toutes, les tripes de ces ravaleurs de l'esprit français.

Lisez-les ! Voyez-les baver la rage comme ces serpents visqueux qui infectent tout ce qu'ils approchent ! Lisez leurs périodes effrontées, leurs tirades burlesquement malignes, et dites s'il ne faut pas prendre une pincette rougie à blanc pour disséquer, avec le scapel du sangfroid, ces colonnes gluantes de pourriture, où l'épithète la plus délicate est celle de cochon !

Ah ! vous vous étiez imaginés peut-être que l'éreintoire conditionné était la forme suprême dont usait le *Carillon*, pour détraquer les membres des vitupérateurs et des orduriers du journalisme ! Allons donc, l'arquepinceur public possède un répertoire inépuisable d'appellations plus suaves les unes que les autres, et ce ne sera pas un chancre littéraire qui lui dévorera la face, tant que Mercure, *le dieu des Macaires*, n'aura pas été rayé du nombre des dieux protecteurs !

h ! vous voulez qu'on rissole pour vous un festin

d'injures, cafards à longues pattes, putois à museau infect. Eh bien ! replétez-vous à ce banquet d'outrages, et puisque vous n'êtes pas de taille à vous mesurer avec le Briarée de l'éreintoire, couchez-vous à plat ventre, baissez votre front jusqu'à terre et reconnaissez votre maître !

Vous allez, dites-vous, vous replier dans un insoucieux silence ! C'est la réponse de tous les pleutres, la réponse de tous les croquants à bout d'arguments valables, c'est la réponse des Bobêche qui terminent la parade et appellent le public à des exercices plus sérieux.

Vous avez peur ! et vous le dites. Oui, le mangeur de trèfle vous éventrera ; mais, comme précaution oratoire et pour que votre graisse littéraire n'infecte pas les alentours de la rue Thiars, il ne vous laissera pour pâture que les débris de la paille mâchée qui tomberont de son ratelier !

Et vous vous dites artistes ! Et vous nous appelez Macaires, vous, bandits littéraires qui détroussez ouvertement le *Carillon* et qui tentez de faire rire avec quelques oripeaux volés de son bagage, dont vous ne savez même pas tirer parti. Ganaches de la plume qui nous surnomment Tabarin ! Abrutis du compte rendu théâtral qui ne savent que tailler l'éloge à raison de 12 francs par an !

Allons, Cosaques de l'esprit, renfrognez-moi votre bec de fouine sous les replis de votre houppelande, ou le *Carillon*, vous happant encore une fois à la gorge, étranglera au passage la dernière insulte que vous tenteriez de lui adresser.

[Du dit.] = Après les ordonnances de la nature, dont a parlé notre dernier numéro, voici venir l'Ordre de Dieu ; nous en reproduisons textuellement le titre :

« Ordre de Dieu d'ériger le Temple du royaume

du Christ, prophétisé par Salomon (chap. VIII et IX du *Cantique des Cantiques*), décrit par Ézéchiel (chap. XL à XLVIII), manifesté en vision à VRIES, et devant être érigé à Paris comme gage de la réconciliation entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son prochain. — Réforme universelle par la civilisation et l'union des nations. — Érection à Paris d'un Temple symbolique, en albâtre, réunissant et confondant en un culte unique le Protestantisme, le Catholicisme et le Judaïsme, auxquels viennent se joindre toutes les Religions professées dans l'Univers. Paris, centre du monde, devient le soleil dont les rayons répandent partout l'amour, l'union et la civilisation des peuples. — Paris, imprimerie de Dubuisson et Compagnie, rue Coq-Héron, 5. — 1856. »

Avec cette épigraphe :

« Si l'ordre qui m'a été donné émane de Dieu, il n'est pas nécessaire que je fasse impression sur les hommes et que mon œuvre soit approuvée par eux : leur approbation et leur coopération me sont acquises parce que telle est la volonté du Tout-Puissant. »

Ce titre non-pareil décore la couverture d'une grande brochure in-4° qui vient d'être adressée à toute la presse périodique. Ladite brochure contient une foule de sentences et de maximes, la plupart tirées de l'Écriture Sainte, puis un avis aux architectes leur annonçant qu'un concours sera ouvert jusqu'au 1er juin, et que des prix seront distribués. L'auteur nous donne ensuite une sorte de programme de la séance préparatoire :

« Le 24 juin 1856 aura lieu la réunion préparatoire pour l'érection du Temple d'albâtre.

Des députations maçonniques assisteront à cette

cérémonie qui sera ouverte par un chœur de dames habillées de blanc, et de chanteurs habillés de noir, qui entonneront le *Gloria in excelsis Deo.*

Un discours sera prononcé par la révélation du Temple d'albâtre, sur les mesures préparatoires prises par lui pour l'érection de ce monument sacré.

Nomination de divers comités.

Chœur d'actions de grâces pour l'accomplissement de la promesse du Seigneur.

Proclamation et développement des principes de la réforme universelle.

Chœur. — Paroles appréciées à la solennité.

Lecture d'adresses aux différents souverains du monde.

Marche triomphale des soldats qui se sont distingués dans les batailles du Seigneur et qui ont le bonheur d'assister à la fête de l'Union des peuples.

Marche triomphale des prêtres des cultes réunis, vers le septentrion du terrain sur lequel sera élevé le Temple d'albâtre.

Collecte pour l'édification du Temple d'albâtre

Dernier cantique d'actions de grâce.

[Du 8 mars.] = M. Charles Soullier, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (vol. I. p. 364), vient de donner sa démission de membre de l'Union des poëtes; elle est relatée au Bulletin du mois de février. Mais ce n'est pas pour se reposer qu'il a pris cette détermination ; le voici qui publie les *statuts de la Société la Décentralisation littéraire, scientifique et artistique.* Nous donnons ici quelques articles :

Art. 1er. Il est formé d'une part, entre :

M. Charles Soullier, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, 38;

M. Charles VANNIER, libraire-éditeur, demeurant à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, 38;

Et d'autre part, toutes les personnes qui deviendront propriétaires d'actions,

Une Société en commandite sous la dénomination de la *Décentralisation littéraire, scientifique et artistique.*

ART. 2. La Société, ainsi que l'indique son titre, a pour objet la décentralisation littéraire, scientifique et artistique, et pour principal but de donner de la publicité, par l'impression, l'édition et la propagation, à tous bons ouvrages, de quelque nature que ce soit, dont les manuscrits lui auront été confiés par les auteurs de Paris et principalement de la province. Tout auteur aura le droit de présenter un ou plusieurs ouvrages au Comité d'examen de la Société, dont il sera fait mention au titre IV.

Cet examen devra avoir lieu immédiatement après la livraison du manuscrit. S'il y a acceptation de la part du Comité, et, par suite, impression du livre, celle-ci devra être mise en voie d'exécution dans le courant de trois mois, à partir du jour de ladite acceptation. Dans ce cas, la Société se chargera de tous les frais d'édition, de publication et de propagation de l'ouvrage. L'auteur aura la faculté d'en acheter le nombre d'exemplaires qu'il désirera, à raison de *trente-trois pour cent* de remise sur le prix marqué. Il aura droit en outre à trois exemplaires gratuitement.

ART. 4. Le capital social est fixé à CINQ CENT MILLE francs, représentés par CINQ MILLE ACTIONS au porteur, de CENT francs chacune.

ART. 7. La Société est administrée par les deux gérants susnommés, qui auront toutefois chacun leurs attributions spéciales : M. Charles Soullier, pour tout ce qui aura trait à l'administration et à la partie littéraire et artistique, et M. Charles Vanier, pour tout ce qui touche à la partie indus-

trielle et commerciale concernant les affaires de librairie et l'impression des ouvrages.

Art. 8. Les émoluments des deux gérants sont fixés à la somme de six cents francs par mois, à partager entre eux par moitié.

Art. 13. Le Comité d'examen se réunira au moins une fois par mois, ou un plus grand nombre de fois, si le besoin l'exige, au siége de la Société. Dans chacune de ces séances, il sera pris connaissance des opérations de la Société, des travaux de l'administration et de tous les manuscrits soumis par les auteurs à l'appréciation du Comité. Il sera remis à chacun d'eux, selon ses spécialités littéraires et ses aptitudes, un ou plusieurs manuscrits à lire, et dont il aura à faire un rapport détaillé dans l'une des plus prochaines séances; lesquels rapports, après lecture et délibération, décideront s'il y a lieu de donner suite à la publication, ou si celle-ci doit être mise à l'ordre du jour.

Art. 14. Un ouvrage mis à l'ordre du jour pourra encore, si son auteur le désire, être présenté une seconde fois, et même une troisième et dernière fois à l'examen, jusqu'à ce qu'il soit accepté ou rejeté définitivement.

Art. 15. Dans le cas de non-acceptation de l'ouvrage soumis par son auteur au jugement du Comité, ledit auteur pourra néanmoins encore le faire imprimer à ses frais par la Société, qui, dans ce cas, se chargerait de sa propagation, en se réservant le même droit d'achat sur les exemplaires qui sont accordés aux auteurs dans l'article 2.

Art. 16. Dans le cas où l'ouvrage édité par la Société, quelle que soit la nature de cette première édition, aurait un succès tel qu'une seconde ou une troisième édition deviendrait nécessaire, une indemnité, dont le Comité d'examen serait appelé à apprécier l'importance, devra être accordée à son auteur.

[Du 9 mars.] = Plusieurs personnes nous ont écrit pour nous demander ce que signifient *des intentions* dans la circulaire de M. l'abbé Migne, rapportée dans notre dernier numéro, p. 42.

Ce mot signifie *des messes à dire à l'intention de...*

Ces messes se centralisent et se distribuent comme moyen d'aquitter une souscription. C'est de l'argent comptant.

Avec cette explication, nous pensons qu'il n'y aura plus d'obscurité dans les passages suivants :

« Les demandes (d'*intentions*) qui affluèrent alors « (en 1853) furent tellement nombreuses et consi- « dérables qu'il me fut matériellement impossible de « les accueillir... Je fus donc à regret forcé de n'ac- « corder que 50 *intentions* à chaque demandeur, par « conséquent de ne lui envoyer des livres que pour « 50 francs...

« Aujourd'hui... Les prêtres ruraux de votre dio- « cèse me demandassent-ils des *intentions* pour une « année entière et même d'avantage, je leur assure à « l'avance qu'ils n'éprouveront pas la confusion d'un « refus. »

= *Biographie de Mlle Fanny Stanley*, écuyère du cirque de l'Impératrice, par le baron Nurb. Bordeaux, 1856. — Jamais baron n'a brûlé plus d'encens sous le nez d'une écuyère :

Quelle gracieuse histoire serait celle d'une rose écrite par un papillon sur les bleuâtres pétales d'une pervenche!... Que ne suis-je moi-même papillon pour m'élancer sur vos traces, ou que ne puis-je enlever à l'aile d'une vive et sémillante bergeronnette une plume assez légère pour vous suivre dans vos élans

rapides, assez spirituelle pour bien dire les émotions que fait naître votre présence !

. . . . . .

« A quoi bon, dit l'égoïste, savoir d'où vient la fleur dont le parfum me plaît; j'en profite, et cela me suffit. Nous n'imitons pas cette ingrate indifférence, et nous dirons tout d'abord : Mlle Fanny Stanley est née à Londres. »

. . . . . .

« Sans doute, la jeune fille a fait tourner bien des têtes; sans doute, des gens sont venus lui dire avec le poëte immortel :

« Aimons!... soyons deux!... Le sage
« N'est pas seul dans son vaisseau.
« Les deux yeux font le visage ;
« Les deux ailes font l'oiseau. »

Et elle a de la vertu ! c'est du moins M. le baron Nurb qui daigne nous l'affirmer.

« Tandis que d'autres disaient : Voici de l'or, prends! Ce fut en vain. Poëtes, capitalistes, millionnaires, hommes de cour, allèrent déposer leur cœur et leur hommage à ses pieds mignons, et la chronique, toujours si avide de scandale, n'a laissé arriver jusqu'à nous que des refus polis. »

[Du 10 mars.] = *Débuts* d'un poëte sourd-muet, par J.-B. Chatelain. Cinquième édition. Toulouse. 1856. In-24. — M. Chatelain débute par ces *strophes écrites sur un album* :

Poëte ignoré, solitaire,
Dans ma paisible obscurité,
Avec ma guitare légère,
Je chante la Divinité.

[Du 11 mars.] = Il nous tombe entre les mains une circulaire lithographiée de M. Barthelmy, qui débutait hier à l'Odéon dans le rôle du Cid. Le succès de gaîté qu'a eu, dit-on, M. Barthelmy, nous étonne peu, à en juger par sa prose; il s'est trop souvenu qu'il avait appartenu au barreau. Faite dans les meilleures intentions du monde, cette circulaire n'est qu'une amplification inutile. Nous en prenons pour mémoire les passages les plus saillants :

« Je débute au théâtre de l'Odéon, le lundi 10 mars 1856, comme tragédien dans le rôle du *Cid*, et je viens vous prier de me faire l'honneur d'assister à mes débuts.

« Prouver l'importance de la tragédie, montrer qu'elle élève l'âme, serait oiseux; dire qu'elle est une de nos gloires nationales, parler de la grandeur de Corneille, de Racine, serait développer ce que vous savez mieux que moi.

« Comme l'a dit avec tant de justesse M. Legouvé dans son Éloge de M. Ancelot, la tragédie répond à un besoin de notre nature, à cette soif d'idéal qui est le propre des âmes élevées.

« Est-elle morte comme on l'a tant crié?

« Non : car Rachel, Georges, Ristori, remplissaient simultanément trois théâtres différents ; non car.....

« Quant à moi, cédant à une foi profonde, j'ai quitté le barreau pour me faire tragédien; et pendant trois années de démarches les plus actives, appuyées de beaux noms littéraires, je n'ai pu débuter ni au Théâtre-Français ni au théâtre de l'Odéon.

« Sur le conseil de plusieurs auteurs, j'en appelai à la haute sollicitude de Son Excellence le ministre d'État, et je reçus avis de passer au cabinet de mon-

sieur le chef de la direction des Théâtres. Je me plais à reconnaître ici combien M. Camille Doucet a prouvé l'Intérêt qu'il prenait à ces graves questions en daignant venir lui-même assister, avec MM. Cabanis et de Beauplan, à une audition à la suite de laquelle monsieur le directeur de l'Odéon m'a accordé mes débuts.

« Au nom d'un art pour lequel l'Empereur Napoléon signait en pleine guerre le décret de Moscou ; au nom de ceux qui, moins heureux que moi, n'ont pu continuer la lutte, j'ai pensé, monsieur, qu'il pouvait être utile d'en appeler à la sympathie de personnes dont l'opinion peut d'autant plus pour nos gloires nationales que leur position est plus élevée...

« Agréez, etc.,

« J.-B. Barthelmy. »

N.B. *Voir l'affiche en cas de changement.*

[Du 12 mars.] = M. Auguste Galimard est décidément noyé dans ses propres réclames.

Son coup de grâce est une rectification fort sèche donnée hier par le *Moniteur* en tête de ses *Faits divers :*

« Il n'est point vrai que des malfaiteurs se soient introduits chez un peintre de la rue Cassette pour y déchirer un tableau, qu'ils aient frappé un jeune homme cherchant à s'opposer à cet acte de vandalisme. »

Quelques mots sur les faits qui ont motivé cette rectification.

M. Galimard, ce peintre de la rue Cassette, que le journal officiel n'a pas même daigné nommer, comme s'il avait deviné le plus grand chagrin qu'on puisse lui causer, M. Galimard dont nous avons si-

gnalé déjà les prouesses artistiques (vol. I, p. 14 et 224), a cru immortaliser son nom par un audacieux coup de théâtre. Dans les efforts peu scrupuleux qu'il avait faits jusqu'ici pour occuper l'attention publique, il était parvenu à se rendre ridicule. Aujourd'hui, il vient de dépasser les limites de la plaisanterie en voulant jouer au martyr. Il s'est naïvement imaginé qu'en faisant paraître dans le *Droit* un incroyable *communiqué*, il passerait aux yeux de tous pour un génie méconnu, persécuté, en butte aux poignards et aux conjurations de ténébreux persécuteurs. Quoique le manifeste dont nous parlons soit connu de beaucoup, nous le donnons pour mémoire. C'est une pièce à conserver :

On lit dans le *Droit* : — « Un fait qui pouvait avoir les plus funestes conséquences aurait eu lieu hier matin dans l'atelier de M. Galimard, demeurant rue Cassette, 22.

« Voici, d'après la déclaration de M. Galimard, les circonstances de cet étrange événement :

« Vers sept heures du matin, deux hommes s'introduisirent avec précaution dans l'atelier où cet artiste expose ses travaux. Son fils, jeune homme de seize ans, était alors occupé à préparer le feu du calorifère. Voyant entrer ces deux inconnus, il s'élança à leur rencontre et fut terrassé par l'un deux. L'autre individu ferma la porte au verrou, mit la clef dans sa poche et se précipita sur le tableau de *Léda* pour lacérer cette peinture.

« Le fils de M. Galimard, luttant avec son adversaire et étant parvenu à se dégager un instant, s'arma d'un poignard et se jeta courageusement sur l'homme qui en voulait au tableau, et parvint à blesser ce malfaiteur.

« Toutefois, dans cette lutte inégale, le jeune Galimard reçut de nombreuses blessures faites avec un rasoir. On lui porta aussi un coup de poignard qui fut heureusement arrêté par sa montre.

« L'énergique résistance du jeune homme et un bruit qui se fit entendre, décidèrent les deux malfaiteurs à fuir, après avoir toutefois enfermé à clef leur victime. M. Monval, commissaire du quartier, a été appelé pour constater les faits, ainsi que le docteur Fouquier, qui a donné des soins au blessé. »

Lorsque des faits pareils sont reconnus faux, la loi doit au moins un avertissement sévère à celui qui n'a pas craint de les propager. C'est se moquer de la justice que de provoquer en vain ses recherches.

Du reste, que M. Galimard se console. Son nom continue à être inscrit sur tous nos murs par d'infatigables mystificateurs. On nous assurait naguère que la *maison du Poëte* à Pompeï, et l'une des grandes Pyramides d'Egypte offraient aux yeux ébahis du touriste cette légende trop fameuse : « Galimard, p...m..... »

Jamais *charge* d'atelier n'atteignit ces proportions colossales.

[Du 14 mars.] = A propos de Pyramides, on parle toujours et sérieusement d'un voyage presque officiel qui serait sous peu entrepris par Alexandre Dumas.

Ce grand homme délaisserait encore une fois les abonnés du *Mousquetaire* pour aller chercher des impressions à Suez, au Caire et à Jérusalem. Méry

et Préault, le sculpteur, seraient, dit-on encore, de la partie ; et c'est au *Siècle* que seraient réservés les fruits de cette exploration artistique et littéraire.

= Un financier connu dans les lettres (particularité assez rare pour qu'on la signale !), M. *** avait fait la conquête d'une femme que le monde tient pour charmante, depuis un assez grand laps de temps. Intrigué par cette éternelle beauté, il lui prit un jour envie d'assigner à son bonheur une date précise. Mais peu satisfait, comme de raison, par les renseignements de la partie intéressée, il a poussé l'indélicatesse jusqu'à vouloir en chercher les preuves. Notre homme est aujourd'hui au comble de la joie. A force de recherches, il a fini par découvrir la paroisse dans le ressort de laquelle naquit la dame de ses pensées. En ce moment il compulse les registres de la sacristie.

O amour ! voilà bien de tes caprices !

= Femme d'un grand artiste, Mme ***, pour ne pas trop la nommer, fut longtemps connue pour sa rare beauté et son... inconstance sans égale.

Hier encore, on nous citait une preuve assez piquante à l'appui de ce dernier et tout aimable défaut. Cette preuve date du reste d'assez loin pour être passée du scandale à l'histoire.

Donc Mme *** s'en fut un jour trouver M. Cavé, alors directeur des Beaux-Arts et lui dit à peu près ceci :

— Mon cher, vous savez ou vous ne savez pas

que je vais faire un tour en Italie. En tous cas je vous apprends que j'ai un compagnon de voyage charmant, un vrai Sigisbé. Seulement le pauvre garçon n'a pas plus d'argent qu'il ne lui en faut, et comme il peint, je viens vous demander quelque chose pour lui... une copie par exemple, dont le prix puisse l'aider à supporter les frais du voyage.

— Mais... fait M. Cavé.

— A propos ! c'est dans la huitaine qu'il me faut votre réponse. Vous voilà prévenu ; ne paraissez pas surpris si je viens sous peu vous faire une seconde visite.

Les huit jours écoulés, Mme *** reparaît.

— Eh bien, fait M. Cavé, j'ai votre copie.

— Quelle copie?

— Mais ne m'avez-vous pas vous-même demandé pour un jeune peintre.....

— Ah! bien oui, il n'est plus question de tableau, j'ai changé d'avis. C'est un sculpteur qui m'accompagnera, et c'est une statue qu'il me faut. . . .

. . . . . .

= On lit dans *la Patrie* du 12 cette annonce extraite d'un journal de Lyon :

« Un bachelier ès-lettres offre de faire l'éducation du fils d'un traiteur, en échange de la table et du logement.

« S'adresser à la Brasserie Cunée. »

[Du 15 mars.] = Un épicier de la rue Saint-

Victor a placardé, pendant la soirée, sur sa devanture, ce patriotique

AVIS.

« Que personne ne se laisse surprendre par les grands événements d'une Naissance Illustre et de la Paix du Monde, assurant le triomphe de la civilisation Française. Pour ce concours des grandes circonstances, que chacun enlève son BALLON, accroche sa LANTERNE, aligne des LAMPIONS, prêts à faire feu d'illuminations aussi grandioses que les faits.....

« ILLUMINATIONS : PRIX DE FABRIQUE. »

LIVRES

L'Enfer, par Amédée Pommier. Paris, Garnier, in 24. — Deuxième édition d'un poëme héroï-comique dont l'originalité est réputée à bon droit. M. Pommier a de la verve et de la rondeur. Une critique à dessein peu bienveillante forme sa préface. On ne peut brûler plus délibérément ses vaisseaux.

THÉATRES

Du 8. — THEATRE-FRANÇAIS. Reprise de la *Gageure imprévue*. — Rentrée de Mlle Savary. On connaît la bluette de Sédaine. C'est gai, pimpant, léger... glissons, n'appuyons pas. Mme Plessy a joué de l'œil et de la voix en grande artiste. Mlle Savary qu'on voit si peu, que l'on voit trop peu, a joué avec infiniment de charme, de distinction et d'honnêteté, un petit bout de rôle d'Agnès innocente, — assez pour se faire applaudir et regretter.

Du 5. — Théâtre-Italien. Rentrée de la Ristori dans *Mirra*. — Ovation. — Neuf rappels, cent bouquets. Rachel va repartir pour l'Amérique.

Du 14. — Porte-St-Martin. — Le *Sang-Mêlé*, par Edouard Plouvier. — Drame impossible, pièce insensée, avec quelques situations fortes, deux ou trois mots heureux, et parfois une certaine grâce de détails. Fechter nous a semblé légèrement vieilli : il a été très-pathétique au quatrième acte. Et Mlle Page... elle est... hors de page !

Du 11. — Vaudeville. *Calino*, charge d'atelier, par M. Barrière. — Cette charge d'atelier est tout simplement un petit drame émouvant, et qui se joue sur les cordes les plus sensibles du cœur : on va là pour pleurer et non pour rire. Calino n'est pas un Galimard, et nous sommes remués devant les tragédies de sa douleur vraie.

Gaîté. — Reprise d'*Henri III* et de ses premiers succès, avec Frédérick, Laferrière et Pierron qui a bien compris son Henri III. Mise en scène soignée. Nos compliments à M. Hostein.

CONCERTS

= Un artiste hors ligne, Louis Lacombe, donnera le 25 mars, à 8 h. du soir, dans les salons d'Erard, un splendide concert. L'auteur de *Menfred* et d'*Arva* fera entendre plusieurs compositions inédites, interprétées par l'élite de nos artistes, et jouera les plus brillants morceaux de son répertoire, tant de fois applaudi en France et en Allemagne.

= Concert donné par Mme Cécile David, à la salle Herz le 8 mars 1856. — Le programme a rempli ses promesses devant une réunion nombreuse. — On a remarqué une fantaisie de Ravina, et la *Tempête* de Rosenhain, brillamment interprétées par Mme David. M. Malezieux a terminé la soirée par le boléro des *Deux Aveugles*, cet éclat de rire qui menace d'être européen.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 31 MARS 1856

[Du 16 mars.] = Certain commis voyageur, important comme tous ses pareils, se trouvait un jour à table d'hôte dans une ville du midi de la France ; et là, notre homme importunait tous ses voisins de son sot babillage. Il parlait sans cesse, il parlait toujours, de tout et de tous, de lui surtout, et trouvait moyen, malgré son extrême loquacité, de ne négliger aucun bon morceau. A sa droite, était assis un monsieur grave, à la figure fine, au nez un peu allongé, à l'œil vif, qui semblait ne prêter qu'une attention fort distraite aux excentricités plus ou moins saugrenues du commis voyageur. Celui-ci en était au chapitre de ses bonnes fortunes. Il avait raconté comment plusieurs illustrations féminines, avaient, à diverses occasions et dans différents endroits, daigné s'apercevoir que sa tournure était distinguée, que son physique était avantageux, qu'il avait du goût, de l'esprit, etc., etc.

« Figurez-vous, messieurs, dit-il enfin, qu'un jour, je fis à Marseille, rencontre d'une femme charmante, qui voulut bien me remarquer ; c'était une femme de lettres dont vous avez sans doute entendu

parler les uns et les autres : elle s'appelle Marie Aycard.

— Ah ! pour le coup ! interrompit le voisin du commis voyageur, avec un accent des plus méridionaux, ce n'est pas vrai. Apprenez que c'est moi qui suis Marie Aycard, et que je ne vous ai jamais accordé mes faveurs. »

Tout le monde partit d'un éclat de rire, et le galant disparut assez honteux de son équipée maladroite.

[Du 17 mars]. =La Société des gens de lettres a terminé son travail préparatoire pour la distribution du prix Véron. — Le discours sur la situation des gens de lettres au dix-neuvième siècle, qui a remporté le premier prix, est de M. Pierron. — Le premier prix de nouvelles sera décerné, dit-on, à M. L. Fortoul, l'auteur de *Maître corbeau*, et le second à M. le Vicomte de ***, auteur du *Chant des Hellènes*. Sous le pseudonyme du Vicomte de ***, se cache une grande dame du faubourg Saint-Germain, dont le mari M. le Comte de M*** est beaucoup plus connu comme homme politique que comme littérateur, quoiqu'il ait, lui aussi, fait paraître la *Monographie d'une sainte* dont le nom a acquis une certaine célébrité sur un des trônes d'Europe. — La séance solennelle, dans laquelle les récompenses seront décernées, a été remise, à ce qu'on dit, parce que la cantate doit être composée par Auber, qui a été trop absorbé dans ces derniers

temps par les répétitions de *Manon Lescaut* pour avoir pu s'en occuper; il y travaille maintenant. Quant au local, autre question ; la Société demande l'Opéra ; on dit qu'elle n'aura que le Conservatoire. Le discours de M. Pierron doit être lu par Régnier. Sainte-Beuve doit parler de la situation des gens de lettres au dix-neuvième siècle, et Louis Lurine, sur Balzac.

= M. Sauvageot et sa collection sont encore à l'ordre du jour. Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Lors de l'Exposition universelle, il fut nommé d'office commissaire impérial par M. de Niewerkerke. Fort étonné, il rendit visite à M. le directeur des Musées, lui demanda ce qui lui avait valu cet honneur, et il fut on ne peut plus touché lorsqu'il apprit qu'il le devait à sa grande réputation. M. Sauvageot ne se doutait pas lui-même de sa réputation. Puis il confia ses appréhensions à M. de Niewerkerke : — « Après ma mort, lui dit-il, que deviendra ma collection? d'un autre côté, je ne veux pas m'en séparer de mon vivant.

— Mais, lui fut-il répondu, il y aurait moyen de tout arranger : donnez votre collection au Louvre ; on vous nommera conservateur avec logement au Palais, et vous pourrez ainsi la conserver, tout en étant rassuré sur son avenir. »

M. Sauvageot accepta d'enthousiasme cette combinaison. La scène se passait dans le grand salon de M. de Niewerkerke.

« Mais où mettrons-nous vos trésors?

— Si je pouvais avoir une grande pièce dans le genre de celle-ci, cela serait magnifique.

— Très-bien. Eh bien! je vous cède mon appartement, vous mettrez votre collection dans ce salon, et vous habiterez le reste. Moi, je dois loger dans le nouveau Louvre. »

Trois jours après, on annonçait à M. Sauvageot que tout était terminé et qu'il était nommé conservateur avec 4,000 francs d'appointements.

« Quatre mille francs? Non, je ne veux pas d'appointements, je ne veux pas être soumis au public; je ne demande pas mieux que d'accorder à tous les savants, à tous les curieux, des billets d'entrée, mais être aux ordres de tout le monde, jamais! »

Cette belle indignation faillit tout brouiller. Il fallut en passer par où voulait M. Sauvageot, et il devint simple conservateur honoraire.

M. de Rotschild, qui a la prétention d'avoir des objets d'art, avait entendu vanter ceux que possédait M. Sauvageot.

Voyant dans un journal qu'il avait donné au gouvernement toutes ses merveilles...

« Donné! s'écria-t-il, impossible! Assurez-vous donc du fait, dit-il à un de ses amis. — Tâchez donc de savoir quelle affaire il a faite là.

— Rien de plus vrai, il l'a donnée..... pour rien.

— Donnée! reprit l'archi-millionnaire d'un air

stupéfait : donnée!... et moi qui lui avais proposé de l'acheter. C'est à n'y rien comprendre. »

[Du 18 mars.]=Précis pour M. J.-H. Dunoyer, contre MM. les directeurs du journal *le Siècle*, in-8°, typographie Choisnet. — En 1850, M. Dunoyer a remis à M. Louis Perrée, directeur et rédacteur en chef du *Siècle*, le manuscrit d'une *Étude sur Mirabeau*. Des conventions écrites lui assurèrent même à un prix convenu, la publication de son travail. Depuis ces cinq ans, M. Dunoyer a été ce que le vulgaire appelle, en termes fort expressifs, atrocement *balancé*. Du moins, c'est lui qui nous le fait entrevoir.

(*Balancer*, ce n'est pas rompre ; c'est appliquer à une dénégation toutes les ressources du savoir-vivre, c'est épuiser toutes les fins du non-recevoir avec une politesse qui désarme les plus furibonds et arrête la protestation sur les lèvres; c'est, en un mot, la vraie science du refus. Nulle part, on n'use de ce talent avec plus d'art qu'à Paris. — *Balancer* tient aussi une place fort importante sur la carte du Tendre.)

« C'est donc un procès que M. Dunoyer est obligé d'intenter au *Siècle*. Il ne s'engage qu'avec un amer regret dans cette voie, mais n'y est-il point forcé ?... Il se borne, pendant cinq ans, à solliciter comme une faveur l'exécution des conventions faites, au lieu de la réclamer comme un droit ; M. Dunoyer écrit de la province des lettres très-pressantes aux directeurs du *Siècle*, on ne lui répond point; dans la dernière de ces lettres, il les prévient que si elle reste sans

réponse, il sera obligé de venir à Paris, on le fait venir de 140 lieues. Il arrive, on commence par lui donner les assurances les plus satisfaisantes, on finit en refusant même de communiquer avec lui!

« Jamais traitement semblable a-t-il été fait à un écrivain?... »

= L'*Autre monde*, compagnie d'Assurance pour les enterrements. Lilh. Dandan. — Ce prospectus impayable débute par une épigraphe qui sent d'une lieue ses bonnes traditions littéraires.

Suit un exposé que nous sommes désespéré de ne pouvoir reproduire tout au long. La compagnie de l'*Autre monde* prétend couvrir d'un voile impénétrable les duretés du cœur.

Le résumé est d'une profondeur étonnante :

« Quoi de plus commun cependant de nos jours que l'indifférence pour les morts, que la répulsion que trop souvent l'on éprouve pour ce corps non encore refroidi que l'on serrait avec ivresse dans ses bras quelques minutes avant.

« Il faut donc mettre le culte du mort à l'abri de l'indifférence, il faut que la famille du défunt puisse fuir la maison aussitôt qu'il aura rendu le dernier soupir.

« C'est le but vrai de notre entreprise.

« L'indifférence elle-même prend sa source dans l'*Égoïsme*. Que tous ceux qui liront ces lignes osent s'avouer quelle a été et ou sera leur première pensée lorsqu'ils ont vu, voient ou verront expirer un parent, un ami, un bienfaiteur même!

« Ils avoueront que toutes ont eu pour mobile unique :

« De se débarrasser du souci, du soin de l'enterrement sur un ami. Et si cet ami leur échappe, de

se débarrasser eux-mêmes bien vite, avec le moins de frais possible, de ce corps froid dont la décomposition va commencer si vite !

« Si cela est vrai, et à notre honte à tous, il faut l'avouer, oui, c'est en général la vérité, le succès est incontestable.

« Pour le prouver aux incrédules il suffit de poser des chiffres.

« Ecoutez donc, vous qui doutez :

« Chaque année, il meurt à Paris en moyenne 24,000 personnes et sur ce nombre 18,000, les trois quarts sont conduites aux cimetières, sans autre cérémonie ou décoration que le Corbillard des pauvres, et jetés dans la fosse commune.

« Réfléchissez donc après un pareil résultat, et vous viendrez à nous, qui dans un but d'humanité venons vous dire :

« Moyennant une prime annuelle minime, ou une somme une fois payée, nous nous engageons, à ce que, du moment où vous aurez fermé les yeux, vous ne serez plus une charge, un souci, un ennui pour votre famille, pour vos héritiers, et de plus, vous serez à l'abri de leur indifférence, de leur oubli, de leur ingratitude ; nous ferons veiller auprès de votre corps abandonné le plus souvent, nous préviendrons vos amis (dont chaque année vous nous donnerez les noms et adresses) qu'ils viennent vous dire un dernier adieu, etc., etc »

[Du 21 mars.] = On nous écrit aujourd'hui de Londres :

«... Il y aurait une étude curieuse à faire pour un Français à Londres, pour un littérateur s'entend : ce serait d'additionner toutes les pièces françaises traduites en anglais sous les titres les plus baro-

ques, ou tout simplement avec le nom original. Pour aujourd'hui, je me bornerai à citer depuis deux ans : Les *Cosaques* (*the Cossaks*) ; — la *Joie fait peur*, sous le titre d'*Espérances et craintes ;* — le *Chapeau d'un horloger;* — *Marie-Jeanne*, sous le nom de *Janet Pride;* — les *Filles de Marbre;* — la *Joie de la maison*, sous le titre de le *Petit Trésor;* — l'*Imagier de Harlem*, appelé le *Premier imprimeur;* — l'*Histoire d'un sou;* — *Riche d'amour*, sous le nom de *Prêtez-moi cinq shellings;* — les *Maris me font toujours rire*, — et enfin, sans compter ceux que je passe, *Un Mari qui prend du ventre*, avec ce titre tout britannique : — *Comment supportez-vous la bière?*

«... On n'a pas traduit *Guillery*, — mais on a imprimé *Tolla;* — de plus, on prépare : *Garde-toi, je me garde*, sous le titre de... *Une pièce tombée.*

«... Drury-Lane ouvre lundi avec une traduction anglaise du *Trovatore*; cela s'appelle *La vengeance d'une Bohémienne.*

«... On a dit que Londres était le pays des voleurs. A ce compte voici une anecdote éminemment nationale : — Un citoyen amenait devant une cour de la cité, un individu qu'il supposait lui avoir volé sa montre. — Etes-vous bien sûr du fait, dit le juge ; n'avez-vous point oublié votre montre quelque part ? Tenez, moi, ce matin, j'étais intimement persuadé d'avoir pris la mienne. Eh bien, maintenant, je me rappelle parfaitement l'avoir

laissée au coin de ma cheminée, accrochée à un clou qui se trouve à droite.

«... Vingt minutes après, on sonnait à la porte du juge. — Le domestique arrive, — un individu se présente... Je suis chargé, dit-il, par M. un tel, juge, de vous demander sa montre qu'il a laissée accrochée ce matin à un clou qui se trouve à droite de la cheminée. — Sans méfiance, le domestique donne la montre. Dix minutes après, autre sonnette, même question. — C'est déjà fait, dit le domestique. — Soyez assez bon alors, reprend l'homme qui était venu en fiacre, pour me prêter un shelling; j'ai oublié ma bourse. — Troisième coup de sonnette, — nouvel homme en fiacre, — même question, même réponse. Le voleur alors s'enfuit en laissant sa voiture à la porte, le domestique court après lui, le fiacre, après tous les deux... Quant à la montre, il y avait longtemps qu'elle courait la pretentaine.

«... Le Crystal-Palace est ordinairement fermé les dimanches et jours de fêtes. Hier, Vendredi-Saint, il était ouvert. On y a reçu 17,500 personnes !

«... Le jour de la Saint-Valentin qui est, comme on sait, le premier avril des Anglais, on a reçu et distribué à Londres 897,000 lettres.

«... Un journal anglais raconte que 21 maris se sont échappés de Sunderland et que les autorités ont offert 21 livres à qui les ramenerait tous. A 25 francs pièce, les maris !

«... Rien de bien nouveau en bibliographie à Londres, rien, si ce n'est un livre tout à fait curieux d'un auteur déjà connu, M. Henry Mayhen, qui, sous le titre de *Great World of London*, raconte toute l'histoire de Londres et creuse, jusqu'en leurs plus intimes fondements, les mœurs de toutes les classes, du Palais au théâtre et de la Banque à la maison de refuge. C'est un grand succès ici en ce moment. »

Maurice Albert.

[Du 22 mars.] = Périodiques nouveaux :

Jean qui pleure et Jean qui rit, Tribune des Poëtes, revue satirique et poétique paraissant deux fois par mois, avec cette épigraphe :

« *Les Poëtes sont les parias de la littérature ; les feuilles quotidiennes n'impriment pas de vers et les journaux littéraires en insèrent très-peu.*

« *Les Poëtes sont nombreux en France ; il leur manque un organe spécial et fraternel qui les fasse connaître : nous le créons. Qu'ils viennent à nous de Paris et du fond des provinces ! Le public les jugera, et il n'y aura plus de Poëtes incompris.* » Bureaux, 4, impasse Longue-Avoine, faubourg Saint-Jacques.

Nous avons remarqué avec plaisir de bonnes choses dans ce recueil, qui compte au nombre de ses rédacteurs MM. Du Camp, Pichat et Barillot dont nous avons déjà eu occasion de constater la véritable originalité.

— L'*Effronté*, critique de la critique. On s'a-

bonne, 373, rue Saint-Honoré, bureau de l'*Union Magnétique.*

Le premier numéro de cette feuille est tenu presque en entier par le programme de son unique rédacteur, M. Al. Dureau. — M. Dureau veut qu'il n'y ait plus autant de mauvais livres, de mauvaises pièces, de mauvaise musique, etc.; il veut aussi moraliser l'art et les artistes; il veut accueillir les réclamations des auteurs et des acteurs injustement critiqués; il veut donner une place à tous les littérateurs qui n'en peuvent pas trouver, etc., etc., enfin, et surtout, il veut être drôle et y parvient quelquefois.

— Deux nouveaux *magazine*, l'un à *cinq* et l'autre à *dix centimes*, qui sont *le Monde littéraire* et le *Journal encyclopédique.*

— Une foule de journaux industriels.

[Du 24 mars.] = Pour servir à la physiologie du *Monsieur qui s'occupe de littérature*, donnée par un des derniers *Figaro.*

Voici le procédé violent qu'emploie M. C..., bourgeois honnête et de jugement assez mince, pour faire croire à ses relations intimes avec les célébrités contemporaines :

C'était à l'heure du dîner; M. C... tisonnait le feu en racontant à plusieurs de ses amis comme quoi il était depuis quelques jours au mieux avec Dumas fils, qui l'avait rencontré le jour même, et s'était excusé de ne lui avoir point fait encore visite.

La manie du narrateur était si connue que l'assistance ne put s'empêcher de sourire. Le sourire fut remarqué par M. C... qui songeait au moyen de confondre tous ces incrédules, lorsqu'on entendit retentir la sonnette de la porte d'entrée.

« Qui vient nous déranger à cette heure? s'écria M. C... illuminé par une idée subite. Et se précipitant à la porte pour héler son domestique :

— Jean, lui crie-t-il, d'une voix de tonnerre, je n'y suis pas, entendez-vous,... pas même pour M. Dumas. . . . . »

Et il ne faut pas croire que M. C... soit unique en son genre. La famille des bourgeois recherchant avec fanatisme l'intimité des artistes et des littérateurs, est au contraire si nombreuse, qu'il s'est formé à Paris, il y a trois années environ, entre quelques bohêmes nécessiteux, mais ayant déjà une certaine réputation, une société qui avait pour but de dîner en commun et sans frais, chez des Mécènes improvisés. Cette Société fonctionna très-réellement, et non sans quelque succès. Voici sur quelle base reposaient ses opérations. Chacun de ses membres, romancier, peintre ou compositeur, apportait à l'association le nom et l'adresse du bourgeois ou des bourgeois aisés qui s'honoraient de le recevoir. Cette liste une fois complète, on procédait aux présentations qui avaient à peu près lieu comme il suit :

Un des candides amphitryons mis sans le savoir en coupe réglée, avait par exemple invité son ami l'artiste *à manger la soupe*. Un peu avant l'heure dite, arrivait celui-ci accompagné d'une suite plus ou moins nombreuse, et s'écriant dès l'antichambre :

« Comment va? vous ne m'attendiez pas si tôt, heim ! C'est qu'ayant rencontré ces messieurs, je n'ai pu résister au désir de vous les présenter. Ils allaient à la campagne, mais il a bien fallu, de gré ou de force, qu'ils m'accompagnassent. Aussi espèrent-ils que vous voudrez bien excuser le négligé de leur tenue. »

Le bourgeois restait comme de raison, bouche béante, songeant aux moyens d'esquiver cette visite malencontreuse, lorsque son ami ajoutait :

« Ah ! à propos, permettez-moi de vous présenter M. K..., l'auteur de ce roman illustré qui fait tant de bruit. »

A ce nom, le bourgeois commençait ordinairement à rougir d'orgueil. Posséder chez lui l'auteur d'un roman illustré, cela méritait bien quelques avances, et il redevenait gracieux. Mais l'ami qui avait calculé son effet :

« Quant à M. Q..., il est inutile presque de vous le présenter, vous le connaissez déjà, comme tout le monde.

— Comment ! balbutiait le bourgeois, j'ai le bonheur de posséder chez moi M. Q... Ah ! Monsieur...

Ah ! Messieurs, j'espère que vous ne nous quitterez pas comme ça. Vous connaissez le proverbe : Quand il y en a pour cinq, il y en a..... D'ailleurs, ce sera très-original. —Et il courait tout écarlate à la cuisine, en répétant aux visiteurs : « Faites comme chez vous. » . . . . . .

. . . . . .

Dispersée aujourd'hui, cette association comptait à son plus beau moment une centaine d'invitations en réserve.

Ces faits sont historiques.

=L'approche du printemps nous paraît échauffer terriblement les têtes à l'endroit de la *Revue anecdotique*. C'est d'abord *la Mansarde* qui est fort indignée des termes dans lesquels nous avons annoncé son apparition. En s'irritant de la sorte, les rédacteurs de *la Mansarde* ont méconnu complétement et le sens des quatre ou cinq lignes qui les concernent, et le caractère de notre recueil tout entier. Sous quelque forme qu'il se produise, le travail nous a toujours paru chose fort respectable, chez M. Arnould comme chez tout le monde. D'un autre côté M. Arnould se prétend calomnié et outragé à plaisir dans le passage où nous avançons qu'il :

« Enlumine des gravures pour vivre. »

Il se fait montrer au contraire :

« *Pourvoyant à ses besoins matériels en livrant aux marchands des bouquets gracieux, des guirlan-*

des et des emblèmes poétiques qu'il dessine et compose lui-même. »

Quoique cette variante ne soit pas bien grave, nous l'enregistrons avec d'autant plus de plaisir que nous tenons avant tout à être bien renseigné.

En constatant comme un fait, la fondation successive de trois journaux par une seule et même personne, nous n'avons pas eu non plus la moindre prétention, quoi qu'en dise *la Mansarde*, « *d'enrayer le char qui porte au monde progrès et lumière*, etc. »

Si M. Constant Arnould avait bien voulu soulever le voile de l'anonyme, » qui l'irrite si fort dans la *Revue anecdotique*, et venir nous demander une franche explication, il se serait épargné la peine de nous autographier, puisque autographie il y a, cet inutile réquisitoire.

Puis, il y a M. de Martonne, qui nous a fait l'honneur d'une foudroyante épître :

Monsieur,

Vous m'avez attribué les vers de certaines épigrammes publiées dans votre dernier numéro et dont je repousse complétement la paternité.

Ces vers n'étant pas signés de mon nom, vous n'avez aucun droit de les donner comme miens.

Je compte sur votre *loyauté* pour insérer ma réclamation dans votre plus prochain numéro.

Très-humble serviteur :

A. DE MARTONNE.

Dans ce démenti plus ou moins adroit, nous remarquons avec étonnement une chose, c'est l'appel fait par son signataire à notre *loyauté*.

Voici tout ce que notre *loyauté* nous commande de répondre à ce sujet :

Il y a environ deux mois, M. de Martonne nous a remis des vers comme *siens*, et écrits de *sa* plus belle écriture.

Il y a un mois juste, M. de Martonne s'est présenté chez nous, tout exprès pour réclamer l'insertion de *ses* vers, et nous reprocher le temps qu'ils lui avaient fait perdre (*). Ceci a eu lieu EN PRÉSENCE DE CINQ TÉMOINS, qui sont prêts à appuyer de leurs noms et de leurs adresses, la véracité du fait.

De deux choses l'une :

1° Ou M. de Martonne se sert d'un triste subterfuge ;

2° Ou il a voulu, en nous faisant insérer de mauvais vers, nous jouer un mauvais tour, dont il a pâti tout le premier.

[Dudit] = « La *Chirognomie*. — La science de la main, ou l'art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main, par

* Jamais nous n'aurions été tenté de donner une place à la muse de M. de Martonne, si la publicité ne nous eût paru le meilleur moyen de répondre au ridicule de cette réclamation *injustifiable*. Le cadre de notre recueil ne comporte pas de madrigaux; nous ne devions pas plus en demander à M. de Martonne qu'il ne devait nous en offrir.

le capitaine d'Arpentigny. In-8°, Coulon-Pineau. »

M. d'Arpentigny définit la main, y localise les qualités et les défauts, les aptitudes et les appétits. Nous citons quelques fragments du dernier chapitre, véritable coup d'encensoir pour Mme Sand : « Rapide coup d'œil sur les mains de femmes :

« Elles ne sont pas douées d'une sagacité si haute, « les femmes à petit pouce. Aimer, c'est toute leur « science ; mais tel est le charme attaché à cette fa- « culté puissante, qu'il n'est point de séduction qui « l'égale.... »

« Prétendez-vous au cœur d'une belle jeune « femme à phalanges carrées ? parez-vous de bon « sens et de solidité... »

« Il est un écrivain *dont le cœur porte l'esprit* et « dont les idées se confondent avec les sentiments. Il « a le lyrisme et l'observation, la mesure et la spon- « tanéité. Expansif et passionné, il a su intéresser « tous les cœurs aux battements du sien. Il s'est mon- « tré sur les hautes cimes, et la terre a rayonné, et « vers lui sont montées les âmes altérées d'amour et « d'idéal. L'ivresse des cœurs éperdus, le calme des « cœurs apaisés, on les respire en le lisant et on se « sent meilleur après l'avoir lu. Au-dessus de toutes « les religions, par une idée de Dieu supérieure « à celles qu'elles comportent, il a pour culte la « beauté et pour morale la liberté. Simple dans sa « vie, d'ailleurs, et ne se plaisant que parmi les « simples.

« Qui regarde-t-on comme heureux, si ce n'est ce « maître, au front rayonnant et aux belles formes, « si cher aux siens, si cher à tous ; que la sibylle a « doué du rameau d'or, et la fée de l'anneau magi- « que par qui l'on sait tout, et à qui sont si faciles les « deux sources de nos meilleures joies : le travail et « l'admiration ? Mais il n'est point de bonheur pour

« les âmes en qui débordent la sympathie et la com-
« misération, qui vivent moins en elles que dans les
« autres, et qu'aucune félicité personnelle ne peut
« consoler des souffrances d'autrui.

« La main de Mme Sand (c'est d'elle, ai-je besoin
« de le dire, qu'il s'agit ici) réalise celle que je
« viens de décrire, avec des nœuds pourtant, ce qui
« la modifie assez sensiblement. »

« Que si ces renseignement, tout incomplets qu'ils
« sont, vous aident, ô lecteur, à éviter les écueils
« cachés sous les ondes trompeuses des fleuves de
« *Tendre, vous glorifierez le professeur!* » (Ch. XXIV.)

La chirognomie n'est du reste pour l'auteur qu'un prétexte à des considérations plus élevées :

« Il y a cela de bon à dire en faveur de la mode :
« qu'elle se propose l'*unité*.

« La nudité des nègres, attendu leur couleur qui
« les enveloppe comme d'une ombre et leur tient
« lieu, pour ainsi dire, de vêtement, est moins immo-
« deste que celle des blancs.

« Les nègres ne viennent pas au monde tout vêtus,
« comme les animaux, mais quasi vêtus; ce qui les
« classe entre le chimpanzé et l'homme.

« L'uniforme, si cher aux Russes, est dédaigné des
« peuples libres, parcequ'il *classe* et *oblige*. » (Ch. XVII.)

= M. de Bryas, le célèbre, l'illustre M. Bryas, le *Bonjour*, *M. Bryas*, de Maître Courbet, pour tout dire en un mot, reparaît sur l'horizon ; ce ne sont plus les prétentions artistiques qui le font revenir sur la scène ; c'est comme agriculteur cette fois qu'il prend la parole. Tout le monde sait du reste, que M. de Bryas avait exposé un modèle d'irrigation, à ce qu'il nous semble, dans le jardin du Palais de l'Industrie. Aujourd'hui, il publie un mémoire intitulé : « *Nouvelles Observations*, présentées en fa-

veur de M. de Bryas et de M. le lieutenant général Borelli. — Dépréciation de la force motrice. — Troubles et dommages causés à l'irrigation de 106 hectares de jardins maraîchers, — Bordeaux, in-4°, de 11 pages. » Il s'agit du préjudice causé aux intérêts de M. de Bryas, par détournement de cours d'eau. Le mémoire se termine ainsi : « MM. de Bryas et de Borelli se présentent devant vous, messieurs les jurés, avec une entière confiance... Dans une première affaire... le jury faisait droit à la demande de l'usinier et lui accordait une indemnité équitable. Il en sera de même, cette fois-ci, à l'égard des possesseurs eux-mêmes qu'on voudrait dépouiller sans indemnité préalable, au mépris du droit sacré de propriété.

= Nous avons sous les yeux un compte rendu de la gestion du Cirque-Napoléon duquel il résulte que les bénéfices pendant le cours de l'année 1853, se sont élevés à la somme de 250,000 fr. quoique l'on ait payé 170,000 fr., savoir : 87,000 fr. aux entrepreneurs pour sommes dues pour la construction et 83,000 fr. à M. Dejean pour avances faites à la Société.

Sur les 250,000 fr. de bénéfice, il a fallu prélever 14,000 fr. pour achat de chevaux, 7,000 fr. pour payer les intérêts des sommes dues et 20,000 fr. pour l'accident arrivé à Baucher, par suite de la chute du grand lustre.

Il reste un bénéfice net de 206,645 fr. 45 c., ce

qui, certes, est assez joli pour une administration théâtrale. Les plus grands éloges ont été donnés à la gestion de M. Dejean.

= Nous trouvons dans le compte rendu de la Société d'Emulation de Montbéliard un fait assez curieux, c'est que la pisciculture dont l'invention était attribuée jusqu'ici à M. Rémy et dont M. Coste s'est fait après coup le champion, était connue il y a déjà près de cent ans. On y voit, en effet, que dans un ouvrage intitulé : *les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, *Amsterdam et Paris*, 1771, le procédé actuellement employé pour la fécondation artificielle des truites et des saumons est décrit tout au long. L'auteur de l'ouvrage cité dit dans son livre, que « cette ingénieuse invention est d'un habitant du pays de Hanovre. Il en fait, ajoute-t-il, les épreuves avec le plus grand succès à Nortelem. Le fruit de ses recherches est devenu un objet de commerce considérable. Elles lui ont, en outre, valu une pension de l'Angleterre, qui croit que le moyen de multiplier les découvertes utiles est de les récompenser. » Le volume en question se trouve à la bibliothèque publique de Montbéliard (section des voyages), et les passages cités et qui ne laissent aucun doute sur l'identité du procédé sont certifiés par M. Wetzel, architecte à Montbéliard.

[Du 30 mars.] = Le métier de biographe ne laisse pas que d'avoir ses difficultés. Depuis long-

temps, M. de Mirecourt nous promet a biographie de Gavarni, et cette biographie ne paraît point. Ce retard nous étonne peu, car le spirituel dessinateur a toujours passé pour être fort récalcitrant à l'endroit de tous ceux qui ont bien voulu s'occuper de sa personne. Nous pourrions le prouver par une historiette qui date de l'été dernier.

Un publiciste connu se présente un jour chez Gavarni à sa villa d'Auteuil et lui expose le but de sa visite : « Parler des personnages de son temps, apprécier aussi bien que possible les titres qu'ils ont acquis à la célébrité, donner sur leur biographie des détails rigoureusement exacts, etc., etc., » enfin tout ce qui pouvait être dit en pareille occasion.

Cet exorde qui, sur bien des gens, aurait produit son effet, trouve Gavarni fort poli, mais des plus froids, et affectant même de ne pas savoir de quoi il s'agissait.

« En vérité, monsieur, vous me croirez si vous voulez, je suis l'homme de France qui sait le moins ce que j'ai fait.

— Comment ?

— Je serais incapable de vous citer mes plus grands travaux. Tout cela vient, se fait et s'en va sans que j'y songe.

— Mais au moins pourriez-vous me donner quelques dates ?

—Des dates ! oh ! monsieur, je ne suis pas fort là-dessus, je ne me souviens pas d'une seule.....

— Mais enfin, observe l'interlocuteur, il en est qu'on se rappelle toujours, celle de la naissance au moins.....

— Mon Dieu, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous le dire, je ne me souviens pas..... Cependant, j'ai quelques amis; voyez-les. Peut-être leur mémoire sera-t-elle plus heureuse ?. . . . . .
. . . . . »

Devant cette inertie surprenante, il n'y avait plus à insister. Notre biographe le comprit, et se retira pour aller, en désespoir de cause, chez les amis auxquels on l'avait renvoyé. On assure que, là encore, sa moisson n'a pu être bien abondante ; car, effrayés à bon droit par le silence de Gavarni, ceux-ci n'auraient cessé d'observer une réserve prudente.

= Pour en revenir à M. de Mirecourt, il paraît que ses *biographies* font rage de l'autre côté du Rhin, où on le regarde comme prédestiné à la *Moralisation* de notre littérature.

THÉATRES

Théâtre-Français. — Beaucoup de reprises et pas de nouveautés. — On étudie : *Comme il vous plaira*, de madame Sand... et de Shakspeare.

Odéon. *Michel Cervantes*, par M. Muret. — Succès de tirades et d'étudiants. — C'est un *premier-Paris*, fait par un journaliste qui sait écrire. — Peu d'intrigue, pas d'action, mais de beaux sentiments et de beaux vers.

Italiens. — La cage d'or des Italiens vient de se refermer pour six mois. Les oiseaux sont envolés : plusieurs avaient perdu leurs plumes et leur voix. Les dernières représentations de M. Mario et de Mme Grisi ont été pleines d'angoisses et d'angines. — Les deux illustres virtuoses ont des trous dans la voix. L'air de Paris leur est contraire. Nous croyons qu'ils ne devront plus désormais quitter l'Italie et les bords riants du lac de Côme.

Troupe sarde. — Première représentation de la *Rosmunda*. — Immense poids d'ennui soulevé à peine par les beaux bras de la Ristori. Cette tragédie en cinq actes en a quatre de trop. Les comparses deviennent de plus en plus mauvais. — On demande le moyen d'avoir une tragédienne sans tragédie.

Ambigu-Comique. Le *Paradis perdu*, drame en beaucoup de tableaux, par MM. Dennery et Dugué. — Farce antédiluvienne, dont l'intérêt assez faible est racheté par des décors à fracas et les blonds cheveux de Mlle Périga, qu'on a fait venir tout exprès de l'Odéon. Cette luxuriante chevelure a même fait éclore un poëte de plus au paradis... de l'Ambigu. Voici le quatrain qui courait à la première représentation.

Voyant une Ève si jolie,
Chacun voudrait, à l'Ambigu,
Passer le reste de sa vie
Au paradis qu'elle a perdu.

LIVRES

La *Revue des Beaux-Arts* nous apprend que les salles princières de l'hôtel d'Osmond viennent d'être complétement appropriées à leur nouvelle destination. Une construction spéciale et grandiose a même été érigée sur une partie des jardins de

l'hôtel. M. Musard fils achève d'y installer son orchestre qui ne compte pas moins de 80 musiciens. On affirme qu'il y aura des bals de nuit à 10 fr., du genre de ceux du Jardin-d'Hiver. La Compagnie qui s'occupe ainsi des plaisirs parisiens repose sur un sage système d'actions industrielles qui lui permet d'attendre l'heureuse issue de tant de soins et de sacrifices.

— *Scènes de la vie arabe*, par Félix Mornand. (Collection M. Lévy). — D'attachantes descriptions, d'utiles remarques, des révélations curieuses, font, à part l'intérêt même du sujet, le succès légitime de ce livre qui a tout le charme et la rondeur d'un entretien familier. On voit que l'auteur a beaucoup vu et surtout beaucoup apprécié.

— La maison Ballay et Conchon de Lyon annonce une édition nouvelle des *Mémoires de Saint-Simon*, avec notice par M. F. de la Bédollière, le chroniqueur politique du *Siècle*. Le premier volume a déjà paru.

— *Œillades et Sourires*, par Fréd. Henriet (chez Parmentier). C'est un petit in-32, mignon de format, mignard de style, enfant perdu de Marivaux, s'attaquant avec une délicatesse chatoyante aux *infiniment-petits* du cœur et de la toilette. Il y a de l'observation dans *la Comédie du regard*, dans *le Sourire*, dans *la Monographie du voile*.

— Le libraire Aubry vient de rééditer avec grand soin le recueil si rare intitulé :

« *La Fleur des Chansons.* « Les grans Chansons nouvelles qui sont en nombre cent et dix, où est comprinse la chanson du roy, la chanson de Pavie, la chanson que le roy fist en Espaigne, la chanson de Romme, la chanson des Brunettes et Teremutu. » Pet. in-8 goth.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 16 AVRIL 1856

[Du 1er avril.] = Voici deux petites pièces inédites de Victor Hugo, qui ne se trouveront même pas dans les volumes que doit publier le poëte sous peu de jours :

SUR UNE AUBERGE DE GENÈVE.

Au diable ! infâme auberge, hôtel de la Punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs ;
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise ;
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs.

SUR UNE AUTRE AUBERGE DE GENÈVE.

Vendeur de fricot frelaté,
Gargotier chez qui l'on fricasse
L'ordure avec la saleté,
Hôtelier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la Cité,
Ton auberge, ainsi que ta face,
Est hure pour la bonne grâce
Et grouin pour la propreté.

= Pendant que nous sommes en train de grapiller des choses inédites, donnons le dernier quatrain d'un homme qui méritait d'être plus connu. Jean-Baptiste-Augustin Soulié. C'était un travailleur modeste et réservé ; il consacra la plus grande partie de sa vie à des études bibliographiques qui lui ont mérité l'estime et la considération des éru-

dits. Soulié était bibliothécaire à la bibliothèque de Monsieur, aujourd'hui l'Arsenal ; il fut nommé par M. de Martignac, en remplacement du comte d'Hanache.

Malgré l'aridité de ses études favorites, il avait un esprit vif et prompt à la répartie. Un jour qu'on lui parlait de son homonyme Frédéric Soulié, et qu'on lui demandait s'il était son parent, il répondit :

« Mon parent ? Non pas. Lui, c'est le Soulié gauche, et moi je suis le Soulié droit. »

Il passa presque toute sa vie seul, sans famille et sans entourage; aussi son esprit avait-il pris peu à peu une teinte de mélancolie qui se reflète bien dans son épitaphe, écrite par lui-même et retrouvée dans ses papiers après sa mort.

En naissant je fus orphelin,
Je vécus seul à mon aurore,
Je vécus seul à mon déclin,
Et seul ici, je suis encore.

= Nous rapprocherons de l'épitaphe du modeste Soulié, celle de Charles Nodier. Elle fut trouvée, après sa mort, écrite entièrement de sa main sur une de ces fiches qui dans les bibliothèques servent de catalogue mobile. Le trait qui la termine surtout nous a paru singulier :

Ci-gît le bon Charles Nodier
Dont la tendresse était extrême,

Car il aimait le monde entier
Et les femmes plus que lui-même.
Si bien qu'à son heure dernière,
Quand la mort vint le visiter,
Il s'écria sans hésiter :
Ah ! la belle, que je vous aime !

[Du dit.] = Périodiques nouveaux :

— *La Gazette de Paris*, paraissant tous les dimanches, avec un frontispice de G. Doré représentant un Satan au pied fourchu, prenant des notes sur le haut de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. — Aux termes d'une récente statistique, expose dans son *Prologue* le directeur, M. Dollingen, Paris a cinq cents journaux de toute forme, mais il n'y a pas d'organe spécial qui montre le monde parisien sous toutes ses faces réunies, dans son prodigieux aspect. « Nous présenterons le daguerréotype de ce Paris sans pair, avec ses personnages fortement caractérisés, ses types aussi originaux qu'innombrables, ses industries de toute sorte, heureux si nous parvenons à faire comprendre, mieux que nos devanciers, la capitale du monde, la merveille des merveilles, l'alpha et l'oméga de la civilisation, l'humanité faite ville. »

Le programme est pompeux; mais à en juger par ce premier numéro, le journal semble prêt à en soutenir énergiquement les promesses.

= *Le Télégraphe*, journal littéraire et dramatique, paraissant tous les jours.

C'est un nouveau journal à cinq centimes. « Nous croyons, dit-il, qu'un journal littéraire qui montre son nez rose pour la première fois peut parfaitement se passer de profession de foi... »

Le *nez rose* d'un journal littéraire!... Voilà une image que le *Télégraphe* aurait du reléguer avec sa profession de foi.

= On distribue dans ce moment le prospectus d'un nouveau journal : *the International* (l'International), grand journal Anglo-Français, hebdomadaire.

Il aura pour rédacteur en chef M. Blanchard Jerrold, rédacteur en chef du *Daily-News*.

Le premier numéro doit paraître aujourd'hui.

[Du 3 avril.] =

OBJET PERDU. — 20 FRANCS DE RÉCOMPENSE

Un camionneur a perdu un boulet de 24, qu'il était chargé de transporter de la rue de Tournon, n° 15, à la rue de Grenelle-Saint-Germain, 81, en passant par... On prie les personnes qui auraient des renseignements sur cet objet de les adresser boulevard de l'Hôpital, n° 7. On donnera la somme en recevant le boulet.

Cette affiche, dont on lisait, il y a quelques huit jours, le contenu avec étonnement et dont plusieurs journaux ont demandé la clef, pourrait bien se rattacher au fait suivant :

On était au plus fort du siége de Sébastopol, et

le camp français était assez rapproché du feu de la place.

Après avoir descendu la garde de tranchée, un officier se préparait à ronfler comme un bienheureux sur un sac confortablement bourré de paille, lorsqu'un ami vient le chercher pour prendre l'absinthe.

« Oh ! merci, dit-il, déjà étendu sur le lit de repos qu'il s'était improvisé, je n'en use pas aujourd'hui... Je suis trop fatigué.

— Bah ! répond l'ami, tu dormiras après. Voyons, arrive...

— Non, te dis-je.

— Et moi, je te dis que tu viendras. »

Enfin, le visiteur insiste tant, tire si bien les jambes du dormeur, que celui-ci, moitié riant, moitié fâché, se met en devoir de l'accompagner.

A peine s'était-il mis debout qu'un projectile de gros calibre rase en sifflant le malheureux sac de paille, et va s'enterrer un peu plus loin.

Retracer la surprise et la joie des deux amis serait inutile. Le projectile fut déterré et envoyé en cadeau à la famille de celui qui l'avait esquivé si miraculeusement.

Ce boulet russe ne serait-il pas celui qu'a laissé tomber ce négligent camionneur ?

[Du 6 avril.] = Parmi les innovations nouvelles qui ont été faites dans ces derniers temps,

nous citerons la *Table-Lit*. La question de mécanique, nous l'avouons, nous intéresse peu, et nos lecteurs nous permettront de n'en pas parler ; mais le prospectus, c'est autre chose. Figurez-vous une énorme pancarte grand-raisin, entourée de 15 petits culs-de-lampe représentant la table-lit dans toutes les positions. Ici c'est une dame qui met la nappe, tandis qu'un jeune enfant serre une grande miche de pain dans ses bras; plus bas, une jeune fille fort en colère a l'air de chercher à briser le meuble en arrachant brusquement les tiroirs qui en font partie ; les uns dînent dessus, tandis que des tailleurs y travaillent accroupis ; un magistrat en robe, et le bonnet carré sur la tête, a l'air de s'ennuyer mortellement devant elle ; une jeune fille délace son corset, une autre se couche, etc., etc. Mais le plus curieux, c'est le prospectus lui-même:

« Chez moi, dit l'inventeur M. Chéradame, chez moi les idées fermentent assez lentement, comme les pierres grossissent au fond de l'eau... Depuis deux ans, mon fils et moi, nous consacrions tous nos instants, même nos veilles, à courir de perfection en perfection, tellement et si bien que nous dépassions déjà de 12,000 fr. le chiffre de notre capitaliste dont la caisse, je crois, se fermait en sonnant le vide, lorsque hier enfin nous avons complété l'œuvre dans toutes ses perfections. C'était justice, ce n'était pas trop tôt ; ce n'était pas dommage!!! (*sic.*) ».

Vient ensuite l'explication des planches. En les voyant, nous ne nous serions jamais douté de toute

l'étendue de leur signification. Ainsi, par exemple :

La Pl. III veut dire : « Cette table est si simple, qu'il semble qu'un jeune berger l'ait créée pour son propre usage. Un enfant la démonterait, et cependant elle est forte comme un pont et légère d'aspect comme un écran. »

La Pl. VI signifie : « Remerciez-nous, jeunes filles, élégantes par instinct, qui gémissez tous les jours de la nécessité où vous réduit la cherté des loyers, de n'habiter qu'une mansarde. Nul n'aura plus le secret de votre misère, puisque votre lit, dissimulé sous la forme d'une jolie table, transformera votre chambre à coucher en un salon presque coquet. »

La Pl. VIII tient, à peu de chose près, un discours analogue : «....A l'aide de ce meuble on peut n'habiter qu'une seule pièce dans les plus beaux quartiers de Paris, et le médecin, l'artiste, l'artisan, pourront y faire bonne figure à peu de frais, puisque de la chambre à coucher de la nuit, on fait l'atelier du jour et le salon du soir. »

La Pl. X renferme une idée plus quintessenciée encore : « En Angleterre, ce berceau de la charité, partout on voit des salons, jamais de chambres à coucher ; or, pour dissimuler le lit, cette table est le meuble par excellence. »

Enfin la Pl. XI dénote chez l'inventeur certaines connaissances littéraires et des goûts champêtres. « Chez nous à la ferme, au village, à la ville, partout il y aura de nos lits. A la campagne surtout, là où les chemins de fer jettent le dimanche une foule de dîneurs. Pour les nourrir on veut bien tuer le veau-gras ; mais où les coucher ? *Combien* Sainte-Foy eut été heureux d'en trouver une pareille dans *le Sourd* ou *l'Auberge pleine* ! »

= Un illuminé du département de la Drôme

vient de faire imprimer cette adresse hétéroclite. Nous la donnons presque en entier, sauf une vingtaine de vers :

MAJESTUEUX QUINTUPLE CORPS,

Sous l'empire divin, sous la céleste voûte conservatrice, en face de l'immensité, la sublime, invariable administration de la nature, pourrait servir de base et modèle à l'administration de ses créatures... A ces causes... 1856 est la brillante aurore d'un riant printemps de grands événements, plénitude de progrès, d'accroissements irrécusables par leurs présences, dûment caractérisés, auxquels notre empressé devoir est d'y attacher, fixer notre reconnaissance, appréciation, considération, à l'effet de les rendre ici-bas authentiques par l'institution du palais des palais, monuments d'unions, faculté d'instructions, éléments de perfections. Suivant l'ordonnance de la Providence, correspondant à l'auguste Congrès composé de cinq membres.... Vu que ce palais est aussi composé de cinq cabinets, cinq chambres, le drapeau de cinq couleurs, la bannière a cinq principes, cinq rangs d'honneurs, le grand arc-de-triomphe a cinq couleurs, le pararévolution a cinq boules philosophiques, a cinq couleurs, la couronne a cinq couronnes, le soleil humain a dix rayons lumineux, le diamant dix-sept noms des grandeurs du monde, la croix de perfection a douze branches, l'escalier universel a dix-sept marches propres à élever le genre humain aux pieds de son origine, lieu salutaire de sa félicité.

PARMI L'UNIVERS,

Cinq éléments sont indispensables à l'existence de l'homme; cinq élémentaires principes à sa connaissance, l'institution d'un supplément de perfection, à

sa complète administration, civile, morale..... Cette nouvelle institution, la nature l'a dictée à l'esprit de sa créature à laquelle elle lui a donné la capacité, l'intelligence de faire l'application, description, définition de toutes les parties qui en font l'ensemble, en architecture, gravure, en prose, en vers, en grand opéra...

Parmi la famille humaine, la divine Providence a choisi un de ses affectionnés membres, l'a doué, breveté, afin d'être en mesure à invoquer, solliciter les essentielles grandeurs de l'univers, les interpréter, déployer les sublimes résultats, en exercer la définition, aux grandeurs de l'Europe, en face de la France, du congrès à Paris, sans doute, en vue de rassurer le globe en crainte sous l'énorme poids et bruit des armes, en lui annonçant la paix, l'union qu'il invoque et sollicite de la Providence.

L'auteur de ces riches découvertes, pénible, sublime ouvrage, arrangement (sic) :

VERNET, du 22 mars 1789.

P. S. Dans l'intérêt de la masse, désireux d'être entendu à l'effet d'être connu avant son dernier soupir.

Imprimé à Valence.

[Du 7 avril.] = Une lettre timbrée au bureau des postes de Lyon, à la date du 5 avril, est parvenue hier à M. Jean Morel, directeur de la *Revue française*.

Cette lettre contenait, outre un prospectus de la Prophétie d'Orval, sur laquelle notre dernière livraison donnait quelques détails, la note manuscrite qui suit, et dont la simple reproduction nous dispensera de tout commentaire :

« *La prophétie d'Orval annonce que cette grande ville* (Paris) *va être entièrement brûlée, si on ne prie et ne fait pénitence à l'exemple de* NINIVE.

« *Dieu est infiniment miséricordieux !*

« *Que chacun prenne ses précautions, et se prépare contre la famine qui suivrait cet événement. Elle est prédite au verset* 29.

« *Ces prédictions* DIVINES *sont toujours subordonnées à cette condition, si on ne se convertit pas.* »

Ces avertissements sévères mériteraient au moins un sévère avertissement.

= Dernièrement, un journal intitulé l'*Univers musical* donnait cette nouvelle nécrologique :

« On annonce la mort du célèbre Henri Heine, plus connu sous le pseudonyme de *Stendhal.* »

Cette nouvelle amena la *rectification* suivante :

« Notre confrère de l'*Univers musical* a commis une erreur assez plaisante en écrivant ceci : « On annonce la mort du célèbre Henri Heine, *plus connu sous le pseudonyme de Stendhal.* »

« Le pseudonyme de Heine était en réalité *Henri Beyle.* »

Cette rectification nous fait l'effet d'être énormément spirituelle.

= Nous extrayons d'un journal allemand, *la Gazette de la Croix*, le *canard* suivant qui nous a paru joli :

Sappho (sic), *Cuisinière à Berlin,* ces jours derniers, se présenta chez une dame qui cherchait une

cuisinière, une bonne pour tout faire qui cherchait un service. Cette dame lui demanda pourquoi elle quittait la maison où elle était.

— Parce que la dame n'était pas assez littéraire. Figurez-vous qu'elle ne lit pas même de romans, et lorsque, comme une fille intelligente, je commence à déclamer dans ma cuisine, elle me demande si je suis folle. Il faut aussi que vous sachiez que j'aime la poésie et que je fais même des vers. Permettez-moi de vous donner de suite un échantillon de mon talent.

« Sur ce, la *cuisinière de lettres* tire de sa poche un carnet, sur lequel se trouvent des vers et commence à déclamer et à gesticuler, si bien que la dame s'empressa de gagner la porte, de peur que l'enthousiasme poétique ne sortît des bornes.

— C'est très-joli, dit la dame en souriant, il est fâcheux que je ne puisse faire aucun usage de votre talent. Car c'est une cuisinière et non un poëte que je cherche pour ma maison.

— Ah! c'est comme ça? s'écria la fille furieuse, exaspérée, oh! vous aussi vous ne comprenez pas la poésie? Et ça s'appelle la ville de l'Intelligence!

Elle dit, et se précipita dans l'escalier, avec un geste merveilleux, comme si les marches eussent été le rocher de Leucade, et elle une Sapho voulant terminer ses jours. »

Nous n'avons rien changé à cette histoire, nos lecteurs pourront juger par là du génie inventif des bons Berlinois.

[Du 8 avril.] = *Quelques mots sur les danses modernes*, « aux pères de famille et au Clergé, par le Vte de Brieux Saint-Laurent. » Paris, Dentiol, in-24.

Oui, c'est aux ministres du Seigneur et aux pères chrétiens que s'adresse M. de Brieux Saint-Laurent; quant aux mères et aux grand'mères les plus dé-

votes, il ne faut plus lui en parler, il récuse leur coupable complicité, leur lâche tolérance.

Hein ! lecteur, que dis-tu, en thèse générale, de la lâche tolérance des grand'mères les plus dévotes.

Cela est cependant et cela sera tant qu'elles laisseront « les jeunes vierges chrétiennes » passer, sous le prétexte fallacieux de polka, de valse, de mazurke, de redowa, de scotisch, sur les «poitrines palpitantes des jeunes gens enivrés. »

— « Messieurs les ecclésiastiques, s'écrie M. de Brieux, vous qui tolérez ces danses, je suis sûr que vous ne les connaissez pas . . . . . .

« Je les regarde comme de véritables actes de prostitution. »

Bien qu'à ces premières phrases, le plaidoyer anti-chorégraphique promet d'être éminemment curieux. Les passages qui suivent pourront faire juger du reste :

En effet, quand l'homme est chrétien et la femme aussi, sa main seule est appuyée à plat sur la taille, reposant du tranchant sur les bouffants de la crinoline. Je considère cette manière de se tenir comme fort immorale; mais c'est la manière la plus décente et la plus rare, et habituellement la moitié de la taille de la danseuse est embrassée par le bras droit du polkeur.

J'ai parlé d'un danseur chrétien, c'est une espèce fort rare. Les danseuses le sont presque toutes ou croient l'être. Les hommes chrétiens et véritablement *hommes* ne valsent ni ne polkent.

Pourquoi, en effet, se condamner au supplice de

Tantale? La plupart des hommes, dans notre siècle, se dispensent de la pratique religieuse ; par conséquent la plupart traitent la fornication comme une bagatelle. Eh bien, les uns en polkant préludent à la fornication avec leurs maîtresses qu'ils retrouvent en sortant du bal ; les autres, par suite de ces attouchements dangereux, jouissent de vous en imagination, chrétiennes, mes sœurs ; je n'écris pas pour les jeunes filles, j'écris pour les prêtres et les femmes mariées, et je mets les points sur les i.

Il le faut, c'est par ce qu'on n'a pas osé démasquer ces effroyables impuretés qu'elles s'exercent sur nos femmes et nos filles, et que celles-ci en sont complices.

Et ici, il faut que je le dise bien haut, il n'est pas un seul bal où les hommes ne soient en majorité mauvais chrétiens et immoraux. Écoutez ceci.

Pendant que je faisais mon droit, j'étais invité à des soirées éminemment chrétiennes, chez des dignitaires de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, des chrétiens solides, publicistes distingués. Eh bien, c'est là que j'ai appris ce que c'est que déshabiller les femmes. Je vais vous le dire, respectables mères de famille. Cela vous étonnera, mais cela vous apprendra entre les mains de qui passent les corps si gracieux et si chastes de vos filles.

Eh bien donc, d'après l'inspection attentive du cou, de la poitrine, des épaules, des jeunes gens prétendent connaître tous les détails du reste du corps. Je comparerai ces mauvais sujets si investigateurs aux géologues qui recomposent un animal antédiluvien avec deux ou trois ossements échappés à la destruction. Il va sans dire que je crois plutôt à la paléontologie qu'à la science du déshabillé. Je cite seulement un exemple de dévergondage d'imagination dont j'ai été témoin à un bal chrétien, jugez des autres. Privez-vous de danseurs ou exigez de vos danseurs un billet de confession. Vous en aurez peu, alors. Heureusement

pour lui, notre sexe n'admet pas cet adultère mélange de Dieu et du diable. Vous en aurez peu, mais vous en aurez. Il y a en effet de ces heureuses natures qui permettent à un homme de tenir entre ses bras une belle femme sans en être ému. Heureusement, telle n'est pas la mienne et j'en rends grâces au Ciel. J'aime mieux la vertu venant d'un effort sur soi-même que celle qui vient d'un défaut de virilité. . .

. . . . . .

Aucune femme ne souffrirait qu'on la saisît par la taille ailleurs que dans un bal, le soir, décolletée, au son d'une musique enivrante. Étonnez-vous, après cela, de ce que Parent-Duchatelet dit de la pudeur relative de certaines femmes, dont il a si bien décrit les mœurs et la déplorable existence.

Comme le disait une spirituelle Parisienne en voyant polker ses filles : « Ce que c'est que la musique! Comme nous crierions si nous voyions nos filles ainsi entre les bras des jeunes gens, sans musique! ». . .

. . . . . .

On prétend que le R. P. de Ravignan a prêché une fois contre la valse et la polka dans une retraite féminine. Il traita les danses modernes d'enlacements. Le mot ne fut pas perdu pour les saintes retraitantes; elles racontèrent en riant à leurs amis l'expression du révérend Père, et, pendant un mois, les jeunes gens disaient aux jeunes femmes : « Madame, pourrais-je avoir l'honneur de faire un enlacement avec vous? »

[Du 10 avril.] = On nous écrit de Londres :

« Voulez-vous être lu par les gens, flattez-les. » — Je suis sûr que si un auteur s'amusait (par impossible) à faire l'éloge des éditeurs, il trouverait cent et mille offices de publications ouverts à son livre. — C'est par la flatterie au peuple anglais que M. de Montalembert est arrivé ici à un succès prodigieux avec son nouveau livre *Sur l'avenir politique de l'Angleterre.* »

Le livre, j'en demande pardon à l'honorable académicien, fourmille d'inexactitudes, et si je... mais il faut savoir se borner. — Eh bien ! il a ici, je le répète, un prodigieux succès, on se l'arrache, — et ses traducteurs s'arrachent entr'eux. Ils se reprochent mutuellement de ne pas savoir le français et de ne pas comprendre l'auteur qu'ils traduisent. — M. de Montalembert, en faisant l'éloge de l'Angleterre, a mis la discorde au sein des Anglais. — N'est-ce pas le cas de dire : *Timeo Danaos et...* »

Je continue ma petite énumération de pièces françaises traduites en anglais. — J'avais oublié *Tartufe*, oui, *Tartufe* lui-même ! — et puis les *Frères corses*, Dumas, — le *Docteur noir*, — le *Père de la Débutante*, intitulé le *Premier début*, — *Pauvre Jacques* sous le nom de *Monsieur Jacques*, — la *Demoiselle à marier*, — *Otez votre fille, s'il vous plaît*, — *Montre perdue*, *Récompense honnête*, déguisée sous le nom de *Cinq livres de récompense*, — *la Mère et l'enfant se portent bien*. — Enfin, hier, oui, hier, 9 avril, on a donné à *l'Adelphi*, sous le titre de *Like and Unlike* .. (*Pareille et nonpareille*), devinez quoi ? — *Ange et Démon*, de MM. Bayard et de Biéville. — Les *auteurs*, MM. Langford et Sorrell, ont été couverts d'applaudissements et obligés de paraître devant le public anglais, émerveillé de leur puissance... d'imagination ! *Bons alliés à nous !*

Dans le numéro du *Times* qui rend compte de cette solennité, en avouant du reste l'imitation (rendons-lui justice), je trouve cette annonce :

« Salle de concerts de Princess. — Ce soir, 10 avril, en honneur de la conclusion de la paix, il sera donné une grande fête française et un bal *dédié à la nation anglaise* par MM. Hortence (*sic*) artiste de l'Opéra Impérial de Paris — (Connaissez-vous ?), et sous la direction de M. Désiré, conducteur des bals du *Théâtre Impérial Italien de Paris*. — Je crois que voilà une belle sinécure.

Les gens qui s'affublent de titres semblables sont

communs parmi nos compatriotes de Londres : — tout instituteur est docteur ès-lettres, — tout médecin est l'ami intime de Velpeau, — toute cantatrice a créé les rôles de Halévy et d'Auber à l'Opéra-Comique. — Un de mes amis a connu un brave professeur de français tout bouffi de fautes d'orthographe et qui avait la manie de se dire ancien rédacteur du *Drapeau blanc*. « Oh ! mon cher, disait-il, si vous saviez que de services j'ai rendus à Martainville! — Quand il était fatigué, il venait à moi : « Mon pauvre L***, disait-il, je ne sais que dire, ce soir. Tenez, j'ai là une question sur les derniers traités, - c'est très-difficile, — allons, trouvez-moi donc quelque chose. » — Et moi, toujours si bon, je ne savais pas refuser ; je le faisais, et le lendemain c'étaient des éloges, des louanges à Martainville; et moi, je riais dans ma barbe. — Ce que c'est que la gloire! »

Pour faire suite aux histoires de galanterie anglaise... — A un dîner donné récemment à Glocester par des jeunes gens, on a porté ce toast : — « A nos femmes futures... *L'éloignement* leur prête une douce beauté. »

Aimez-vous la statistique, les Anglais en mettent partout. — Et c'est ainsi qu'ils vous apprendront que s'ils consomment pas mal de nos pièces de théâtre, comme vous venez de le voir, ils nous achètent aussi (ce qu'ils ne font pas pour la littérature) 717,160,000 œufs par an.

Mais après tout, ils ont raison de nous traduire, cela fait connaître notre littérature qui, du moment où on l'implante ici sans la greffer sur un arbre anglais, ne réussit pas. Croiriez-vous qu'il y a à New-York trois journaux français et qu'à Londres il y en a un seul qui ne fait pas ses affaires. — Il est vrai qu'il est dirigé par un Anglais. Enfin, le *Courrier de l'Europe*, fondé il y a près de vingt ans, je crois, par M. Boin, un des rédacteurs du premier *Figaro* de Paris, auquel succéda le libraire anglais Thomas, avait

tué sous lui bon nombre de feuilles. — Il paraissait vivace. — Il était rédigé par un homme de talent, M. Nérestant. Eh bien, M. Nérestant vient de se retirer, sans avoir été payé depuis deux ans. — Confié à des doublures, j'ai bien peur que le *Courrier de l'Europe*, ne disparaisse à son tour.

Maurice Albert.

[Du 12 avril.] = Le prestige du format est plus en vigueur aujourd'hui qu'il ne l'a peut-être jamais été.

M. Gavarni prépare depuis longtemps un volume de nouvelles dont le libraire Dentu doit être l'éditeur. Il veut que ce volume paraisse dans le format in-8°. Dentu, qui croit que l'in-12 convient mieux à ce genre d'ouvrage, lui a fait sans succès des observations réitérées.

« Mais enfin, dit-il, pour préférer l'in-8° à l'in-12, quelle est votre raison?

— Ma raison est bien simple, répond Gavarni. Je m'occupe en ce moment d'un volume de géométrie descriptive qui doit faire un in-8°, et je tiens à voir mes deux volumes à côté l'un de l'autre dans les bibliothèques de nos amis. »

Espérons que l'antipathie de M. Gavarni pour le format in-12 ne l'empêchera pas de nous donner prochainement son volume de nouvelles, qui, à en juger par les légendes de ses dessins, nous promet nombre d'observations fines et spirituelles.

[Du 13 avril.] = Jusqu'à ce jour, la *Revue anecdotique* ne s'était pas encore occupé des bé-

vues de jurisprudence. — En voici une des plus drôles qu'on puisse voir. Il s'agit de l'illustre M. Dupin lui-même. M. Dupin a publié un ouvrage intitulé : « *Profession d'Avocat*, Paris, A. Gobelet et B. Warée, 1832. 2 vol. in-8°. Le livre est divisé en deux parties ; la première contient un recueil de pièces concernant l'exercice de cette profession (XVI et 740 p. y compris la table) et la seconde porte le titre de *Bibliothèque choisie des livres de droit qu'il est plus utile d'acquérir et de connaître*, 5e édition, revue et augmentée d'un grand nombre d'articles et de notices biographiques (VIII et 877. p. y compris les tables.)

M. Dupin a commis dans cette dernière partie, une singulière erreur prouvant qu'il ne connaissait pas tous les livres dont il a parlé. Son catalogue contient, il est vrai, 3,702 articles ; mais cela ne saurait justifier l'indication que l'on trouve à la page 337, sous la rubrique V. *Diversités des statuts*, n° 1562. *Traités des statuts par Fr. Lemée. Paris* 1688. *in* 8°. — Cet ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque Impériale est intitulé : *Traité de la statue par F. Lemée, architecte, avec des planches*, et s'occupe de la statue de Louis XIV qui, avant la révolution, se trouvait sur la place des Victoires.

= Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de M. Bruyas, l'ami de Courbet, le maître peintre de la vallé d'Ornans. Dans notre dernier numéro, nous lui avons attribué par erreur cer-

tains débats à propos de drainage. Nous recevons à ce sujet la rectification suivante.

Monsieur le rédacteur en chef de *la Revue anecdotique*,

Un de vos abonnés qui porte intérêt à votre publication, croit devoir vous faire observer que dans votre dernier numéro (16 au 31 mars), vous faites confusion au sujet du nom de Bryas. Le Brias ou Bryas de Courbet est un jeune propriétaire de Montpellier, fanatique des œuvres du maître peintre, tandis que le marquis de Bryas, l'agronome, qui avait exposé dans l'annexe du Palais de l'Industrie un système de drainage, est un vieux propriétaire de la Gironde qui, toute sa vie, ne s'est occupé que d'agriculture et fort peu de peinture.

Pour en revenir à Courbet, M. Bruyas lui a les plus grandes obligations ; car, sans lui, il serait encore, c'est lui qui le dit, sous l'influence d'un charme qui a longtemps pesé sur son existence. Comme nous l'avons déjà dit (vol. Ier p. 137), M. Bruyas a fait faire son portrait par toutes les notabilités artistiques ; il a chez lui toute une galerie exclusivement composée de sa pourtraicture, de face, de profil, de trois quarts, etc., etc. Il parle assez volontiers de cette manie bizarre qui l'a poussé à se faire peindre si souvent, et voici comment il s'explique :

« J'ai fait faire mon portrait par Delacroix ; Delacroix m'a tué (non pas au moral, en faisant une mauvaise ou laide peinture, mais bien au physique, c'est-à-dire en jetant un sort sur M. Bruyas, qui le privait de tout ou partie de ses facultés). Alors je l'ai fait faire par Decamps ; Decamps m'a

tué ; et ainsi des autres, tous l'ont tué ; Courbet, Courbet seul lui a rendu la vie. Du reste M. Bruyas, à ce qu'il paraît, n'encourage pas seulement les artistes en les faisant travailler, il s'occupe aussi des arts et a une théorie à lui, théorie qu'il a fait imprimer; car M. Bruyas est l'auteur d'un volume imprimé sur les arts. Mais ce volume n'a été tiré, dit-on, qu'à un seul exemplaire. Si jamais la fortune nous permet de jeter un regard indiscret sur ce rasistime livre, nous en rendrons compte à nos lecteurs. C'est, du reste, celui sur lequel il est appuyé dans le tableau de Courbet représentant l'atelier du peintre.

[Du 15 avril.] = Un éditeur très-connu sur la place de Paris prépare en ce moment un grand ouvrage de circonstance sur la Crimée.

L'éditeur a bien pour ce grand ouvrage les notes d'un témoin oculaire qui a suivi les différentes phase de la campagne; mais qu'est-ce que cela, au point de vue du succès ! — C'est *un nom connu* qu'il lui faut. La véracité des faits, l'originalité réelle du récit, sont de bien mince considération si elles ne se produisent à l'ombre de ce *nom connu*, c'est-à-dire d'un nom que le bénin public a vu ou lu mille fois, deux mille fois, six mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois, etc. Cela se compte en librairie.

Enfin, la recherche de ce *nom connu* cause bien des tourments à notre éditeur.

« Si je pouvais, exclamait-il encore hier après avoir longtemps médité.... ah ! si je pouvais attacher à ma publication le nom de Monsieur Alexandre Dumas. » . . . . . .

. . . . . .

Cette exclamation nous a prouvé qu'on accuserait trop légèrement la prolixité mercantile des auteurs; ils sont entraînés malgré eux dans ces commerces de plume par l'inintelligence des libraires, et surtout.... et surtout celle du public.

= « C'est singulier, disait dernièrement Mme Anc...., souvent dans le monde on rencontre des gens qui vous accablent de compliments, qui vous en assassinent, et l'on reste indifférente. Survient quelqu'un qui ne vous dit qu'un mot, et ce mot vous va droit au cœur. — Il y a quelques jours par exemple, M. X... me disait :

« Ce qui plaît le plus en vous, madame, ce sont vos yeux ; ils reflètent votre esprit. — Vous avez le regard de Mme de Stael. »

[— C'était peu de choses, n'est-ce pas? reprend Mme Ancelot, et pourtant cela me fit plaisir..., *car c'était vrai.*

[Du dit.] = Combien de fois n'a-t-on pas eu occasion d'établir l'incompatibilité de l'homme de lettres et du propriétaire! Plus le temps avance, et plus la perpétuelle gueuserie du littérateur devient un fait patent, incontestable.

Qu'on y prenne garde cependant ! Nous avons

déterré une exception victorieuse à la règle sans pitié qui a dit : *La littérature est un état qui ne mène à rien.*

Nous lisons à la page 407 de l'*Annuaire général du Commerce et de l'Industrie*, plus vulgairement connu sous le nom d'*Almanach Didot* ; — un gros bonhomme de volume qui n'a certainement pas assez de place pour y mettre de la malice :

SIMÉON-CHAUMIER,

HOMME DE LETTRES ET PROPRIÉTAIRE,

RUE BEAUTREILLIS, 6.

Et M. Siméon n'est pas un homme de lettres pour rire : ses romans ont fulguré au beau temps du romantisme et la forme de son chapeau est restée célèbre. Nous en attestons tous les meurtres, incendies, et incestes qu'il a commis dans *la Taverniére de la Cité* et l'*Hôtel du Pet-au-Diable*, deux in-8°, parus de 1835 à 1836 et dépassant, au dire d'un bibliographe contemporain, « les plus effroyables conceptions qu'ait jamais produites la cervelle d'un romancier. »

THÉATRES

Du 3 avril. GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Françoise*, comédie en quatre actes, par Georges Sand. Françoise est une sœur de

mère de Lucie. C'est une fille aux pâles couleurs, qui sait faire les confitures et parler plusieurs langues. En sa qualité de femme supérieure, elle aime pendant trois actes une sorte de crétin sans cœur, mais bien ganté, — et elle épouse un honnête garçon au quatrième. On n'aurait dû nous envoyer les lettres de part que le lendemain ; — peu d'action, intrigue assez faible, et moins d'intérêt. — Parfois des morceaux d'un grand style, — sobre et abondant, ferme et coloré. Si Georges Sand ne parlait jamais que quand elle a quelque chose à dire, ce serait, à coup sûr, le plus grand prosateur de notre époque.

Du 8. — Deux attractions. Il faut être ici et là, au Théâtre-Italien et dans les salons d'Erard, à Médée et au concert de Louis Lacombe.

La *Médée* a eu un très-grand succès. On ne sait pas de qui est la pièce, de M. Montanelli ou de M. Legouvé... — elle est peut-être de Mme Ristori. — Quoi qu'il en soit, on assure que M. Legouvé va la faire traduire de l'italien, avec l'autorisation de M. Montanelli. Mme Ristori a été belle comme la tragédie vivante, — Melpomène descendue de son socle de marbre et marchant l'éclair aux yeux.

Le concert de Lacombe a été l'événement musical de la saison. Devant une foule d'élite et les plus jolies femmes de Paris, M. Louis Lacombe a joué les plus beaux morceaux de son répertoire. Musique large, parfois un peu sévère, exécution grandiose et magistrale — Royer, Mme Lauters, Lefort, Mlle Stella Colas, — une étoile qui se lève, ont interprété avec un charme infini les plus suaves et les plus pures mélodies du maître.

Du 10. — Le Vaudeville vient d'égrainer le *Collier* de Jules Lecomte, — perles fines et fines railleries, — ce collier que, devant la rampe du théâtre Castellane, agrafaient il y a huit jours des mains aristocratiques.

Du 12. — Comédie-Française : *Comme il vous plaira !* — pièce tirée de Shakspeare, et arrangée par George Sand, — ainsi parle l'affiche en son langage véridique.

Pourquoi avoir *tiré* cette pièce de Shakspeare? il fallait l'y laisser... Pourquoi surtout l'avoir arrangée, est-ce que la fantaisie s'arrange? Ne touchons point à l'aile diaprée du papillon. — La fantaisie réussit peu au Théâtre-Français ; les spectateurs aux doigts carrés s'obstinent à prendre le théâtre pour la représentation exacte de la vie. Il leur faut des intrigues solidement nouées et des pièces résistantes.

Nous annonçons pour le 3 mai, une vente du plus sérieux intérêt, celle des terres cuites de Fratin.

Fratin est le fabuliste de la sculpture : il fait poser les bêtes comme Lafontaine les faisait parler. On se disputera ces lions et ces ours, ces loups et ces panthères, qu'anime le souffle de la vive nature.

LIVRES

= *Frédéric Chopin*, par Louis Enault, in-24. Cette étude sera doublement chère à ceux qui ont connu Chopin, cette nature délicate et nerveuse, ce talent si vraiment distingué dans son fantaisisme. M. Enault s'est acquitté de sa mission de biographe avec toute l'âme d'un dilettante et l'élégance d'une plume aimée du public.

= Edgard Poë. *Histoires extraordinaires*. Traduction Charles Baudelaire, (collection Lévy). — Tout le monde connaît ou doit connaître Poë, l'Hoffmann du roman américain, son esprit bizarre, et sa puissante imagination. Le volume que M. Baudelaire nous donne aujourd'hui, sera, nous l'espérons, suivi d'autres qui viendront compléter son œuvre. Nous réclamons *le Chat noir, l'Homme qui suit la foule*, et le *Poëme du corbeau*.

= *L'Orient devant l'Occident*, par M. A. Melik. — 1re partie, 1856. M. Melik est étranger, on le voit du reste à son style, mais il est Turc, et connaît bien par conséquent les questions qu'il traite. La partie historique de son livre est des plus curieuses, les documents y abondent et la connaissance des hommes et des choses est aussi complète que possible. M. Melik dit tout sans réticence aucune ; comme tout écrivain qui débute, il ne sait pas gazer, et le lecteur y gagne. On lira son livre avec plaisir, surtout au point de vue des mœurs et des coutumes.

LES PERSONNES DONT L'ABONNEMENT EXPIRE LE 20 DE CE MOIS SONT PRIÉES DE LE RENOUVELER SI ELLES NE VEULENT PAS ÉPROUVER D'INTERRUPTION DANS L'ENVOI DE LA REVUE.

Nous recommandons avec instance à ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas exactement leurs numéros le 5 et le 20 de chaque mois, d'adresser leur réclamation par lettre *non affranchie* à M. le Directeur de la *Revue anecdotique*, 11, rue de Seine.

Paris. — De Soye et Bouchet, Imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 30 AVRIL 1856

[Du 16 avril.] = Un indiscret demandait, il y a quelque jours, à M. Guizot, le motif qui l'avait déterminé à voter en faveur de M. de Falloux.

M. Guizot éludait la réponse et cherchait à rompre les chiens.

Mais son interlocuteur n'était pas disposé à lâcher si facilement prise, il insista :

« Enfin, disait-il, qu'est-ce qui a pu vous décider ? M. de Falloux n'est pas homme de lettres ; il n'a jamais rien écrit, il n'a jamais fait que des discours, et encore...

— C'est justement pour cela, interrompit l'ex-ministre.

— Comment! c'est pour cela ?

— Eh oui ! il nous a promis de n'en plus faire. »

= Avant d'en finir avec les cancans académiques, donnons une épigramme du *Figaro* ; elle est trop charmante pour ne pas être répétée.

Elle fait, comme on s'en doute bien, allusion aux noms des derniers élus.

— Que devient la littérature !
Le beau langage est bien tombé,
Dans l'Académie, on ne jure
Plus que par F. et que par B.

= Après s'être vu un moment compromis par une fâcheuse série de condamnations, le *Figaro* susnommé vient d'obtenir grâce pleine et entière, à la grande joie de ses lecteurs. La *Revue anecdotique* s'est en particulier félicitée de l'arrêté qui lui conserve un spirituel et bienveillant collègue.

= La *Presse* du 7 de ce mois contenait l'annonce suivante :

MARIAGE.

Une jeune personne de 20 ans, d'un extérieur agréable, d'une excellente réputation, et très-bonne santé, ayant reçu une éducation supérieure, et appartenant à une famille honorable, désire se marier à un monsieur âgé de 70 à 85 ans, et possédant une fortune de 40,000 fr. de rente. S'adr., franco, à Mlle Alexandrine *Lelièvre*, poste restante, à Caen.

[Du dit.] = Des jours plus fortunés ont enfin lui pour les auteurs français de Constantinople, aux tribulations pécuniaires desquelles nous avons précédemment consacré quelques lignes.

C'est d'abord la *Dame aux Camélias* qui a été là-bas plus ou moins comprise, mais excessivement goûtée. Le souper qui termine le premier acte est, si l'on s'en souvient bien, terminé par un entrechat des plus familiers. Ce divertissement chorégraphique a plu d'une façon toute particulière à la société constantinopolitaine, qui ne manque jamais de le faire bisser trois ou quatre fois. La salle paraît alors crouler sous les applaudissements.

Puis, c'est une représentation officielle que

les directeurs Félicien et Danterny ont obtenu de donner dans le palais même du sultan, à Dolma-Batché. Danterny a composé et récité pour la circonstance une pièce de vers dont nous possédons une magnifique épreuve imprimée or et noir sur satin blanc au chiffre impérial.

En voici deux strophes qui nous ont paru au moins aussi bonnes que beaucoup de pièces de circonstance :

. . . . . .

Mais que dirai-je, moi, que l'Europe ne dise?
Chaque jour nous fait voir sa nouvelle surprise :
La justice pour tous, pour tous l'égalité;
Et la loi protégeant la mosquée et l'église,
Et sur ce sol fécond, toute l'Europe admise
Aux droits de la propriété.

. . . . . .

Docile à votre appel, l'art embellit ces rives.
Les Muses, que vos soins y retiennent captives,
Se partagent l'honneur d'obéir à vos lois.
Jaloux de conquérir une gloire si belle,
Nous apportons, ouvrant une source nouvelle,
Les trésors de l'esprit gaulois.

. . . . . .

Cette représentation a valu à la caisse de la troupe française une gratification fort royale de 50,000 piastres turques qui font 12,500 francs et non 80,000, comme l'a calculé trop libéralement le journal de théâtre l'*Entr'acte*.

[Du 19 avril.] = On lit dans un des derniers numéros de la *Chronique de France :*

L'avarice n'est pas, en général, le trait dominant du caractère de nos maréchaux de la presse. Un de nos amis nous raconte l'histoire des cornichons de M. Alexandre Dumas (l'ancien); la voici :

Un matin (il y a de cela quelque cinq ou six ans), le plus fécond de nos romanciers tombe comme un obus chez Porcher.

Nota. Porcher est le banquier, la providence, le saint Vincent de Paul des auteurs dramatiques *dans la débine* (style camélia).

> Aux petits *comme aux grands* il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur la *littérature*.

« Porcher, mon ami, lui dit Dumas, devines-tu ce qui m'amène?

— Un peu.

— Homme pénétrant! tu sais donc que je venais t'emprunter trois louis?

— Que ça?

— Pas davantage... Il s'agit simplement de ne point tromper la confiance de deux ou trois amis qui viennent à l'improviste me demander à déjeuner.

— *Ecce* les trois jaunets, dit Porcher en fouillant à son escarcelle.

— Merci... je revole chez moi.... le temps seulement de commander chez Potel des pieds truffés, un pâté de foie gras, quelques hors-d'œuvre... Eh! tiens! à propos de hors-d'œuvre... où diable achètes-tu ces divins cornichons dont tu m'as régalé l'autre jour?

— Je ne les achète pas : je les fais faire.

— Où çà?

— Ici... chez moi... c'est une recette de ménage.

— Alors, cède-m'en un bocal.

— Par exemple!... permets-moi de t'en faire hommage.

— Noble ami!... En ce cas, ajoutes-y la grâce de le faire porter jusqu'au ver rongeur qui m'attend en bas, à ta porte.

— Françoise... prenez un des bocaux de cornichons et descendez avec M. Dumas. Vous mettrez le bocal dans sa voiture.

— Au revoir, Porcher.

— Adieu, Dumas. »

La servante obéit, suit M. Dumas jusqu'à son véhicule, ouvre la portière ; notre héros franchit le marchepied, s'installe sur la banquette, et prenant le bocal des mains de la ménagère :

« Merci, ma belle enfant, lui dit-il avec un geste de duc et pair. Ceci est pour ta peine. »

Ceci était un des trois louis qu'il venait d'emprunter à Porcher.

[Du 21 avril.] — *Le Serpent d'airain, anneau sacré des chiffres de la pensée, remis en lumière par le Brahmane Français.* Elbeuf, imp. Barbé. In-8°. Découverte dédiée aux élèves de l'Ecole Polytechnique.

L'auteur, M. Ambroise-Philippe Aubé, déclare prendre aujourd'hui le titre de Brahmane français, pour faire acte de reconnaissance envers nos observateurs spéciaux, qui, depuis moins d'un siècle, ont rajeuni d'antiques lumières de la pensée comme Lavoisier, Cuvier, Geoffroi Saint-Hilaire, Biot, etc. Quant à sa brochure dont le contenu dépasse, il faut l'avouer, les limites de notre compréhension, nous croyons que le sens pourrait bien en être résumé par cette épigraphe placée en tête du volume:

« La corruption de la civilisation humaine par la parole est la conséquence d'une altération du serpent d'airain, devenue celle des lumières de la raison naturelle. »

M. Aubé nous régale ensuite d'une dissertation non moins inextricable *sur la puissance des inspirations du triangle*. Les conclusions suivantes pourront donner à nos lecteurs un échantillon de cette prose mathématique :

La métaphysique abstraite ne peut former que des femmelettes ou des rustres ne reconnaissant que la force comme moyen de gouvernement. Une pure métaphysique, religieuse par ses maximes, aurait les mêmes conséquences ; la raison naturelle n'étant plus appelée à juger des bonnes conditions de vie sociale ou politique, ou d'ordre politique qui n'existent que par la vertu de la création première d'une parole religieuse par sa propriété de placer l'harmonie dans les idées par la science d'une harmonie naturelle. Rassurer la vie du corps social dans son naturalisme, est de nécessité première, mais la parole spiritualiste en est la conversation, parce qu'elle en a été la création. La métaphysique pure eut pour figure le serpent libre à tête de femme qui exprime la loi des sentiments, étouffant la loi supérieure des connaissances qui doivent les gouverner, mais non les opprimer. Telle est la loi du triangle de l'âme, que le dualisme d'une école de l'ignorance, nous a conduits à méconnaître. »

Devine si tu peux, et comprends si tu l'oses.

= « *Carte allégorique de l'Empire chrétien ou presqu'île de la Perfection.* »

Saint-Etienne, impr. Pichon. In-folio.

Nous regrettons que les droits de propriété de l'auteur ne nous aient pas permis de donner une reproduction de cette carte étrange ; elle nous pa-

raît appartenir au genre *précieux* du mysticisme, c'est-à-dire raffinée parmi les raffinées.

Faute de mieux, nous nous rabattrons de confiance sur le commencement de la légende explicative, digne en tous points d'être recommandée aux amateurs de charades :

Pauvres infortunés de cette terre d'exil! Venez tous à moi qui suis votre mère, et vous aurez un accès facile dans la précieuse cité du bonheur.

EXPLICATION.

DIVISION DE L'EMPIRE. — CONTINENT DU MONDE.

L'*Empire Chrétien* se divise en deux parties principales, savoir : le continent du monde, capitale *Destruction* (ville de), et la Presqu'île de la *Perfection*, dont la capitale est la *Cité du Bonheur*. Cette dernière est située à l'est du *Continent du Monde*, auquel elle est jointe par *l'isthme de la Charité*, et séparée par le grand et *pernicieux* golfe du *Respect-Humain*. Elle est baignée au nord et à l'est par le vaste *Océan de l'Amour Divin*, et au sud par la mer du *Mépris de Soi-Même*.

Le continent du *Monde* est borné en majeure partie au nord par l'océan des *Amertumes*, et est séparé au sud, du pays des *Agitations* et de la colline de la *Frivolité*, par le détestable glofe de l'*Egoïsme*.

Tout prouve que ce *continent* appartenait autrefois entièrement au roi de la *Presqu'île*, et ne formait, avec cette dernière, qu'une seule monarchie ; que le *Potentat* qui le régit aujourd'hui était un des principaux généraux de la *Cité du Bonheur ;* mais cet infâme, ayant voulu *s'égaler* à son roi, *se découvrit sept têtes*. Ainsi *cuirassé*, il se vit assis sur le sommet d'un grand mont, qui prit le nom de la première de ses têtes, d'où il fut précipité par son souverain dans un *canal*

de Malheurs et un *labyrinthe* de maux incompréhensibles et infinis.

Ainsi vaincu et désappointé, couvert de confusion et frémissant de rage, sa première tête vomit le *pernicieux golfe* dit du *Respect-Humain*, avec le lac et le fleuve de l'*Ambition*, etc.

La deuxième de ses têtes forma le golfe de *l'Egoïsme,* où se perd le fleuve de l'*Ambition.*

La troisième devait, dans les siècles futurs, dominer les habitants des pays d'*Espérance-Vaine*, de *Honte-Fausse*, d'*Indifférence*, de *Mépris* et de la *colline de la Frivolité.*

Enfin, les quatre autres devaient *souffler* sur les monts de la *Jalousie*, de la *Calomnie*, de la *Médisance*, de la *Flatterie*, etc., etc., et, de concert avec les trois premières, attirer sur la surface de l'*Empire* toutes espèces de calamités, de malheurs et de misères.

[Du 22 avril.] = M. Gabriel de La Landelle dont nous avons déjà parlé, année 1855, page 326) a publié un mémoire très-curieux au sujet de son roman intitulé les *Deux Routes de la Vie* inséré dans la *Patrie* à la fin de l'année passée. Il débute ainsi :

UN VERS DE RACINE. — PLAINTES ET GRIEFS D'UN ROMANCIER. — LE JOURNAL DE PROCUSTE.

Au quatrième acte de *Phèdre*, Racine a placé dans la bouche d'Hippolyte le vers célèbre :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Et chaque fois que ce vers charmant est dit sur la scène, l'admiration du public pour sa limpidité poétique se manifeste par des marques d'approbation.

Mais qui applaudirait, qui serait seulement tenté d'applaudir, si l'acteur chargé du rôle d'Hippolyte,

ânonnait, estropiait et tronquait le vers, s'il le hachait, s'il l'interrompait de syllabe en syllabe, s'il faisait attendre chaque mot une minute entière, s'il bredouillait de parti pris, s'il prononçait mal à dessein et s'il tournait le dos à la salle?

Comparaison n'est pas raison, dit-on avec justesse.

Je pourrais répondre que la comparaison est exacte; que mon roman *les Deux Routes de la Vie*, publié par le journal la *Patrie*, est un rôle que son feuilleton récite devant le public; qu'en morcelant ce rôle outre mesure, on en détruit le sens et la valeur; qu'en faisant attendre chaque chapitre, ou plutôt chaque moitié, chaque tiers de chapitre, non pas durant vingt-quatre heures, suivant les habitudes ordinaires du journalisme, mais systématiquement pendant deux, quatre, neuf, dix, treize jours consécutifs, on lassela patience du spectateur, du lecteur, veux-je dire; et qu'on met à bout la meilleure volonté du plus intrépide des amateurs, en faisant durer cent trente jours (du 13 mai au 20 septembre) la publication des vingt-cinq derniers feuilletons d'un roman commencé le 27 avril. Je pourrais ajouter que le journal bredouillait de parti pris; et personne ne contestera qu'en transportant la suite de l'ouvrage à la page d'annonces, il ne tournât le dos au public.

En outre, pour comble d'infortunes, un autre acteur débitait en avant de la scène un tout autre rôle, à la même place qu'aurait dû conserver Hippolyte; le volume de sa voix était le double au moins de celui de la voix du malicieux bredouilleur. En d'autres termes, un nouveau feuilleton occupait régulièrement les deux premières pages du journal; il n'était ni interrompu, ni morcelé, il se laissait lire.

Eh bien, en admettant que le feuilleton eût existé du temps de Racine, on ne lui eût pas refusé, je suppose, l'insertion de *Phèdre*, et conséquemment du vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Si tout à coup, cependant, par un caprice inintelligent et bizarre, le directeur du journal avait jugé à propos de le publier ainsi :

PHÈDRE.

ACTE IV, SCÈNE II. (*Suite.*)

Le jour...

JEAN RACINE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Et le surlendemain :

PHÈDRE.

ACTE IV, SCÈNE II. (*Suite.*)

n'est pas plus...

JEAN RACINE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Et quinze jours après :

pur que le...

et plus tard, en quatre fois, les quatre autres mots ; Racine n'aurait-il pas été en droit de s'écrier :

Un four n'est pas plus noir que le tour qui m'est fait.

Ceci est l'histoire de la publication des *Deux Routes de la Vie*, et je puis m'écrier en simple prose que mon pauvre roman a pris la plus mauvaise quand il s'est acheminé vers le journal de Procuste.

[DU 24 AVRIL.] = Nadar vient d'intenter un procès à son frère Ad. Tournachon. Il s'agit d'une question de propriété de nom. M. Nadar prétendait qu'ayant créé et inventé le nom de Nadar, que l'ayant tiré de l'obscurité et fait connaître, ce nom lui appartenait, et que laissant à son frère celui de Tournachon, ce dernier ne pouvait prétendre à aucun droit sur l'autre. Cette argumentation était juste.

Mais il s'est trouvé que s'étant associé à son frère pour l'exploitation d'un établissement photographique, il l'avait autorisé à prendre le nom de Nadar jeune, et il a perdu son procès. Nous allons donner ici quelques extraits de son mémoire, qui nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs :

L'écrivain et l'artiste cherchent généralement la rémunération de leurs travaux moins dans l'argent que dans la gloire. Si on le leur a même reproché souvent et sous toutes les formes, au moins ne leur a-t-on jamais contesté cette ambition légitime et désintéressée. A côté et au-dessous de quelques noms glorieux, d'autres, ne pouvant atteindre aussi haut, tâchent de se faire leur part de renommée, de réputation ou seulement de notoriété Quelle que soit cette part, elle constitue une propriété non moins respectable et sacrée qu'aucune autre, dès lors qu'elle a été acquise par le labeur et consacrée par l'opinion, et grâce à l'appui que les droits de l'intelligence ont trouvé dans cette enceinte, la propriété littéraire et artistique est aujourd'hui une propriété.

Nul n'a le droit, si n'est Mme la baronne Dudevant, de signer du nom éclatant de George Sand; nul n'a le droit, hors M. Paul Lacroix, de porter le nom du bibliophile Jacob; nul n'a le droit de prendre à M. Chevalier son nom de Gavarni, à M. de Noé son nom de Cham, à M. d'Arnous son nom de Bertall, etc. : et, si un faussaire voulait vendre une œuvre prétendue posthume du spirituel auteur de la *Chartreuse de Parme*, les héritiers de Beyle, gardiens naturels du nom de Stendhal, viendraient ici le défendre.

Si on considère, d'un autre côté, la question au point de vue des intérêts matériels, il est évident que le nom de l'artiste est une valeur d'autant plus grande que ce nom est plus et mieux connu. Dans les arts, comme dans l'industrie et le commerce, la réputa-

tion c'est l'argent, et toute renommée a sa formule monnayée équivalente.

Celui qui, pour s'adresser au public dont il est ignoré, prend le nom qu'un autre a fait connaître du public dans les arts, commet une usurpation non moins répréhensible et préjudiciable que le fabricant qui contrefait la marque du fabricant voisin.

Ces doctrines sont tellement élémentaires pour tout esprit juste qu'il y aurait à peine besoin de les énoncer une fois de plus ici, si le procès dont il s'agit ne démontrait qu'il est des gens auxquels il est nécessaire de les rappeler.

Dans ce singulier procès dont la question de mon identité fait le fond, je me trouve d'abord avoir à prouver que c'est moi qui suis moi. Sans me permettre de faire appel à la notoriété publique, je vais donc fournir des faits à l'appui.

J'ai signé pour la première fois en 1838 du pseudonyme *Nadar* (mon adversaire qui revendique ce nom avait alors treize ans) dans un journal qui paraissait à Paris à l'exemple et avec le titre du journal de Madrid *les Papillotes*. Je travaillais depuis près de deux ans, connu sous ce pseudonyme, quoique sans le signer, la signature n'étant pas d'obligation alors, dans la *Revue-Gazette des Théâtres*.

J'ai, depuis cette époque, soit comme homme de lettres, soit comme dessinateur, signé de ce pseudonyme dans plusieurs publications périodiques : le *Journal pour rire*, le *Cabinet de lecture*, le *Musée français-anglais*, le *Figaro*, le *Magasin des familles*, etc., sans parler d'une foule de publications de librairie. Je sentais d'autant mieux la nécessité d'attirer le plus possible l'attention sur mon pseudonyme Nadar, — bref et mnémonique, — que j'avais plusieurs fois précédemment, pour des raisons qu'il serait inutile de citer ici, perdu le bénéfice de la publicité de mon nom en signant d'initiales de longs travaux littéraires (la *Revue nouvelle*, 1845 ; *National*, 1850).

Sous le titre *Panthéon Nadar*, j'ai fait paraître la première feuille d'une publication considérable, représentant les portraits-charges de toutes les célébrités littéraires, artistiques et savantes du dix-neuvième siècle, tant françaises qu'étrangères. Je travaille depuis quatre ans aux matériaux de cette collection, dont la première feuille contient seule 250 portraits, dont 6 à 700 esquisses d'après nature sont déjà exécutées pour l'ensemble des quatre feuilles de l'œuvre.

J'ai dépensé, outre mon travail d'artiste, une somme de près de sept mille francs pour les annonces de la première feuille parue, sans parler de la publicité gratuite que la bienveillante camaraderie des feuilletonistes a faite au nom Nadar.

Je publie depuis quatre ans des revues, textes et dessins de l'exposition des beaux-arts, sous le titre : *Nadar Jury au Salon de...*

Pour ne pas poursuivre cette nomenclature, je puis dire que j'ai créé doublement ce pseudonyme Nadar, puisque j'ai pris le crayon avec la plume pour le faire connaître ; qu'il me coûte des années de travail et de veilles ; qu'il me coûte jusqu'à de l'argent, ainsi que je le disais tout à l'heure à propos des annonces du *Panthéon*, et qu'enfin il a absorbé à ce point mon nom de famille que sur cent lettres reçues par l'administration des postes à mon adresse, quatre-vingt-dix au moins sont adressées à M. Nadar, et non à M. Félix Tournachon.

[Du 25 avril] = « *Œuvres poétiques* de Pierre-Marie-Napoléon-Dieudonné Dumas, de Dunkerque, ex-premier rôle du *Roi de Hollande Guillaume Ier*; ex-régisseur général de tous les théâtres de la Hollande, de la Suisse et de l'Italie ; ex-directeur des Théâtres de Boulogne et de Calais ; ex-professeur de déclamation à Paris, et ex correspondant des

Théâtres. Quatrième édition. — Calais. Imp. de E. Leleux, 1856. In-8°. » Avec un portrait magnifique représentant l'auteur drapé dans un manteau à collet fourré.

Trois cent onze pages d'épîtres, d'odes, de tragédies, de couplets, de bouquets à Fanny, de quatrains et d'épigrammes, parmi lesquelles nous distinguons celle-ci qui est adorable :

LA MÉPRISE.

En 1842, je faillis être arrêté par la police papale à Bologne : on me fit l'honneur de me prendre pour Alexandre Dumas; l'erreur ne dura pas longtemps. Je demande pardon à mon célèbre homonyme de mon compte rendu. Il est assez riche de son bagage littéraire; mais que voulez-vous? je n'aime pas *Antony !*

Monsieur, de la voiture, il faut ici descendre.
Votre nom est *Dumas ?* — Oui, monsieur. Alexandre ?
Pierre. Ensuite? *Marie*. Ensuite? *Dieudonné*.
Et puis? *Napoléon*. Quand donc êtes-vous né ?
En l'an mil-huit-cent-cinq, au mois de juin, le treize.
Votre profession? Artiste. Ah! c'est trop fort!
La police, monsieur, ne peut pas avoir tort!
Venez : sous les verroux vous mentirez à l'aise.
D'un mensonge jamais mon cœur ne s'est terni.
Pour un homme d'esprit vous me prenez je pense,
Mais de mon logement, monsieur, je vous dispense.
J'ai fait de méchants vers... mais jamais *Antoni !* »

Parme 1843.

= *Epître à messieurs les fumeurs*, par Derville. Chaix. In-8°. — C'est « aux fumeurs publics » que s'adresse cette épître en courroux. M. Berville ne conçoit pas qu'on puisse fumer hors du logis.

Nous sommes loin de blâmer son indignation; cependant nous voudrions qu'il s'exprimât avec un goût meilleur. Nous passons et pour cause ses calembours. Ecoutons-le un moment parler de l'homme qui fume :

Du déplaisir qu'il fait, des plaintes qu'il affronte.
Dans tous nos lieux publics, de son bizarre encens
Il jette et le déboire et l'insulte aux passants.
Qu'il entre en nos beaux parcs, dont il fait son empire,
C'est pour empoisonner l'air qu'on y respire;
Son brûlot du bazar enfume les trésors,
De nos chemins de fer infecte les abords ;
Jusque dans ses foyers, fléau de sa famille,
Il opprime sa femme, et fait peur à sa fille,
Réduite à redouter, dans les jours solennels,
L'effroyable senteur des baisers paternels.

[Du 26 avril.] = *Projet de loi sur la formation d'un corps littéraire libre et régulier composé des écrivains et hommes de lettres en tous genres, qui ont rendu des services à l'Etat par leurs ouvrages, écrits et publications quelconques, sous cette dénomination* :

CORPS IMPÉRIAL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Brochure in-8° de 12 pages. Imprimé chez Pillet. — M. Paul Auguez, membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs autres sociétés littéraires et savantes, notamment de l'Union des Poëtes, l'un des rédacteurs du *Pantagruel*, etc., est l'auteur de ce projet, dont le premier article porte :

« Tous les hommes de lettres, âgés de vingt-cinq

ans accomplis, qui auront publié un certain nombre d'œuvres littéraires susceptibles de rendre service à l'Etat, soit par les enseignements moraux et religieux qu'elles contiennent, soit par les découvertes et progrès dont elles donnent la formule, soit autrement, seront admis à faire partie du *Corps impérial de la littérature française*, quel que soit d'ailleurs le genre des ouvrages susmentionnés. »

L'article 2 porte que le *corps* est *libre*, en ce que les membres ne sont aucunement obligés d'assister aux séances, réunions, etc.

L'article 4 est ainsi conçu :

« Une loi fixera les insignes et costumes que les membres dudit corps seront autorisés à porter en certaines circonstances. »

L'idée d'un uniforme nous paraît heureuse ; l'article 5 nous console seul, malgré la prohibition qu'il renferme, de voir une loi forcer les gens de lettres à porter un uniforme ; cet article 5 est le mieux fait à notre avis :

« Il sera toujours loisible à tout écrivain de ne pas faire partie du *Corps impérial de la littérature française* ; mais, dans ce cas, il lui sera expressément interdit de prendre la qualification d'homme de lettres dans les contrats, actes publics, etc., etc.

« Article 6. Tous les membres du *Corps impérial* « *de la littérature française* seront tenus de prê- « ter serment entre les mains de l'Empereur des « Français.

« Article 7. L'*Académie française*, les autres « académies et sociétés littéraires restent ce qu'elles « étaient par le passé ; mais elles ne peuvent recevoir aucun membre ne faisant pas partie du *Corps* « *impérial*, etc.

[Du dit.] = Cénacle de l'Arsenal. *Banquet du 17 janvier* 1856. Sous ce titre vient de paraître une brochure in-8°, tirée à 100 exemplaires seulement, imp. chez Remquet, rendant compte d'un banquet donné à M. Eugène Loudun, bibliothécaire à l'Arsenal, par les littérateurs et les artistes qui se réunissent chaque semaine depuis six ans, chez lui. Ce banquet date du jeudi 17 janvier de la présente année. En tête se trouve une pièce de vers de M. A. Largent, que nous passerons sous silence ; puis vient la liste des membres présents, parmi lesquels nous remarquons M. Amédée Pommier, auteur du poëme de l'*Enfer*, et enfin la liste des membres qui n'ont pu assister à cette solennité. — Deuxième sonnet de M. A. Largent. — Des toasts ont été ensuite portés par M. Pommier :

« A la renommée littéraire et musicale de M. Eug. Loudun et de M. Delphin Balleygnier !

« Aux succès de tous les hommes d'esprit et de talent, écrivains et artistes, composant la Société de l'Arsenal !

« Au maintien et au resserrement du lien sympathique qui les unit !

« Au renouvellement, pour l'année prochaine et les années suivantes, du présent rendez-vous ! »

La cérémonie a été terminée par des vers récités par l'éternel M. Largent.

« Un punch, servi par l'initiative (*sic*) de M. V. « Dubray, a terminé cette fête qui a constaté, une « fois de plus, l'affection sincère et durable qui unit « les membres du Cénacle de l'Arsenal. »

[Du 27 avril.] = On nous écrit de Londres :

M. Lumley vient de publier, il y a deux jours, le programme définitif de la troupe avec laquelle il ouvre, le 10 mai, la saison du théâtre de Sa Majesté. — On cite parmi ses artistes Mmes Alboni, Piccolomini, Wagner, Beaucardé, Salviati, etc., et parmi ses danseuses Mmes Rosati, Taglioni, — ainsi que Taglioni lui-même. — A propos de Taglioni, on racontait dernièrement, à Londres, l'histoire suivante qui me paraît à la fois plaisante et digne des temps antiques :

En quittant Saint-Pétersbourg, Mme Taglioni (l'autre !) laissa à son hôtel une paire de pantoufles. Le maître d'hôtel fit bientôt connaître sa bonne fortune, et plusieurs amateurs offrirent 200 roubles (500 fr.) pour posséder les dives chaussures. Cependant l'hôtelier, trouvant que l'enthousiasme augmentait de jour en jour, déclara qu'il ne donnerait pas les pantoufles à moins de 1,000 roubles (2,200 fr.). Cette somme était trop forte pour un seul

homme. — Qu'arriva-t-il? — Vingt personnes se réunirent et achetèrent la relique. — Mais, après la victoire, le combat. A qui appartiendront les chaussures? — Après bien des avis ouverts, dont aucun ne fut accepté, un enthousiaste offrit de manger les pantoufles. L'idée fut approuvée, et l'hôtelier fit une fricassée que tous les acheteurs mangèrent en l'arrosant de champagne. — Et l'on affirme que l'hôtelier qui n'avait pas mis du tout les chaussures dans le plat en question est tout prêt à revendre les pantoufles.

Ce brave homme, dont le tour fut très-bien joué, me rappelle une facétie anglaise que vous ne connaissez peut-être pas.

Il y avait à Londres, et il y a encore une statue en bronze de Charles Ier. Sous Cromwell, elle fut enlevée et mise à l'encan. Au su de tout le monde, un coutelier de la Cité l'acheta; — puis il se mit à vendre des couteaux aux manches faits avec la statue de Charles Ier, et que royalistes comme républicains s'arrachèrent à prix d'or. — Vint la restauration. — On décréta de rétablir la statue de Charles Ier, et l'on était sur le point de lever une somme énorme dans ce but, quand le coutelier demanda une audience au premier ministre. « Ne vous donnez donc pas tant de peine, lui dit-il, j'ai toujours la statue; reprenez-la, si bon vous semble, je vous la cède à vil prix. — Eh bien, et les couteaux? vous avez donc trompé les acheteurs? —

Bah ! en couteaux comme en toute chose, il n'y a que la foi qui sauve ! »

L'*Athenæum* anglais raconte le fait suivant, dont (comme disent les grandes feuilles) je lui laisse la responsabilité.

D'après lui et d'après le journal de Pesth, le fils de Mozart aurait écrit une lettre où il disait qu'il était réduit à la plus grande misère ; il n'aurait pour toute ressource qu'une petite rente qui l'empêcherait à peine de mourir de faim. Les âmes compatissantes qui voudraient aller à son secours pourraient envoyer leurs offrandes à Heinrich Meylius à Milan.

Si, ajoute l'*Athenæum*, tous ceux qui jouent de la musique, ou qui l'aiment, voulaient seulement envoyer 50 c., quelle fortune ! — N'est-ce pas là, en effet, le cas de rappeler le comte de Dudley, apprenant la ruine de Walter Scott. « Walter Scott ruiné ! s'écria-t-il, ah ! si tous ceux que l'auteur de *Waverley* a charmés pendant des mois entiers donnaient seulement 50 c., demain, il se lèverait plus riche que Rothschild. » — Pour moi, je m'abstiens de faire ici aucune allusion à la France. Elle serait honorable, mais on m'en saurait peut-être mauvais gré !

Voici, du reste, sur Mozart, une petite anecdote plus gaie :

Tandis qu'il était élève d'Haydn, celui-ci le défia de composer un morceau qu'il ne pût pas

jouer à vue d'œil. Mozart accepta le défi, prit une plume une feuille de papier, et, au bout de quelques minutes, remit à Haydn un morceau.

« Vous ne pourrez pas le jouer, dit-il, et moi je le pourrai. — Essayez. »

Haydn commence ; — mais, arrivé au milieu, il s'arrête. — « Qu'est-ce que cela, Mozart, qu'est-ce que cela? — Mes deux mains sont aux deux bouts du piano, et voici une note à toucher au milieu ; personne ne pourrait jouer cela, personne. »

Mozart se met à rire et s'assied, à son tour, au piano ; arrivé à l'endroit difficile, ses deux mains étant aux deux bouts du piano, il touche très-aisément la note au milieu avec... son nez, qu'il avait très-long.

« Ah! dit Haydn, je suis battu, je le confesse, et vous avez, mon cher, pour la musique des dispositions que je n'ai jamais rencontrées nulle part. »

Le théâtre de Sadlers Nells à Londres vient de jouer, pour les débuts d'un comédien de province, M. Dillon, notre *Paillasse*, sous le titre de *Belphégor*. — Le succès a été grand. — Je ne sais si M. Dillon vaut E. Kean, auquel le comparent les affiches; mais je sais que, même après Frédérick-Lemaître, on le voit encore et on l'entend avec plaisir.

Maurice Albert.

[Du 29 avril.] = Nous recevons la lettre sui-

vante que nous nous empressons d'insérer à titre de document relatif à l'histoire de la mode :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans votre dernier numéro du 1er au 16 avril, à propos du livre de M. le vicomte de Brieux Saint-Laurent *sur les danses modernes*, vous citez un passage relatif à un sermon du R. P. de Ravignan, dans lequel ce prédicateur traite les danses modernes d'enlacement ; l'auteur ajoute que, depuis, les jeunes gens disaient aux jeunes femmes : « Madame, pourrais-je avoir l'honneur de faire un enlacement avec vous ? » Me permettrez-vous à ce propos, monsieur, de vous rappeler un fait analogue :

« Massillon était en chaire ; il prêchait contre le luxe, contre la mode, en un mot, contre les vanités de ce monde. Tout à coup, prenant les mouches à partie, il s'écria :

« Et ces mouches que vous appliquez sur votre visage, qu'est-ce encore, sinon de la vanité ? Elles n'ont d'autre but que d'attirer les regards sur des charmes que vous voulez faire admirer. Pourquoi n'en pas mettre aussi sur vos épaules, sur votre gorge, afin d'exciter les regards indiscrets de vos admirateurs à s'égarer jusqu'aux dernières limites du possible ? »

La leçon ne fut pas perdue. Le lendemain, toutes les dames avaient une mouche sur la gorge, et cette mouche prit le nom de *Massillonne*.

Agréez, etc.

UN DE VOS ABONNÉS.

= Une actrice connue par ses bons mots faisait une critique assez piquante de *Comme il vous plaira* devant Mme Sand, qui lui aurait dit :

« Ce n'est pas à une femme sans talent qu'il appartient de censurer ma pièce.

—Une femme sans talent, madame ! alors, c'est, madame, *Comme il vous plaira*, » répliqua celle-ci.

= Avis aux parlementaires en disponibilité qui n'ont pu trouver une place à la *Revue contemporaine* (voyez notre vol. I, p. 300).

On lit cette enseigne, quai de la Grève, n° 30 :

« *Ici on demande des remplaçants anciens militaires et des hommes d'Etat.* »

THÉATRES

Les journaux allemands parlent beaucoup, depuis quelques jours, de l'apparition d'un nouvel astre dans le ciel de l'art. — Cette jeune étoile est française, et répond sur la terre au nom de Marie de Tallevaux. Son premier concert a pris les proportions d'un événement. Cette voix puissante a réveillé les bons Allemands ; cette voix passionnée les a remués, et aujourd'hui ils écrivent leurs articles en style de dithyrambe — (espérons qu'on les lira au foyer de l'Opéra!) Mlle Marie de Tallevaux a chanté dans son premier concert le *Cantique de Noël* d'Ad. Adam, le *Vœu* de Scudo et *la Tyrolienne* de Bettly. Ces trois morceaux ont suffi pour mettre en relief les plus éminentes qualités. On ne savait qu'admirer davantage, ou cette méthode exquise ou cette voix magnifique, parcourant sans effort la longue échelle de deux octaves et demie, d'une égalité parfaite dans toute son étendue, tantôt vibrante comme le métal, et tantôt arrivant à la sonorité douce et cristalline de l'harmonica, faisant succéder au chant large et simple l'arabesque brillante des plus vives lioritures et tout cela avec un sentiment exquis des nuances les plus délicates. Nous prêtons Mlle de Tallevaux à l'Allemagne, — l'Allemagne nous la rendra.

Les théâtres, durant cette quinzaine, nous ont fait des loisirs, et l'on compte plus de reprises que de nouveautés.

— Au Théâtre Français, reprise du *Joueur*. — Exécution remarquable d'une pièce à laquelle les habitués de la coulisse et des tripots voudraient un peu plus de montant.

— A la Porte-Saint-Martin, reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires* et répétitions de *Salvator Rosa*.

— A l'Odéon, le monde est dans l'attente : la location atteint des proportions fabuleuses. Trois théâtres se disputent Laferrière, — sept villes se disputaient Homère.

— A l'Opéra-Comique, — du 27, — première représentation de *Valentine d'Aubigny*, poëme de MM. Barbier et Michel Carré, — musique de M. Halévy. — Action traînante, — situations malséantes, parfois du mouvement et du ressort dramatique. — M. Halévy a jeté sur tout cela les broderies de sa musique savante et travaillée. Toute la première partie est sillonnée d'éclairs mélodiques : cela brille, mais cela s'éteint. — Le quintette du second acte est d'une facture vraiment remarquable ; — grand succès, — un peu trop bruyant. — M. Halévy a paru sur la scène comme un ténor, ou comme M. Legouvé.

Vaudeville. — *Les Déclassés* de M. Béchard. Beaucoup d'esprit et peu d'entente de la scène, ce qui est assez rare par ce temps, où il y a peu d'esprit et beaucoup trop d'entente de la scène. Nous ne ferons donc pas un crime à M. Béchard de n'être pas un charpentier dramatique.

— Aux Variétés, on nous signale les pirouettes d'une Señora dont le nom nous échappe.

— Au Théâtre National, *les Maréchaux de l'empire*, une de ces bonnes grosses pièces à coups de fusil comme il en faut au théâtre de M. Billion.

LIVRES

= *Charles du Lis, opuscules historiques relatifs à Jeanne Darc*, nouv. éd. ; par M. Vallet de Viriville. Le volume contenant les opuscules de Charles du Lis est assez connu des bibliophiles. Son prix, dans les ventes, varie de 40 à 100 fr. M. Vallet de Viriville réimprime tout ce que ce volume contient à proprement parler de renseignements historiques ; il y a joint des développements nouveaux et la plupart émanés de la même source. Un vol. — Prix, 6 francs.

= *Les vers de maître Henri Baude*, poëte du quinzième siècle, publiés par M. J. Quicherat. Recueil des meilleures poésies d'un élève de Villon, ignoré jusqu'à ces derniers temps, et qui a eu, comme son maître, des démêlés avec la police. L'éditeur a publié de nombreux documents qui attestent les infortunes de Baude, après en avoir tiré la substance d'une curieuse biographie. Un vol. — Prix, 5 francs.

En vente à la librairie Aubry, 16, rue Dauphine.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 15 MAI 1856

[Du 1er mai.] = Un poëte, dont nous avons eu tout récemment le plaisir de citer quelques vers, s'en fut un jour en visite chez Alexandre Soumet. C'était au temps où florissaient les tragédies d'*Elisabeth* et de *Norma*, et il s'agissait de soumettre à leur illustre auteur une..... élégie.

Eh ! mon Dieu, oui, — une élégie. Ni plus ni moins.

Toujours affable, Soumet se déclare prêt à en ouïr la lecture. Le poëte ne se le fait pas répéter deux fois, et déclame le morceau demandé.

Pendant tout le temps, Soumet n'avait pas cessé de considérer avec une insistance étrange le profil non moins étrange de son visiteur. La lecture finie, il restait encore abîmé dans cette contemplation. Cependant un pareil silence était bien loin d'accommoder notre élégiaque qui faisait craquer sa chaise, et pivotait avec l'air composé d'un homme qui sent ses petits talents mis en jeu.

Au bout de cinq grosses minutes, Soumet s'écrie d'un air convaincu :

« Il y a du renard, monsieur, dans votre physionomie !.....

— Du re...., balbutie l'autre tout stupéfait.

— Oui, monsieur, du renard... Oh! c'est frappant !

— Mais quel rapport?

— Comment! quel rapport? — Faites-moi de la comédie, morbleu! avec une figure comme la vôtre, on ne doit pas sortir de là. »

. . . . . .

Le poëte eut beau faire, il dut partir sans avoir pu tirer autre chose de M. Soumet que cette bestial ecomparaison.

Rentré chez lui, il lui semblait encore entendre une voix narquoise crier à ses oreilles : — « Il y a du renard, il y a du renard, monsieur, etc., etc. »

Le procédé de M. Soumet nous a paru excellent, et nous nous sommes empressé de le donner pour l'instruction des personnages qui seraient exposés aujourd'hui à se trouver en son lieu et place...

= Puisse cette anecdote réhabiliter Alexandre Soumet dans l'esprit de ceux qui auraient lu un ouvrage fort singulier, paru vers 1818 et dont voici le titre exact :

Consciences littéraires d'à-présent ; avec un tableau de leurs valeurs comparées, indiquant de plus les degrés de talent et d'esprit, par un jury de vrais libéraux. Paris, un vol. in-8°, chez Planchet, éditeur des *Œuvres de Voltaire* et du *Manuel des braves*, rue Poupée, n° 7.

C'est un tarif spécial où tous les contemporains

viennent se ranger par ordre alphabétique. Il nous semble relativement curieux de donner un extrait des tableaux qui y sont joints. Si, depuis un siècle, chaque année en avait vu éclore un pareil, on pourrait y trouver de curieux documents pour une *histoire de l'opinion en France;* — histoire qui serait bien curieuse et féconde en utiles enseignements.

CONSCIENCES LITTÉRAIRES D'A-PRÉSENT

TABLEAU DES VALEURS COMPARÉES

AUTEURS	MAXIMUM		
	CONSCIENCE 10 degrés	TALENT 10 degrés	ESPRIT 10 degrés
Arlincourt (d').....	6	4	»
Béranger.....	10	10	»
Bonald (de).....	0	0	10
Boulay de la Meurthe.....	0	3	»
Broglie (duc de).....	10	5	»
Chateaubriand.....	0	10	»
Delavigne.....	10	3	»
Lourdoueix.....	0	0	9
Naudet.....	16	4	»
Nodier.....	0	3	»
Nettement.....	0	0	6
Scribe	10	1	»
Soumet.....	7	4	»
Vailly (de).....	5	3	»
Viennet.....	10	4	»
Villemain.....	10	8	»

[Du 4 mai.] = Les Américains ont depuis longtemps la palme de la réclame. Voici un petit échantillon de leur savoir-faire en ce genre ; nous

l'empruntons à un des derniers numéros du *Times* de Chicago :

« Il n'y a pas d'aspiration plus glorieuse que le désir de faire du bien. Howard, sur son lit d'agonie, a été plus grand que Napoléon à Austerlitz, et Thomas Holloway dont les inestimables médecines domptent les maladies de toute espèce sur tous les points habitables du globe, Thomas Holloway est plus grand, plus digne de respect et d'honneur qu'aucun guerrier qui ait jamais manié une épée. Lorsque Kossuth vint visiter les États-Unis, un des membres de notre clergé ne craignit pas de désigner l'illustre Maggyar sous le nom d'Homme Providentiel. Certes le professeur Holloway qui vient dans notre pays accomplir une mission plus noble, mérite, bien plus que le patriote hongrois, ce titre éclatant. L'établissement du professeur Holloway, à New-York, a été la source bienfaisante d'où la santé s'est épanchée sur des milliers de nos concitoyens souffrants. Ses agences, établies dans toutes les cités et les villes de l'Union, sont les Dispensaires du Peuple. Ce qui est vrai de la popularité de ses médecines ici, est vrai sur toute la surface de la terre ; car partout où la civilisation a pénétré, les médecines du professeur Holloway sont connues, sont appréciées. Du Groënland à la Terre-de-Feu, des bords du Mississipi aux rives du Gange, vous les voyez annoncées dans toutes les langues qui s'impriment, vous voyez les races de tous les noms et

de toutes les couleurs recourir à leur infaillible efficacité dans toutes les phases des maladies qui affligent notre espèce mortelle. Les premières feuilles médicales de Londres et d'Édimbourg non-seulement exceptent les pilules et l'onguent d'Holloway de leurs rigueurs ordinaires contre les médicaments patentés, mais elles les recommandent au contraire sans réserve. Enfin, s'il faut s'en rapporter au témoignage unanime de tous les peuples, le professeur Holloway a plus fait pour adoucir les souffrances de l'humanité et dérober des victimes à la tombe que tous les auteurs de découvertes médicales du temps présent et des siècles passés. Nous sommes en droit d'affirmer, d'après les documents les plus irrécusables, que ses agences centrales pour l'ancien et le nouveau monde, — Londres et New-York, — expédient annuellement pour plus de dix millions de dollars de ses médecines. Il est naturellement impossible de dresser la statistique des cures opérées par ses spécifiques, mais à en juger par les faits qui sont dans la sphère étroite de notre observation personnelle, nous estimons qu'un in-4° ordinaire n'en saurait contenir l'énumération. A coup sûr l'inventeur, le philanthrope qui a obtenu de pareils résultats, peut bien, sans être taxé d'arrogance s'attribuer la qualification d'Homme Providentiel. »

= *Moyen pour les étrangers de payer moins cher le loyer de leurs appartements et de se procu-*

ver des domestiques. In-4°, imp. à Paris, chez Vignancour.

Cette brochure est d'un M. B***, propriétaire, loueur d'appartements. Le moyen par lui trouvé est le suivant :

« 1° Se procurer la liste des appartements à louer...

« 2° Les visiter et en demander le prix ;

« 3° Marquer sur la liste les appartements les plus propres à satisfaire les besoins de sa famille ;

« 4° Rapprocher les prix de cette catégorie et les comparer pour fixer son choix ;

« 5° Enfin, traiter des conditions avec le propriétaire.

« En agissant ainsi, l'étranger aura fait ce que la prudence et le discernement prescrivent, pour avoir bientôt en sa possession un logement suivant ses besoins à un prix réduit... »

M. B*** a bien voulu ajouter un couplet à la chanson de La Palisse.

Son procédé pour former des domestiques est du même genre : il s'agit d'en chercher.

= On répand à profusion dans le public de tout petits prospectus intitulés : *Origine du texte de la prophétie d'Orval, d'après sept copies datant de* 1792 *à* 1794.

Le prospectus contient un fragment de cette prophétie que l'éditeur prétend faire remonter à trois siècles, d'après une foule d'autorités plus respecta-

bles les unes que les autres. Malgré cette assurance, il nous semble bien étonnant qu'en 1556, on ait écrit des phrases comme celle-ci :

« Moult hauts et puissants rois seront en crainte vraie, et son aigle enlevera moult sceptres et moult couronnes.....

« L'Eglise de Dieu, moult désolée, se consolera tant peu, en voyant ouvrir encore les temples à ses brebis *tout plein* égarées, et Dieu sera béni.....

« Voici venir maints *guerroyers*..... »

Ce pastiche à la prétention de nous dévoiler l'avenir. Si la forme en est peu habile, le fond nous a paru d'une obscurité peu compromettante.

[Du 5 mai.] = Victor Hugo et Lamartine sont en ce moment à l'ordre du jour : le premier avec ses deux nouveaux volumes de poésies, dont on voit partout répéter des extraits ; le second, avec son *Cours familier de littérature*, ou plutôt son adresse suprême au public.

Tous les journaux, grands et petits, se sont faits l'écho de cette grande infortune ; un professeur en a parlé du haut de sa chaire ; on a voulu organiser des souscriptions de toutes sortes et jusqu'à des représentations à bénéfice. Seul, M. Réné de Rovigo ne s'est pas laissé gagner par l'attendrissement général.

Après avoir impitoyablement accusé les folles dépenses de M. de Lamartine, raconté l'histoire d'un melon acheté par lui cinquante francs, il pour-

suit en ces termes dans une de ses chroniques :

Quant aux malheurs de M. de Lamartine, il est nécessaire, pour s'en faire une juste idée, de consulter le charmant dessin de l'*Illustration* intitulé : *le cabinet de travail de M. de Lamartine.*

Invité par un ami à prendre connaissance de ce dessin, l'épouvante me monta au cœur. — Grand Dieu ! — me dis-je *in petto*, — quel spectacle m'est réservé ! Quel effrayant tableau va se dérouler devant mes yeux ? Vais-je avoir à contempler la cécité d'Homère, l'abandon de Job, la triste fin de Camoëns, la folie du Tasse, la misère de Cervantès, le désespoir de Gilbert, la mort de Malfilâtre ou le suicide de Chatterton ?

Je pris en tremblant le numéro de l'*Illustration*; un seul coup d'œil jeté à la dérobée sur le croquis du cabinet où gémit le poëte infortuné suffit pour me rassurer. Ce cabinet est charmant, confortable, encombré d'objets d'arts ; le fauteuil qui a l'honneur d'enserrer M. de Lamartine entre ses bras de velours ressemble à une épave du temple de la Mollesse. Les fenêtres du chantre d'*Elvire* donnent sur un beau jardin, dont les arbres dirigent leurs branches touffues vers ses carreaux, comme pour lui porter la bienvenue du printemps. De riches tapis, des rideaux soyeux, un foyer vaste et armé de toutes pièces, semblent proclamer la défaite de l'hiver qui vient de passer.

On écrit cependant, on répète, on proclame que le poëte a tout perdu, que la misère frappe à sa porte comme autrefois la barbarie aux poternes de Byzance. Il lui reste un jardin, des chiens, des courtisans, une plume éloquente. O misère, sois bénie pour t'être ainsi pliée aux exigences de cette époque où l'or court les rues! O misère, qu'as-tu fait de ton aiguillon ? M. de Lamartine a vaincu la misère : il a su la contraindre à se déguiser en sac d'écus.

[Du 6 mai.] = Le succès de la *Bourse*, cette pièce de Ponsard si impatiemment attendue, a tourné au triomphe dès la première représentation. Ceux qui ont songé, les derniers, à se procurer des places, ont dû céder à des exigences fabuleuses.

Des places de parterre ont été payées 50 francs; des stalles d'orchestre, 100 francs; une loge à salon n'a pas coûté moins de 1,500 francs à son fortuné locataire.

Nous garantissons l'exactitude de ces chiffres.

La direction a, du reste, pris des mesures pour arrêter les manœuvres de certains trafiquants de billets louant, dès le matin, un grand nombre de places, qui souvent ne sont pas occupées le soir, en raison du prix exagéré qu'ils en veulent.

= Cette représentation de la *Bourse* a encore fait dire à bien du monde : « Mais comment le Théâtre-Français n'a-t-il pas cette pièce-là ? »

Il paraîtrait que M. Ponsard tient décidément rigueur à la maison de Molière.

Dès les débuts de *l'Honneur et l'Argent*, il répondait à Mlle Rachel qui le félicitait de ses succès et l'engageait à n'en pas changer le théâtre, en mémoire des mille et une tracasseries qu'on lui avait fait subir rue Richelieu :

« Soyez tranquille, Madame, je vous réponds que jamais il ne m'arrivera d'écrire une ligne pour le Théâtre-Français. »

Si toutes les vengeances d'auteur pouvaient être

aussi fécondes en bons résultats, la fortune de l'Odéon serait faite pour l'éternité.

= *Figaro* conte, toujours à propos de la *Bourse*, un trait, fort joli de réminiscence, qui nous rappelle un peu l'histoire de cet enfant envoyé au lit avant souper, et s'écriant : « *Adieu, rôti !* » en passant devant le tournebroche.

« La veille de la première représentation de la *Bourse*, un étudiant, en grande tenue, ayant un habit de noce, ou d'enterrement, — un peu râpé peut-être, — le cou orné d'une cravate blanche, les mains insinuées dans des gants neufs d'une peau blanche presque immaculée, se présenta chez M. Ponsard.

« Monsieur, dit-il en saluant le poëte, je suis un de vos admirateurs dévoués ; j'avais grande envie d'aller applaudir votre nouvelle comédie, malheureusement on ne peut plus se procurer de places au théâtre... Je suis un pauvre diable d'étudiant... voudriez-vous m'en donner une ?...

— Hélas ! monsieur, répondit Ponsard, je suis vraiment désolé... mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais plus en trouver moi-même... et... je me vois forcé de vous refuser... »

Le jeune homme s'incline d'un air confus et se dirige vers la porte de sortie ; — mais, avant de disparaître, il s'écrie tragiquement, en levant ses mains vers le ciel :

Moi, qui n'ai pas dîné, pour acheter des gants !

O miracle !

Ponsard, en entendant cette spirituelle citation d'un alexandrin fameux de *l'Honneur et l'Argent*, se met à rire ..

Il est désarmé ; — il rappelle le bon jeune homme, et lui dit de très bonne-grâce, en lui donnant un billet :

« Tenez, monsieur, c'est mon dernier !... Un billet d'ami ! ajoute-t-il en lui serrant la main. »

[Du 6 mai.] = Périodiques nouveaux :

= *L'Art au dix-neuvième siècle, Revue mensuelle.* In-4° de 44 pages. Directeur-rédacteur, M. Théodore Labourieu, avec cette épigraphe : « Tout pour son temps. » Ce recueil doit s'occuper de beaux-arts et d'arts appliqués à l'industrie; il publie, en outre, des nouvelles et des romans.

= *Journal encyclopédique, répertoire universel et alphabétique des connaissances humaines*, par Lunel. — Cette publication paraît tous les jeudi; elle en est déjà à son septième numéro. C'est une sorte d'Encyclopédie fort succincte.

= *Asmodée, journal non politique*, publié sous le patronage des notabilités industrielles. Ce journal, dont le spécimen seul a paru, est rédigé en grande partie par le rédacteur en chef, M. Pascal Doré, et son épouse. Du reste, rien de satanique dans l'*Asmodée*, si ce n'est peut-être l'annonce de M. de Foy qui se trouve dans la partie industrielle, à laquelle sont consacrées les trois dernières pages du journal.

= *Le Journal des employés de Paris*, entièrement rédigé par des employés, sous la direction de M. H. Gourdon de Genouillac, — paraît tous les samedis. Le rédacteur en chef fait appel à tous les employés, les engageant à offrir leur collaboration à son journal ; en attendant il remplit ses colonnes en publiant la biographie des employés célèbres : Alex. Dumas, Eugène Sue, etc., et Béranger; pourquoi l'oublier ?

= *Journal de la Cuisine française et du service de table.* In-8, paraissant tous les mois. Le premier numéro est du mois d'avril, — avec cette épigraphe tirée de Brillat-Savarin : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. » Le premier article de ce recueil est intitulé : *Tous les méchants sont maigres.* Sur la couverture sont reproduits des vers gastronomiques de Béranger, Millevoye, Philippon de la Madeleine, Horace, l'Arioste, etc.

= *La Gazette de France* annonce que sa mission ayant toujours été de marcher à l'avant-garde en maintenant les grands principes sociaux, source de progrès véritables, et ayant compris la tâche qui lui était dévolue dans la phase d'activité sociale où les intérêts sont engagés aujourd'hui, elle se décide, tous les autres journaux l'ayant fait depuis longtemps, à agrandir son format.

= *Le Réveil*, journal non politique. Directeur : Régulus Fleury. « Dédaignant toute critique outrée,

tout éloge exagéré, les rédacteurs du *Réveil* auront toujours présents à leur mémoire ces trois mots : « Foi, Persévérance, Equité. » — Jeunesse de Paris, jeunesse des provinces, réveille-toi, réponds à notre appel, viens grossir nos rangs ! Que le même signal nous rallie, et que ce signal soit à tout jamais :

« FRATERNITÉ LITTÉRAIRE. »

= Ajoutons encore quatre *magazines* hebdomadaires au total effrayant de ceux qui paraissent déjà. Ce sont les *Tribunaux*, semaine judicaire, le *Passe-Temps*, la *Science pour tous* et *l'Image pour tous*, journaux illustrés.

= On lit en tête de la *Vérité* du 6 mai : « A partir du 1er juin prochain, la *Vérité* sera imprimée en caractères neufs, et *lisible comme elle ne l'a jamais été.* »

[Du 8 mai.] = Roger de Beauvoir vient de consacrer quelques lignes à Maurice Alhoy, mort récemment. Un amour malheureux relégua pour quelque temps à la Trappe l'auteur des *Bagnes* et de la *Foire aux idées*. S'il ne put se plier aux exigences de la vie claustrale, il en avait du moins conservé tout l'appareil, car voici ce que M. de Beauvoir raconte à ce sujet :

« Sa chambre, rue Neuve-des-Martyrs, n° 6, — une chambre de six pieds carrés, — était un réduit qui lui suffisait...

« Vous frappiez; et un homme légèrement voûté vous recevait...

« Etait-ce un vaudevilliste ?

« Allons donc ! il n'avait pas un bureau savamment et élégamment rangé comme M. Delacour, une médaille d'or sur sa table comme M. Siraudin, des ours dans ses cartons comme MM. X***, B***, Z***, mais une tête de mort !...

« Rien que cela !

« L'homme qui vous recevait était toujours un trappiste !... Il y avait des chapelets à sa cheminée, des chapelets à son lit, des gravures de moines encapuchonnés, d'après Ribeira, à son alcôve. »

= Charles Gille, un chansonnier populaire dont le talent n'était pas dépourvu d'une certaine originalité, vient d'être trouvé pendu à la porte de sa propre chambre.

Le refus d'une pièce présentée au Théâtre-Français entrait pour beaucoup, assure-t-on, dans les motifs qui l'ont poussé au suicide.

[Du 10 mai.] = Le bon public adore les images et on lui en donne le plus possible : on en fourre dans les journaux, dans les volumes, dans les affiches, dans les prospectus, partout enfin.

Avant les journaux *pour tous*, qui inondent aujourd'hui la place, les livraisons dites à *quatre sous* ont été le triomphe de l'illustration médiocre. Beaucoup de gravures faites à prix réduit, et dans un court délai, ont accompagné d'innombrables rééditions de presque tous les ouvrages qui avaient

paru depuis cent cinquante ans. Les Beaucé ont détrôné les Johannot.

Malheureusement, si peu payée que soit une gravure, elle ne laisse pas que d'entraîner encore certains frais ; quelques éditeurs eurent alors l'ingénieuse idée d'en diminuer le prix de revient en en multipliant l'exhibition sous divers prétextes. Et l'œil complaisant du lecteur put bientôt s'arrêter pour la troisième ou quatrième fois sur une vue de Smyrne qu'il avait déjà admirée sous la rubrique d'Alexandrie, de Damas ou de Trébisonde.

D'autres y mirent plus de scrupule, et ce ne fut pas le moins curieux. Ainsi un dessinateur nous affirmait dernièrement avoir été invité à faire pour la célèbre ballade du *Plongeur* une vignette qui put s'accommoder en même temps à un cours de physique expérimentale, article : *cloche à plongeur*.

Le fait mérite certainement d'être conservé pour l'histoire artistique de notre temps.

[Du 12 mai.] = M. de Courchamp, de célèbre mémoire, cet homme énigme, était en même temps un homme d'esprit. Il avait un voisin, M. le marquis de Jumilhac, qui avait la manie de râcler du violon, et M. de Courchamp avait la faiblesse d'abhorrer cet instrument. Le violon l'agaçait, le crispait, lui donnait des attaques de nerfs... Il aurait bien déménagé ; mais son logement lui convenait, et puis, dans la nouvelle maison où il aurait été transporter ses pénates, il pouvait bien

y avoir deux violons au lieu d'un. Mieux valait, en conséquence, chercher un moyen de dégoûter M. de Jumilhac de sa fatale passion.

C'est ce que fit M. de Courchamp, et voici ce qu'il imagina. Il fit imprimer un petit *avis aux amateurs de violon*, ainsi conçu :

« M. le marquis de Jumilhac a inventé une colophane d'une espèce toute particulière. Il en distribue gratis un morceau à toute personne qui se présente à son domicile, rue..., n°., et qui en fait la demande. »

Le lendemain, un monsieur arrive chez M. de Jumilhac et présente sa requête; le violoniste le croit fou et le fait mettre à la porte ; mais il en vient un second, puis un troisième; bref une procession se succède : — *Un peu de colophane, s'il vous plaît !*

M. de Jumilhac partit pour la campagne, et, à son retour, il avait le violon en horreur.

= M. de Chennevières fait en ce moment un appel qui doit trouver partout de chaleureuses réponses. Il s'agit de publier un Inventaire général des curiosités d'art de la France. M. de Chennevières convie tous les hommes de bonne volonté à la rédaction d'un aussi important ouvrage. Les termes de sa proposition sont remarquables, et nous ne saurions trop louer les idées qui y sont émises :

Je me propose, dit-il, de fonder un recueil dont le titre serait *Inventaire des Curiosités d'Art de la France;* mon idéal serait plutôt un catalogue qu'un

guide ; et l'ensemble de notre travail deviendrait un immense supplément aux catalogues des Musées impériaux et constituerait avec eux le répertoire complet des peintures et des sculptures de la France. La mention des monuments d'architecture n'y tiendrait qu'une place extrêmement sommaire, et servirait comme de cadre à la nomenclature des ouvrages précieux, plus fragiles et plus mobiles, dont les autres arts auraient décoré ces monuments. Si j'avais un modèle à proposer, Messieurs, pour la rédaction de nos notices, ce serait le livre excellent, imprimé à Bruges en 1846, et qui a pour titre : *Inventaire des objets d'Art et d'Antiquité de la Flandre Occidentale, dressé par la Commission provinciale* : cette Commission provinciale, chargée de rechercher les objets d'art, a décrit là les peintures, sculptures, ciselures et ornements des églises de Bruges, en indiquant leurs proportions, leur emplacement, leurs sujets, leur auteur, leurs dates, leurs provenances, tout cela simplement, sans amplification, ni dissertation : des faits, des noms. Je ne veux point dire pourtant que nous, qui aurons affaire très-souvent à des ouvrages inconnus ou dont l'histoire a été trop longtemps oubliée, nous ne devions éclaircir et appuyer nos attributions, par la production de tous les documents nouveaux, et de toutes les citations utiles sur les monuments décrits ; ce sera bien au contraire l'un des intérêts et l'une des garanties de la conscience de nos travaux ; mais j'entends que la sobriété de plume doit être de rigueur dans une publication aussi avide de faits et de dates que celle-là. La prudence aussi devra être de rigueur, et une extrême prudence dans les attributions. On a été longtemps si aventureux, si romanesque ! Nous supplions nos futurs collaborateurs de ne placer sous le nom de chaque artiste que les œuvres signées de lui, ou qui lui sont assurées par une incontestable tradition. Dans le cas du plus léger doute, les mots

attribué à, ou *manière de*, témoignent à la fois de plus de science et de conscience. Il faut si peu d'erreurs, ou d'attributions inconsidérées pour discréditer tout un bon livre! Nous ne pourrions suivre, on le comprend, d'autre ordre que celui des communications de nos collaborateurs; mais deux tables, l'une des noms d'artistes, l'autre des noms de villes et de paroisses, seraient placées à la suite de chaque série du recueil, et les séries se composeraient de cinq ou six volumes. — Et puisque je fais appel, Messieurs, à votre collaboration, je dois vous dire sans détours jusqu'à mes arrière-pensées. J'ai toujours éprouvé qu'il était si chatouilleux de toucher aux attributions des collections particulières, que là où la franchise est difficile, j'aime autant ne pas entrer, et que j'irai de préférence au plus pressé, c'est-à-dire aux églises, aux hôtels-de-ville, sur les grandes places, là où le voyageur peut voir des ouvrages moins variables et plus authentiques par leur nature, et où il peut constater librement ou rectifier nos descriptions.

PH. DE CHENNEVIÈRES.

[DU 13 MAI.] = *La Monnaie historique ou l'histoire de France, l'histoire universelle et l'uniformité des poids, mesures et monnaies, par la monnaie de bronze*, par M. le baron Marulaz. Imp. chez Carion, in-4°.

L'auteur propose de faire des pièces de bronze de 20 centimes et de 50 centimes ; la face de la pièce serait à l'effigie et au nom de l'Empereur.

Le revers portera la légende : *Empire français*, l'indication de la valeur de la pièce, le poids en grammes, le diamètre de la pièce en millimètres ; le champ sera divisé en trois parties. Au sommet,

l'aigle. — Au milieu, un sujet représentant le fait le plus grand, le plus important, le plus glorieux pour la civilisation qui aura été accompli dans le cours de l'année précédente par la nation française. — Au bas, sera une inscription française, relatant la date du fait et expliquant, ou plutôt complétant la composition du graveur.

On pourra en frapper plusieurs séries suivant l'abondance des matières.

La pièce de vingt centimes sera frappée tous les ans.

Celle de cinquante sera réservée pour la reproduction itérative du fait jugé le plus important, d'une période de cinq ans.

Telle est, en résumé, l'analyse de la brochure que nous citons. M. Marulaz, comme on le voit, a eu là une idée ingénieuse, si elle était praticable ; mais comment juger les faits contemporains, et puis comment porter dans sa poche des pièces pesant cinquante grammes ?

[Du 14 mai.] = Nous trouvons ces curieux détails, dans un article que M. Escudier vient de publier sur Adolphe Adam.

« Adam était né pour l'opéra comique. Son élément, c'était le rire, l'esprit, la gaîté ; il avait horreur de la monotonie ; il évitait les pleurs ; il aurait plutôt mis tout un opéra en contredanses que de se laisser aller à une fade mélancolie. Lorsqu'il n'avait pas de poëme sur le chantier, ce qui lui arrivait rarement, ne pouvant arrêter sa fécondité, il prenait

au hasard un livre, un journal, une feuille d'annonces, et là-dessus il composait des chansons. On l'a vu, et c'était bien la chose du monde la plus amusante, poser un grand journal sur son piano et improviser pendant deux heures, depuis le *premier-Paris* jusqu'à la signature du gérant, les scènes les plus comiques. . . . . .

. . . . . Il fut un temps où il s'était épris d'un attachement enfantin pour les animaux domestiques. Nous le voyons encore dans son petit appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, assis devant son piano, — une épinette qui lui était chère, — car elle lui venait de Grétry. Pendant qu'il faisait résonner les notes aigres et criardes de l'instrument séculaire, deux chiens jouaient sur ses coussins; bientôt un superbe angora se mêlait à la partie, et l'on entendait tout à côté les cris aigus d'un gros perroquet. Tout ce bruit ne le troublait point; seulement de temps à autre il se détournait de son piano pour jeter les yeux sur un bocal où une petite grenouille apprivoisée exerçait sa souplesse tout le long d'une petite échelle de bois. Ces goûts, il les a conservés jusqu'à sa dernière heure : le matin où on l'a trouvé étendu sur son lit, les yeux à jamais éteints, un beau levrier était à ses pieds, attendant le réveil de son maître pour lui donner ses caresses. »

= *Physiologie hygiénique, pour bien se nourrir avec peu de nourriture, bien se désaltérer en buvant peu et pour éviter l'indigestion en cas de surabondance*, par Lutterbach, professeur de médecine naturelle spontanée. 6e année — 6e brochure. Paris. Lacroix-Comon. In-18. — La méthode de M. Lutterbach est basée tout entière sur les exercices de la respiration. L'échantillon suivant peut en donner une idée :

« *Exercice de la scie.* — Il faut, étant assis, croi-
« ser le bas des jambes, mettre les mains dos à dos,
« les fourrer entre les genoux, les faire aller et
« venir, de même que la scie, en inclinant et re-
« levant le haut du corps; pousser et tirer les
« mains avec plus ou moins de force selon la pres-
« sion des genoux, de même que, pour la scie, lors-
« qu'elle pénètre dans le bois plus ou moins dur.
« Puis la reprise d'haleine viendra soutenir la poi-
« trine et fortifier l'impulsion qui fait attirer à soi.
« Le frottement des mains par vacillement causera
« moins de chaleur. Pour varier la sensation, les
« mains descendent aux mollets ou les bras pirouet-
« tent entre les cuisses. A table, la *scie* satisfera
« au besoin de raviver le jeu des sens, qui a sa
« part dans l'action nutritive. »

Cet exemple suffira pour donner une idée des ingénieux procédés inventés par M. Lutterbach ; et nous avouons qu'il doit être tout à fait réjouissant de voir une vingtaine de personnes, à la fin d'un bon repas, au moment où les fonctions digestives commencent à être embarrassées, se livrer avec fureur à l'exercice de la *scie*.

Du reste, la célébrité de M. Lutterbach est déjà assise sur des bases solides par ses précédents ouvrages, et notamment par sa *Révolution dans la marche*, où l'on remarque les chapitres suivants : *La tourniquette*, — *la talonette*, — *la moulinette*, — *l'ondoyante*, etc., etc.

[Du 15 mai.] = Les assauts que M. Gal... vient de soutenir avec un si rare bonheur dans ses ateliers de la rue Cassette, nous ont remis en mémoire un débat fort plaisant, mais beaucoup plus ancien, qui eut lieu entre lui et Gérard de Nerval. Voici plus d'un an qu'on pleure ce dernier. Il nous sera donc permis de rire un instant avec lui de cette aventure et de la conter tant bien que mal.

Gérard de Nerval allait voir autrefois un sien ami peintre, logé place Furstemberg, juste au-dessus des appartements qu'occupait alors M. Gal... Dans un de ces jours de folle humeur qui lui étaient particuliers, il se trompe d'étage et pénètre en faisant de grands bras chez le futur auteur de *la Léda*; celui-ci recule peu rassuré, après avoir protesté en vain contre cet envahissement de son domicile. Mais Gérard le saisit au collet et lui dit :

« Toi, je te connais... Tu dis t'appeler Gal... Erreur : Tu es le troisième *mufle* (textuel). Le premier, c'est Buloz ; le second, c'est Gautier ; — le troisième, c'est toi...

— Moi !

— Oui, toi... toi, toi, toi... ! » répète-t-il en se mettant à tourner sur lui-même avec l'imposante rapidité d'un derviche.

Pendant ce temps, Mme Gal... accourait aux cris de son mari ; mais Gérard ne l'aperçoit que pour courir se prosterner à ses pieds, en disant :

« Voici la lune, voici Phœbé... Adorons l'astre des nuits. »

Bref, le tumulte était à son comble, lorsque apparut à son tour l'ami chez lequel devait aller Gérard de Nerval. Tout fut pacifié, grâce à son intervention; mais il y a gros à parier que l'auteur de la *Bohême Galante* dut être longtemps considéré comme un farouche iconoclaste par les époux Gal...

LIVRES

Portraits inédits d'artistes français. Texte par Phil. de Chennevières. Eaux fortes et lith. par Legrip. Paris 1856. in-fol. La troisième livraison de cet important ouvrage vient de paraître; elle contient les portraits et les biographies de Jean Fouquet, Gentil, Lesueur, Chardin, Lebas et Leprince; l'historien et l'artiste ont rivalisé de savoir et de talent. La biographie de Leprince est due à un de ses descendants, M. Alfred Dachel.

THÉATRES

(Du 14.) — Théatre-Français. — Reprise de *Louise de Lignerolles*. Madame Plessy marivaude agréablement le rôle de Madame de Lignerolles : il y fallait plus de simplicité austère et de vertu calme et digne. Quant aux robes de Madame Plessy, elles sont toujours les plus belles du monde. — Ces robes-là joueraient la comédie toutes seules, — la comédie de Marivaux, bien entendu. — Madame Plessy a eu cependant de l'énergie dans les moments dramatiques : on ne se doutait pas que ce masque, moulé pour les mignardises des proverbes, pût prendre aussi les sévérités de l'expression tragique. Une femme peut tout.

[Du 6.] — Odéon. — *La Bourse*, comédie en cinq actes et en vers de M. Ponsard, voilà l'événement littéraire de la quinzaine. — La *Bourse* est une sœur cadette de *l'Honneur et l'Argent;* les deux pièces se ressemblent un peu, ce qui est bien permis à des sœurs. — La *Bourse* a obtenu un grand et légitime succès, — moins comme pièce que comme pensée, comme tendance et comme sentiment, — car son intrigue est faible et son action languissante ; mais elle est pavée de bonnes intentions qu'on jette à la tête de ceux qui demanderaient plus de drames ou plus de caractères. Le vers est très-inégal, parfois énergique et parfois un peu trivial ; toujours nourri de pensées, mais souvent un peu lourd d'allures. Le rime n'est pas riche, mais c'est de quoi le public se préoccupe peu ; il lui suffit qu'elle soit à son aise. — La pièce de M. Ponsard ne nous donne pas la Bourse même, avec sa physionomie diverse et terrible, elle nous en montre un reflet, saisi au passage, et immobilisée sur la palette d'un peintre bourgeois d'infiniment de talent.

Théâtre-lyrique. Une reprise de *Si j'étais roi*, pour le succès de laquelle la direction a fait plus de frais que les artistes. Une honorable exception doit cependant être faite pour un jeune baryton qui arrive de Lille, M. Grillon. Mise en scène particulièrement soignée.

— Vaudeville. *Le chemin le plus long*, pièce en trois actes très-dramatiques, par M. de Courcy. Si vous voulez que monsieur votre fils épouse l'infortunée qu'il a séduite, faites semblant de l'épouser vous-même. Ce remède singulier a réussi complétement à la scène. Nous conseillons cependant à l'auteur de ne l'administrer désormais qu'à petites doses.

— Au Gymnase, on attend les *Fanfarons du vice*, trois actes de Biéville, l'auteur du *Fils de Famille*. Le titre promet.

— Aux Folies-Nouvelles, *Zerbine*, une opérette fort heureusement renouvelée de notre ancienne Comédie Italienne, et *Pierrot bureaucrate*, pantomime indescriptible, à laquelle on rit trop.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 31 MAI 1856

[Du 16 mai.] = A Paris comme en province, on cite à tout propos la scélératesse des journalistes, gens tarés, hableurs vagabonds, et n'écrivant que parce qu'ils n'ont pu réussir dans d'autres *parties*. Cependant, il serait bientôt temps qu'on fît passer en proverbe l'indélicatesse de certaines gens qui, spéculant sur la bonne foi de ces coquins de publicistes, s'inscrivent comme leurs abonnés, reçoivent pendant une année le service de leur journal, et finissent par refuser honnêtement une quittance trop tardive, en prétextant qu'ils croyaient à un don gratuit ou mieux encore en affirmant avoir déjà payé.

Nous recommandons à ces journalistes dupés le procédé qu'emploie la *Commission des Amis de la littérature française*, vis-à-vis des souscripteurs aux *Cours familiers* de M. de Lamartine. Ce procédé consiste tout bonnement dans le charmant modèle de souscription qui se trouve ci-joint. La forme en est parfaite et l'effet infaillible. J'entends bien un voisin se récrier sur son parfum commercial, mais où l'industrie ne trône-t-elle pas aujourd'hui ?

MANDAT DE PAIEMENT

DU

PRIX D'ABONNEMENT

AU

COURS FAMILIER

DE LITTÉRATURE

PAR

M. DE LAMARTINE

On peut, si on le préfère, adresser un mandat sur la poste à l'ordre de M. DE LAMARTINE.

SIGNER CETTE SOUSCRIPTION, QUI SERA ADRESSÉE A M. DE LAMARTINE

COMMISSION DES AMIS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

le 1856 B. P. FR. 20.

A présentation, je paierai à mon domicile ci-dessous, à M. DE LAMARTINE *ou à son ordre, la somme de* VINGT FRANCS; *valeur en un abonnement d'un an au* COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE (un Entretien par mois), *qui me sera adressé* franco, *à domicile, du* 1er *janvier au* 31 *décembre* 1856.

Ecrire en toutes lettres :
bon pour 20 francs.

Signature : _____

Profession ou qualité _____

Demeure _____

5. — TYP J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Plier, cacheter et jeter à la poste à l'adresse d'autre part :

[Du 18 mai.]—Le directeur du Gymnase vient d'adresser à M. le préfet de police, une note sur les modifications proposées par la commission chargée de visiter les salles de spectacle. Ce memorandum est fort habilement fait, et certaines considérations accessoires y tiennent la place d'une vraie physiologie. Voici, par exemple, comment M. Lemoine-Montigny classifie le public de son théâtre.

Et d'abord, n'est-il pas vrai de dire que, dans une salle de spectacle, toutes les places ne doivent pas être appréciées au même point de vue?

Le public n'est pas le même à toutes places.

Les spectateurs se divisent, pour ainsi dire, en plusieurs nuances :

Celui qui vient uniquement pour le spectacle et pour en jouir, et qui veut avant tout être placé de manière à voir et à entendre, dût-il être un peu gêné pour cela. C'est le public des petites places. Ce n'est pas le plus difficile.

Celui qui tient au spectacle, mais à la condition qu'il le verra à son aise. A celui-là, il faut un peu de tout; il veut voir, entendre, mais sans être trop serré, dans un bon fauteuil, si c'est possible, etc., etc. C'est la grosse partie du public; c'est la plus exigeante.

Enfin, celui qui vient au théâtre, parce qu'il faut aller quelque part, parce qu'il faut dépenser son temps et son argent, parce que c'est la mode d'y aller et d'aller à de certaines places. C'est la classe la moins nombreuse, mais celle qui rapporte le

plus et qui tient moins encore à voir qu'à être vue.

Cette division des spectateurs en trois classes une fois reconnue, nous sommes amenés à une observation naturelle touchant l'article 1er qui réduit les loges d'avant-scène tantôt de DEUX places, tantôt d'UNE place.

Ces loges sont occupées surtout par cette partie du public qui cherche, au théâtre, non pas les *bonnes* places, mais les places à la *mode;* qui sait très-bien que les loges d'avant-scène sont les moins bonnes places pour voir et goûter le spectacle, mais les meilleures pour voir la salle, ou en être vu, ou pouvoir au besoin, n'en être pas vu. Jamais personne n'aurait l'idée de louer *une* place d'avant-scène comme on loue une place de première ou de galerie. On loue la loge entière pour y être chez soi. A qui n'est-il pas arrivé de vouloir accompagner une ou deux personnes au spectacle avec le désir très-légitime de ne pas être aperçu?

C'est à cela que servent les loges d'avant-scène.

On a beau ne prendre qu'un plaisir très-avouable, on a tous les jours des raisons très-avouables aussi de se tenir dans l'ombre.

Ainsi la question n'est pas de savoir si toutes les personnes qui sont dans les loges d'avant-scène peuvent voir le spectacle, mais seulement si elles trouvent place dans ces loges pour y être ensemble. La preuve que beaucoup de ces spectateurs ne tiennent pas à voir le spectacle, c'est que, dans les cas si fréquents où une de ces loges est louée tout entière pour deux personnes, un monsieur et une dame, il arrive que la dame est sur le devant occupant une

seule place, le monsieur au fond, occupant par préférence une de ces places que l'on voudrait supprimer comme impossibles, et laissant vide celle de devant qu'on croit pouvoir seule le satisfaire.

Les habitués de ces places aristocratiques seraient fort désappointés le jour où les choses seraient établies de telle sorte qu'une loge d'avant-scène ne pourrait contenir que DEUX personnes placées sur le devant, en vue de toute la salle. Or, c'est ce qu'on propose, quand on veut réduire à DEUX des loges qui ne sont déjà que de QUATRE.

Du reste, tout le monde sait qu'une loge d'avant-scène étant située tout à fait de côté, on doit ne pas voir ou ne voir que très-mal au second rang. C'est pour cela que dans ces loges on place généralement des glaces où se reproduit ce qui se passe sur la scène. Ces situations et ces arrangements n'ont rien de nouveau. Ils ont été acceptés par l'Autorité lors de la construction des salles. Ils sont acceptés par le public qui, loin de s'en plaindre, recherche ces places au point qu'il n'y en a jamais assez. Ces loges, qu'on signale comme désagréables au public, sont toujours les premières occupées. Pour peu qu'une pièce ait de succès, il faut les retenir huit jours à l'avance. Cela étonne les personnes qui n'ont pas une préférence particulière pour ce genre de places, mais cet étonnnement ne prouve que mieux la vérité de ce que nous disions plus haut : c'est que selon les différentes classes de spectateurs, les goûts sont différents, et que pour bien juger des avantages d'une place, il faut se mettre au point de vue de ceux qui ont l'habitude de l'occuper.

[Du dit.]=Un tolle général paraît décidément s'élever contre les jeux de Hombourg.

Nous citions naguères *les Echos de Hombourg*, par Et. Pall. A peine l'auteur vient-il de mettre en vente son deuxième volume que le premier est épuisé déjà. On en prépare une seconde édition.

Un but éminemment moral et une humour entraînante caractérisent le livre de M. Pall. Un autre écrivain, M. Grégoire, vient d'abonder dans son sens en se plaçant au point de vue technique du droit même des joueurs ; parmi ses révélations, celles-ci nous ont surtout frappé :

On a vu un riche directeur de banque de jeu jouer à sa propre table de 30-40 des poignées de rouleaux, aller du tapis à sa caisse, revenir les mains pleines, perdre encore, aller de nouveau et revenir cinq à six fois, perdant toujours. Enfin la dernière fois, pour mettre fin à ses ridicules promenades, il arrive les poches pleines de billets qu'il joue et perd aussi niaisement que les rouleaux. Environ 80,000 francs y passèrent. C'était quelque chose de repoussant à voir que cet homme, le visage empourpré, s'acharner ainsi au tapis, quand au contraire, par pudeur et pour exemple à ses subordonnés, un directeur devrait toujours s'abstenir de jouer.

Il y a quelques années on fit imprimer une brochure fort peu flatteuse sur la Direction de la banque de Hombourg, que j'ai lue; des faits passablement scandaleux y étaient dévoilés. Le prince, en ayant eu connaissance, fit donner le conseil à la Direction de retirer cette brochure moyennant quelques rouleaux : « Non pas, dit-elle; ça nous fait des réclames. » — Quelle honte ! — Sans déférence pour le prince, sans

égard pour le pays, cette Direction utilise tout..... Heureuse nature!

[Du 19 mai.] = *Poésies bibliophiliennes.* — Pièces en vers et en prose en l'honneur de quelques libraires de Paris. (Imprimé chez Dubuisson. In-8° de 15 pages.)

En tête se trouve le portrait de M. Bossange avec un toupet fulminant; la pièce qui lui est dédiée, intitulée *Portrait de mon ami*, est signée Solvet et datée de Dieppe. Une note placée en bas de la page nous apprend que M. Bossange père est aujourd'hui âgé de 91 ans. L'auteur le dépeint ainsi :

... Un petit vieillard, qui sur sa tête illustre
Porte facilement son dix-septième lustre;
Dont l'oreille est au guet, le pied bon, l'œil ouvert,
Qui sous ses cheveux blancs cache un cœur encore vert.
Il est ardent et vif, il est prudent et sage
Et joint à la raison la force et le courage...
Je n'ai pas dit le nom de ce vieillard *étrange :*
Chacun l'a reconnu, c'est le papa Bossange.

Puis vient une épître à Ch. Pankoucke par Fr. Grille, une épître à Mme ***, libraire, datée des Batignolles et signée F. Vandeuzandre.

Le recueil se termine par une note de M. Guérard et une lettre de Janin au ministre de l'intérieur relativement au libraire Curmer.

A la page 12 se trouve un article intitulé *A. P. Jannet (l'éditeur de l'Elégante « Bibliothèque élzévirienne »)* et signé P. Jannet. On y remarque des

vers de M. le baron de Reiffenberg, le père, le célèbre bibliophile belge.

[Du 20 mai] = Le *Times* du 7 février 1849 contenait l'annonce suivante :

« Avez-vous besoin d'un domestique? La nécessité dicte elle-même la réponse. L'auteur de la présente annonce offre ses services à toute dame, gentleman, compagnie ou autres personnes quelconques, qui sentiraient le besoin d'avoir un serviteur de confiance, véritablement fidèle dans toute espèce d'emploi en dehors de la domesticité, là où il faudrait une connaissance pratique de la nature humaine prise sur le fait dans les diverses parties du monde. L'individu en question pourrait entreprendre toute affaire importante ou non pour laquelle il faudrait du talent, une inviolable discrétion ou beaucoup d'adresse. Il a fréquenté les meilleures comme les plus mauvaises sociétés, sans se laisser corrompre par les unes ni les autres. Il n'a jamais été domestique. Il prend la liberté de dire qu'il sait se tenir à sa place. Il est moral, d'une humeur égale, d'un âge moyen et irait partout où l'on voudrait. Il pourrait donner des conseils à un capitaliste désireux d'augmenter ses revenus sans cesser d'avoir le maniement de ses fonds. Il pourrait servir de secrétaire ou de valet à quelque lady ou gentleman que ce soit. Il sait parler ou se taire, chanter, danser, jouer, boxer, faire des armes, prêcher un sermon,

conter une histoire, être grave ou jovial, ridicule ou sublime, tout faire en un mot depuis friser une perruque jusqu'à bombarder une citadelle. Mais ce qu'il sait surtout, c'est ne jamais effacer son maître.

« S'adresser, etc. »

= *Eugéa, muse de la Géographie.* M. Cortambert a son idée ; il veut, ou plutôt il voudrait que l'on créât une dixième muse, celle de la géographie, comme si la géographie ne pouvait s'en passer. Après tout, les désirs de M. Cortambert sont trop respectables pour que nous ne leur donnions pas un léger écho :

..... Il est regrettable que les anciens, dans leur ingénieuse mythologie, n'aient pas créé une Muse de la géographie, comme ils en ont créé une de l'histoire et une autre de l'astronomie, deux Muses qu'on fait présider tour à tour à la géographie elle-même.

Ah ! si l'on avait imaginé une Muse de la géographie, il me semble qu'on aurait pu l'accompagner d'attributs délicieux. On ne l'aurait pas ornée, comme Clio, de la couronne de lauriers et de la trompette, signes des victoires et de la bruyante renommée ; on ne lui aurait pas donné, comme à Uranie, une couronne d'étoiles et des instruments de mathématiques, qui rappellent seulement les travaux savants et admirables, mais ardus, de l'étude du ciel. Je me la serais volontiers représentée comme une jeune déesse, d'une beauté douce, et un peu sévère cependant, la tête parée d'une Guirlande élégamment formée de fleurs, de plumes délicates et de pierres variées. ...

Je propose de donner à cette Muse le nom d'*Eugéa*, tiré de deux mots grecs signifiant *bien*, *Terre ;* c'est-dire qu'elle voit bien la Terre, qu'elle en comprend

la description comme il faut la comprendre, qu'elle la peint avec intelligence et amour. Il se trouve que ce mot signifie aussi, en grec, *féconde, fertile.* C'est une concordance heureuse ; car quelle étude est plus féconde, plus riche que celle de la géographie?

= M. Léouzon-Leduc publie dans la *Presse* d'aujourd'hui un article presque sérieux sur le congrès vinicole qui a eu lieu à Dijon. Il s'agissait, comme tout le monde sait, d'apprécier *ex aperto* les crus de cette excellente Côte-d'Or : aussi la Société des dégustateurs était-elle au grand complet. « On comptait parmi eux, outre les principaux propriétaires du pays, des amateurs venus des départements voisins ainsi que de l'Angleterre, et les délégués des organes principaux de la presse française et étrangère. »

A en juger par M. Léouzon-Leduc, l'enthousiasme de cette dernière catégorie de dégustateurs a franchi toutes les bornes.

Et comment en aurait-il été autrement ? A midi, on s'attablait autour d'un étalage monumental de bouteilles plus vénérables les unes que les autres, et pendant trois heures, sans désemparer, on appréciait « plus de *soixante* espèces de vins. »

Mais que sont ces trois heures, que sont ces soixante espèces de vins pour des gens aussi pénétrés de leur mission que l'honorable rédacteur de la *Presse.* « Chose remarquable ! s'écrie-t-il, malgré l'*abondance*, malgré *surtout* la *variété* (ce *surtout*

fait admirablement) des vins dégustés, les têtes étaient *parfaitement libres*, le palais nullement blasé, l'expertise *eût pu se prolonger longtemps encore* qu'elle n'en eût été ni moins sûre ni moins consciencieuse. »

Cette confiance honore d'autant plus son sang-froid, qu'à cinq heures, — deux heures après,— il s'asseyait, c'est lui-même qui nous le dit, à un banquet monstre complémentaire de la matinée.

Décidément, M. Léouzon-Leduc est la plus forte tête du journalisme.

[Du 21 mai.] = Les reliques abondent en ce moment chez les marchands de bric-à-brac. En traversant un pauvre petit passage qui conduit à la place de l'Abbaye, nous avons demandé par curiosité, le prix d'un reliquaire appendu à l'étalage d'un revendeur.

On nous a répondu : Vingt-cinq francs.

Ce reliquaire consiste en un cadre sculpté datant de la fin du dix-septième siècle, haut d'environ 35 centimètres et large de 40, et en une sorte de tableau composé de figurines en cire et de fleurs en papier doré. C'est au milieu de ces fleurs que sont enchâssées les reliques en question ; sur les douze qui devaient y être primitivement, il en reste onze. Ce sont des fragments d'os revêtus d'étiquettes sur lesquelles nous avons distingué les noms de saint Matthieu, de saint Columb, de saint Sérapion,

de saint Gentian, de saint Fulgence, de saint Crescent et de saint Hippolyte.

En prenant ce premier prix de *vingt-cinq francs* pour base et en tenant compte au plus bas des accessoires que nous venons de signaler, chacun de ces fragments sacrés représente donc une valeur de QUARANTE SOUS.

Il est inutile d'insister davantage sur l'inconvenance de pareilles exhibitions; nous les considérons, en laissant de côté leur plus ou moins d'authenticité, comme une insulte grossière à la foi religieuse.

= Passe encore pour un reliquaire d'un autre genre, et intéressant jusqu'à un certain point les amis des belles-lettres.

Celui-là, nous l'avons rencontré chez un antiquaire du quai Malaquais.

Son cadre et ses ornements intérieurs sont d'une dimension moindre, mais d'un caractère identique à ceux décrits plus haut.

Au beau milieu se trouve un fragment d'os sur lequel on lit avec surprise :

Crâne de Pierre Abeilard,
mort en 1143.

Derrière le cadre, se trouve collé le certificat que voici ; il nous a paru bon, paléographiquement parlant :

Les ossements de Pierre Abeilard et d'Héloïse, première abbesse du Paraclet, reposaient depuis plus de six cents ans dans ce monastère. Après sa sup-

pression ils ont été transférés dans l'église paroissiale de Nogent-sur-Seine, chef-lieu du district, où ils reposent dans un même caveau et dans un même cercueil en plomb. Le morceau du crâne d'Abeilard qui est dans ce tableau en a été tiré lors de la translation qui a été faite de ces deux personnages.

Le 7 novembre 1792.

MESNART, *curé de Nogent-sur-Seine.*

[DU 23 MAI] = Un artiste pressé d'argent fait monter à son atelier un marchand de tableaux, dont nous avons signalé plusieurs fois déjà l'ignoble mercantilité.

« Combien ? dit-il en indiquant une toile fraîchement peinte.

— Soixante francs...

— Allons donc ! le cadre seul me coûte cela.

— Je ne dis pas, réplique avec finesse l'honnête négociant, mais... vous avez dû le prendre à crédit. »

[DU 24 MAI.] = Un érudit spirituel, M. F. Génin, vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait été professeur à la Faculté de Strasbourg, où son enseignement avait eu un certain retentissement, puis chef de la division des sciences et des lettres au Ministère de l'Instruction publique (1848-52). Outre plusieurs ouvrages de polémique, et un grand nombre d'articles de critique publiés dans divers revues et journaux, il a fait paraître : *Des variations du langage français depuis le* XII*e siècle*, 1845, in-8° ; *Lexique comparé de la langue de Molière*, 1846, in-8°; des éditions des *lettres de Mar-*

guerite d'Angoulême, de la *Chanson de Roland*, de la *Farce de Patelin*, des *Éclaircissements de la langue française*, par J. Palsgrave, in-4°. — Le jour même de sa mort, l'éditeur Chamerot a mis en vente le dernier ouvrage de ce philologue distingué (*Récréations philologiques*, in-8°, t. Ier).

M. Génin, sous une apparence froide, un peu bourrue même, était un homme excellent, droit et intègre par-dessus tout. L'anecdote suivante donnera une idée de son caractère.

M. M***, littérateur fort connu, auquel le roman et le théâtre ont valu un certain renom, avait été faire une partie avec quelques amis dans un restaurant de Fontainebleau. Le dîner fut des plus gais, il se prolongea quelque peu, et cela si bien, que nos convives oublièrent avec les ennuis quotidiens de la vie l'exiguité de leurs ressources. Quand il fallut payer, on se cotisa ; mais, à eux tous, ils ne purent couvrir le quart de la somme demandée. Que faire? — L'aubergiste refusait de laisser partir un seul des convives sans être tout à fait soldé.

On se résigne, on attend que le ciel dans sa clémence fasse un miracle ; mais au bout d'un jour d'attente, ces messieurs, ne voyant pas venir de miracle et s'apercevant que l'hôte les nourrissait odieusement, tinrent conseil. M*** écrivit en désespoir de cause à un ami de Paris. Il se trouva par hasard que cet ami était obligeant ; il alla trouver M. Génin, alors chef de division, et lui raconta tout.

M. de F*** était alors ministre ; c'était encore un homme d'esprit, et M. Génin n'hésita pas à lui confier toute l'histoire.

« M***, lui dit-il, est un littérateur de talent ; il faut le tirer de là. Il a fait une folie, mais enfin qui n'en a pas fait ?

— Mais par quel moyen ? reprit M. de F***.

— Ah ! cela presse. Il faut lui accorder immédiatement une indemnité littéraire ; sur le vu de la lettre d'avis, le traiteur se montrera plus accommodant. »

Ce qui fut dit fut fait. Une heure après, une estafette partait pour Fontainebleau, où l'aubergiste, sur le vu de la dépêche officielle, s'empressa de relâcher les prisonniers avec toutes les marques de la plus profonde considération.

On trouverait plus d'un trait de ce genre à raconter sur M. Génin qui, toujours souffrant et par suite toujours morose, n'en était pas moins l'homme le plus obligeant du monde.

[Du 27 mai.] = Un compte rendu de l'Assemblée générale de MM. les actionnaires du *Siècle* nous apprend que les produits ayant été de 2,152,742 fr. 84 c., et les frais de 1,865,242 fr. 84 c., le bénéfice de l'année qui vient de s'écouler est de 287,500. « Ce bénéfice provient des abonnements, de la vente de la librairie, et principalement des annonces.

« A quelle cause attribuer la prospérité de notre feuille? dit M. Lebodey, directeur gérant.

« D'abord à la constance de nos principes et à la modération de nos opinions, qui est la loi de notre conscience avant d'être la nécessité de la loi écrite;

« A la supériorité de nos écrivains;

« A l'accord parfait, en matière politique comme en matière d'administration de votre conseil, composé d'hommes distingués, rompus aux affaires, et dont la surveillance, toujours active et éclairée, sans jamais cesser d'être bienveillante, a puissamment secondé la direction;

« Enfin, et avant tout peut-être, à notre directeur politique (M. Havin).

« Élévation d'esprit et de caractère, tact fin et sûr, connaissance approfondie des hommes et des choses, telles sont les *principales* qualités de celui qui guide notre marche au milieu des dangereux *récifs* qui nous environnent.

« Mettons aussi au premier rang parmi les artisans de nos succès, notre spirituel rédacteur en chef pour la partie littéraire qui, aux yeux de tous, n'a qu'un tort : celui de mettre trop souvent la prose des autres, *quelque bonne qu'elle soit*, à la place de la sienne. »

[Du 28 mai.] — Périodiques nouveaux :

L'*Ami du Soldat*, journal hebdomadaire illustré

de l'armée, édité par Blot, imprimeur-libraire. — Cette feuille se compose de romans, anecdotes militaires, etc., etc. La seconde partie est consacrée à une revue des faits militaires, biographies, etc., documents militaires, lois, caricatures, etc., etc.

— *La Balançoire pour tous, paraissant et disparaissant à volonté.* Cette *Balançoire* a pour propriétaire rédacteur en chef M. Brocard de Meuvy fils, et pour secrétaire M. Amédée Brocard de Meuvy. La gravure qui se trouve en tête représente un Chinois assis sur une escarpolette et lisant le *Crétinisme, journal.* Sur le devant se trouve un fou armé de sa marotte; deux messieurs, la plume sur l'oreille, font mouvoir la *Balançoire.*

— Nous citerons encore le *Moniteur Parisien*, qui a fait son apparition le 17 mai, et doit s'occuper de commerce, d'industrie, de marine, d'agriculture, d'arts, etc.

— Puis deux journaux judiciaires, le *Moniteur des Tribunaux,* journal judiciaire du Dimanche, et *les Tribunaux*; l'*Exemple*, revue mensuelle, que son rédacteur le comte Krosnowski veut consacrer à tous les traits de bienfaisance et de morale contemporains. Il a commencé ce recueil par une dédicace à la comtesse Krosnowska, son épouse. — Enfin l'*Arachné*, journal artistique et industriel, et la *Revue des spécialités et des innovations.*

= Encore une revue ou du moins un prospectus.

Ce nouveau périodique s'appelle la *Revue moderne*. « Sous ce titre neutre, dit-il, nous entreprenons une œuvre d'initiation progressive, qui doit être aussi un lien sympathique entre tous ceux qu'anime notre commune foi. »

Si le prélude est obscur, les conclusions sont aussi claires que naïves :

Nous commençons donc, avec le sentiment profond du devoir et la confiance dans le succès. La *Revue moderne* remplira un rôle important comme transition. C'est à ce titre que nous appelons votre concours. Et voici de quelle manière simple et peu onéreuse :

Nous avons compté qu'un *minimum* de 500 abonnements pourrait, à la rigueur, suffire pour commencer, ce chiffre couvrant à peu près les frais d'impression et de distribution. Si notre œuvre vous semble bonne et que vous vouliez y prendre part, envoyez-nous immédiatement votre adhésion sous la forme d'une demande d'abonnement de six mois au moins. Aussitôt les 500 premières adhésions reçues, la *Revue moderne* sera constituée :

[Du 29 mai.] = Jamais suicide ne fut plus minutieusement calculé que celui de Peytel, condamné à mort sous la monarchie de Juillet pour avoir assassiné sa femme. MM. Edmond et Jules de Goncourt ont publié à ce sujet, dans leur *Voiture de masques*, une lettre des plus étranges ; en voici les passages saillants (Peytel y parle à la troisième personne et s'adresse à un ami) :

«... . Il le prie de lui faire parvenir de l'opium en

quantité suffisante pour produire *effet complet dans une heure et demi* (sic) *au plus*, il n'en fera usage que *lorsque toute espoir sera perdu.* Lorsqu'on viendra lui mettre la camisole de force, ce qui aura lieu seulement *deux heures avant*, attendu qu'il ne *sera prévenu que deux heures avant.* — Pour lui faire tenir cet opium ou *toute autre matière produisant le même effet*, il faut lui envoyer de suite *une Bible* (*il n'en a pas*); cette *Bible* sera reliée à la Bradel; le carton de la couverture sera entaillé dans divers endroits, recouvert d'un carton mince pour empêcher de sentir les cavités, et ces cavités seront remplies de la matière, qui devra être solide et non liquide comme on le voit. Ceci est pressé, car il a encore la possibilité de recevoir quelque chose comme une Bible, mais rien autre, et il peut arriver qu'on lui retire cette possibilité. — Pour ne compromettre personne, il laissera un écrit portant ces mots : « Etant à la prison de Bel..., je me suis fait apporter une boîte de pharmacie; j'ai pris dedans ce qui m'a servi et je l'ai toujours portée sur moi ; cela était caché sous la baudruche qui semblait retenir un taffetas sur des cors que j'ai aux pieds, et par ce moyen on ne l'a pas vu. » — Et en effet, le malheureux a aux pieds du taffetas retenu par la baudruche. — La couverture et le livre même seront brulées (*sic*), attendu qu'on lui fait du feu — *une fois* par jour pendant deux heures. — *Il promet de n'en faire usage qu'au*

dernier moment. Ce sera un vrai service à lui rendre, car il ne servira pas de spectacle à tout un pays, et quel spectacle ! — Déjà il a demandé de l'opium à C***; il croyait que ce dernier lui en avait promis ; il le croit encore, et le prie d'envoyer vite.

« Il devra y avoir dans la même couverture un papier explicatif de la nature de la matière et du temps nécessaire pour produire effet complet, et de la quantité à prendre en plus ou en moins *pour arriver au but plutôt* (sic) et si cela devait (*sic*) nécessaire. — On peut envoyer le livre à M*** ou à M*** à Bourg qui le feront parvenir, M*** vaudrait mieux. — On peut se dispenser d'inscrire le nom de l'*envoyant* sur le registre des messageries. Le premier nom venu fera aussi bien. On aura seulement soin d'indiquer que ce livre est pour le malheureux (il ne veut plus écrire son nom). — Il prie avec instance, supplie à genoux G*** de lui faire parvenir ce livre ainsi rangé dans la huitaine au plus tard, autrement il fera du vert-de-gris avec deux boutons en cuivre qui sont à son pantalon. — Il le répète, *il ne fera usage de l'objet envoyé qu'au dernier moment*, il le promet. Après l'avoir avalé, il se confessera et partira. »

[Du 30 mai.] = Un chroniqueur se plaignait dernièrement d'être forcé à lire M. Xavier de Montépin.

Que ce chroniqueur se console. Il n'aura pas été le premier.

Nous parcourions hier le quatrième tome des *Confessions d'un Bohème*, édité en 1850 chez Cadot. Les marges de ce volume étaient, comme cela se présente souvent, bariolées d'inscriptions qui témoignaient de l'impatience ou de l'incrédulité du lecteur. Bêtes ou non, de pareils commentaires nous ont toujours diverti, et nous croyons qu'on en pourrait bien faire quelque jour un recueil des plus instructifs.

Mais revenons à M. de Montépin et à son livre. Cette fois, son commentateur inconnu nous a paru mériter les honneurs de la publicité, et nous avons résolu de l'éditer à nos risques et périls.

Afin que personne ne veuille voir là une *charge* ou une critique à nous personnelle, nous préviendrons que le volume sort d'un cabinet de lecture connu depuis maintes années dans le passage dit du Pont-Neuf. Chacun y pourra vérifier l'original.

Les extraits qui suivent présentent alternativement certains passages du roman et les réflexions du lecteur. Ces dernières sont tracées au crayon et paraissent toutes émaner de la même main. Nous les distinguons par des italiques.

Page 24.

«.... Accoudé à un piédestal de marbre blanc supportant un grand vase du Japon rempli de fleurs na-

turelles, le jeune homme, caché à demi par des gerbes parfumées des roses du Bengale... »

L'auteur n'est pas fort en botanique, tout le monde sait que les roses du Bengale n'ont point de parfum. Vraiment si ! Elles sentent l'oseille, mais ce n'est pas un parfum.

Page 36.

« La table à laquelle était assise M. de Maubert disparaissait littéralement sous des monceaux d'or et de billets de banque. »

Alors, il ne restait plus de place pour les cartes.

Page 62.

«... Il aimait mieux souffrir des tortures inouïes que d'accepter le rôle d'un Bartholo farouche, enfermant sa Rosine sous de quadruples grilles et sous de triples verroux. »

Moi je voudrais autant de verrous que de grilles.

Page 75.

« Un vieux proverbe dit : Cœur qui soupire, n'a pas ce qu'il désire. »

Ceci n'est pas un proverbe, c'est un dicton.

Page 83.

« — Vous feriez face, je crois à l'un de ces grands vases du Japon qui sont remplis de roses trémières. »

Tout à l'heure, ce vase contenait des roses du Bengale, et maintenant ce sont des roses trémières (Voir la page 24). C'est que Robert Houdin a passé par là.

Page 151.

« La flatterie a toujours son prix, voire même la flatterie intéressée d'un maquignon. »

Voire même : pléonasme.

Page 264.

« Il venait de faire six lieues et de tuer son cheval pour aller chercher ces fleurs. »

Il n'avait pas eu le temps nécessaire.

Page 282.

« Alors, elle se recoucha en tenant sur ses lèvres le bouquet de fleurs fanées qu'elle couvrit de baisers jusqu'au matin. »

C'est un peu long.

Page 292.

« Il usa presque l'enveloppe sous ses baisers avant de se décider à rompre le cachet. »

Vrai??

Page 271.

«.... Après avoir fait sa prière à Dieu et relu pour la dix millième fois la lettre de Georges à la Tour du Pic, elle s'endormit sans défiance *.»

* (1re annotat. au crayon). *Elle aurait plus tôt fait de la réciter, car elle devait la savoir par cœur* **.

** (2e annotat. au crayon). *Mais elle n'aurait pas eu le bonheur de relire des caractères aimés* ***.

*** (3e annotat. à la plume). *Celui qui a écrit ceci à dû aimer, car c'est vrai.*

Au recto de la dernière page du IVe volume, nous trouvons encore cette réflexion inspirée par l'ensemble de l'ouvrage :

(1re annot. à la plume). *Pauvre auteur. Avant de te permettre d'écrire, tu aurais mieux fait de lire Jean-Jacques Rousseau. Peut-être que son sublime génie aurait pu t'inspirer.*

(2e annot. au crayon). *A quels propos le stupide, auteur de cette note vient-il nous parler de Jean-Jacques Rousseau? Est-ce parce que ce livre porte pour titre : Les Causeries d'un Bohême?..... Double but !!!...*

Après celle-ci, nous croyons qu'on peut tirer l'échelle.

THÉATRES

Théâtre-Français. — Débuts de Lafontaine. — M. Lafontaine a voulu le *Cid* pour son coup d'essai. On n'a pu qu'honorer son courage : « Quel malheur pour les faiseurs de lieux communs! murmurait narquoisement Samson. — On ne pourra plus dire maintenant : *le bon Lafontaine.* »

Opéra-Comique. — Reprise de *Richard Cœur de Lion* et débuts de M. Barbot, violoniste assez bon, chanteur passable, mais acteur beaucoup trop maniéré. Décors charmants. Costumes rigoureusement vrais.

Odéon. — La *Bourse* tient ferme en dépit des feuilletons un peu aigres qui ont voulu taquiner son succès. Demandez plutôt aux musiciens du théâtre. Ils n'ont encore pu reprendre possession de leur orchestre.

Variétés. — Deux vaudevilles de plus, le *Billet de faveur* et le *Mari aux épingles*. Engagement d'Henri Monnier, et prochaine réapparition de *Joseph Prud'homme*, résumé en trois actes.

Gaîté. — Les *Aventures de Mandrin*, plat de brigands, assaisonné d'incomparables scélératesses, où Mandrin en personne, disait il y a huit jours un chroniqueur émérite, assassine tout ce qui lui tombe sous la main, y compris le sens commun.

Chateau et parc d'Asnières. — Excellente musique, illumination *a giorno*, feux d'artifices, arbres séculaires, sentiers ombreux, joyeux public ; que le ciel leur soit désormais plus clément!

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 1er AU 15 JUIN 1856

[Du 1er juin.] = Une erreur typographique a dénaturé le sens de la dernière ligne de la page 349, dans notre dixième livraison.

Au lieu de *Double but !* il faut lire *Double brute !*

On a déjà conté bien des histoires sur les quiproquos typographiques.

Oh ! *la coquille !* comme disent deux imprimeurs vaudevillistes, MM. Madinier et Parrot, dans *Amour et typographie*, une bluette en deux actes, publiée tout récemment. — O coquille !

> A tes méfaits il n'est point de limite :
> Comme à plaisir tu dénatures tout !
> Une vertu que partout chacun *cite*
> Devient vertu que l'on *cote* partout
> . . . . . .
> Que pensera de moi mainte dévote ?
> Dans un missel je croyais avoir lu :
> Le prêtre ici retire sa *calotte*,
> Et pour un *a* tu m'avais mis un *u* !

A propos de prêtres et de coquilles, parlons d'une erreur toute récente et des plus singulières.

Voici le fait.

Une feuille religieuse très-répandue contenait,

---

* Lettre égarée qui vient prendre la place d'une autre. C'est la faute la plus facile à commettre en typographie ; c'est aussi la plus redoutable par les quiproquos qu'elle occasionne.

il y a une quinzaine de jours, l'annonce ci-jointe :

« Au moment de mettre sous presse, nous recevons l'avis suivant :

« Pendant l'Octave du Saint-Sacrement, il y aura dans la chapelle de l'Adoration Réparatrice, rue des Moulins, 12, à 2 heures, vêpres ; à 3 heures, salut ; à 7 heures et demie du soir, sermon, par le R. P. L***, suivi des prières. Le premier exercice du soir aura lieu le mercredi, 21. »

Or, la rue des Moulins en général, et le n° 12 en particulier, ne fourmillent pas de maisons religieuses.

Bien au contraire !

Du moins, c'est ce que nous ont affirmé des fidèles qui étaient venus là sur la foi de l'annonce et s'en étaient retournés étrangement scandalisés.

La copie de l'annonce était parvenue au dernier moment à l'imprimerie, et comme le manuscrit en était fort peu lisible, le compositeur avait lu, un peu au juger, *rue des Moulins* au lieu de *rue des Ursulines !* La faute avait passé inaperçue à la correction, etc. On sait le reste.

[Du 3 juin.] = Un auteur méconnu vient de publier une *Lettre à S. Ex. le ministre de l'Intérieur sur la* Nouvelle Phèdre *et le Théâtre-Français.* Paris, typ. Moquet. — *La Nouvelle Phèdre* est une tragédie que vient de lui refuser le Théâtre-Français.

Cette lettre peut être mise à côté de celle de l'acteur Barthélemy, que nous avons dernièrement donnée.

« Monsieur le Ministre, dit-il, permettez-moi de recommander à votre attention, et de placer, pour ainsi dire, sous vos auspices, quelques paroles qu'il importe aujourd'hui de faire entendre. Ma voix n'est pas connue ; mais qu'on écoute *la France entière* qui, au sujet de notre littérature dramatique, se demande avec tristesse : est-ce une carrière ouverte à la poésie, au talent, aux inspirations généreuses ; ou n'est-ce rien de plus qu'une branche de l'industrie nationale ? C'est avec douleur que je sors de ma retraite. Je n'ai point de goût pour les discussions irritantes : la nature de mes études m'a montré de trop près la vanité de l'homme ; et dans ses querelles, il me semble voir de la poussière disputer contre de la poussière. Plût à Dieu qu'un intérêt public ne fût pas ici confondu avec le nôtre ! Nous pourrions sans reproche nous renfermer dans le silence de notre âme, et y chercher sans trouble cette grandeur intérieure dont les honneurs brillants de la scène, dussions-nous les obtenir, ne sauraient être jamais qu'une frivole compensation.

« Retracer un amour coupable, violent et tragique, et substituer le naturel et la vérité aux vieilles rêveries de la mythologie : telle est l'idée première qui, m'inspirant *la Nouvelle Phèdre,* donna naissance et à la pièce et au titre. Le titre, c'est le motif dont s'est couvert le Théâtre-Français pour se dispenser d'en savoir davantage. Il me semble que c'est l'œuvre qu'il eût fallu d'abord apprécier.

« Il est vrai, je me suis présenté au théâtre sans autre appui que la *Nouvelle Phèdre*. Je devais ce respect à l'intégrité de mes juges. Personne ne s'est donc présenté pour leur rappeler que dans les jeux Olympiques, de glorieuse mémoire, on ne rebutait point un homme nouveau sans le regarder ni sans l'entendre ?

« Auteurs célèbres, vous dont les grandes scènes de la capitale semblent se disputer les œuvres magni-

fiques, vous qu'on nous montre chaque année chargés de lauriers et de récompenses, qui vous sont distribués de toute main, souffrez que dans votre intérêt on vous adresse une simple question : je loue vos efforts, j'apprécie votre talent, j'applaudis à vos triomphes; mais quel honneur attachez-vous à des prix remportés dans une lice d'où sont exclus avec tant de soin les athlètes qui descendent du désert et de la solitude ?

« Pour nous, à qui ces considérations pourraient inspirer de l'orgueil, rentrons en nous-même. Ouvrons en esprit les portes de l'avenir. Ce siècle est expiré ; et sur ce qui reste de ses cendres de nouveaux siècles sont à leur tour ensevelis. Dans le séjour de l'éternel mystère je crois entendre une voix dire : toi, quand tu as fourni ce court passage qu'on appelle la vie, qu'as-tu fait pour ta patrie? Ce que j'ai fait? Ce que j'ai fait? De bonne heure j'avais résolu de me livrer à l'étude de ces sentiments tendres et vifs dont l'image prépare les cœurs au dévouement, et de ces pensées nobles et fortes qui relèvent l'homme de ses misères, et donnent de la dignité à sa nature. Je m'exerçai à dire mes impressions sous une forme dramatique ; et je présentai une pièce nouvelle en cinq actes à un grand théâtre ouvert, disait-on, à quiconque laisserait entrevoir dans ses essais une étincelle du feu sacré. — Ton œuvre eut-elle du succès ? — On ne voulut pas la lire ; je la livrai aux flammes, et je composai un second ouvrage qui essuya les mêmes affronts, et eut la même fin. — Il fallait rompre le silence. — Je préférai m'occuper d'une troisième tragédie. J'éprouvai un troisième refus qui me suggéra enfin de tristes réflexions sur ce que diraient de nous les générations futures. — Et quelle fut ta conduite ? — N'ayant plus que le choix ou de perdre ma paix, ou de fouler aux pieds tous mes devoirs, je pris la plume. Je pensai d'ailleurs que le Théâtre-Français nous saurait

gré de réveiller sa léthargie sur la voie périlleuse où le poussaient de funestes amis, et de jeter, dans le naufrage de son ancienne gloire, un cri d'alarme qui devait tourner tôt ou tard (j'en atteste mon pays) au profit de la scène, du public, des lettres et des arts. — Et après !

« Monsieur le Ministre, puisse votre sagesse, de concert avec celle de votre collègue éminent, chargé également de l'honneur et de l'intérêt des muses dramatiques, m'ouvrir une heureuse occasion de continuer le dialogue interrompu.

« En attendant, je retourne méditer et sur mes devoirs, et sur les secrets de la vie de l'homme, d'une vie dont le trait le moins singulier est de pouvoir être, au moindre accident, changé en un sommeil de mort. Il n'y a de grand que la justice et la vérité.

« Veuillez bien, M. le Ministre, agréer l'expression de mon dévouement et de mes respects.

« PAGÈS (du Tarn). »

Paris, le 1er mai 1856.

[DU 5 JUIN.] = Le libraire Laverdet, vient de faire paraître un catalogue d'autographes dont la vente a eu lieu le 2 juin 1856. On y trouve sous le numéro 188 :

« GORTCHAKOFF (le prince Michel), chef de l'état-major du maréchal Paskiewitch, commandant des armées russes en Crimée.

« L. aut. sign., au prince Kozlofsky. Sans date, 1 p. pl., in-4.

« Il doit lui dire avec toute la franchise qui le caractérise, que l'habitude enracinée qu'il a de filer la carte a tellement compromis sa réputation à cet égard, qu'il lui est impossible de s'exposer au coupe-

gorge qu'il a préparé pour ce soir. Il y a aujourd'hui une soirée chez la princesse Zoblonowsky, où il espère trouver des joueurs moins exercés que lui a filer la carte : « Ne m'attendez donc pas ; demain « je viendrai chez vous, mais sous condition que « vous tournerez votre coupable industrie contre « les autres personnes qui feront notre partie, et « que vous me ferez une part honnête du gain que « vous ferez en les plumant... »

= Dans le catalogue de Charavay du mois de mai, nous trouvons citée une lettre autographe de Voltaire, non moins curieuse et beaucoup plus littéraire ; elle est marquée sous le numéro 7594 et désignée ainsi :

« 7594. Voltaire. Lettre aut. à Tiriot. Cirey, le 26 février 1731. 6 p. 1/4. Cachet, etc.

«... Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'est à eux à se défendre bien ou mal ; mais qu'on attaque publiquement ma personne dans 20 libelles, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence... Je veux qu'on dise : Il n'est pas de l'Académie parce qu'il ne le désire pas ; et non qu'on dise : il serait refusé... Je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes : je dois leur répondre hardiment une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rousseau*, je le méprise, et tout ce que j'ai dit dans mon Epître est vrai... »

[Du dit.] = *Les Déesses des bals de Paris, ou*

les oiseaux du Paradis, par Edouard de G***, in-16. Chez Gaittet et Ce. Cette brochure qui n'a que 16 pages se compose d'une invocation, d'une pièce de vers intitulée : *les Oiseaux de Paradis*, et d'un *recueil* prétendu complet *par ordre alphabétique des noms de toutes les déesses* (*sic.*) M. Edouard G*** a oublié de nous indiquer les adresses ; son livre aurait eu bien plus de piquant s'il l'avait fait, et aurait alors rappelé les fameuses adresses de Paris, que l'on édita jadis sous le manteau. Son innovation nous a paru assez faible.

= *Simple causerie sur la Danse.* — Dialogue pour les jeunes personnes, par un petit enfant de Marie (Bethune, imp. de Delpierre, in-18 de 35 pages).

Les ouvrages sur la danse sont une mine inépuisable. De celui-ci nous ne citerons que quelques fragments tirés de son avant-propos. Que doit-on penser de la danse? Telle est la question, et voici la réponse :

« La danse n'est point mauvaise et illicite de sa nature.

« Cependant la danse, même décente, est rarement sans quelque péril ; le plus souvent elle est dangereuse, mais plus ou moins, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui la *fréquentent* (*sic*).

« On ne peut donc ni la conseiller, ni l'approu-

ver : on la *tolère*, quand toutefois elle n'est pas notablement indécente.

« Dès lors qu'elle devient une occasion prochaine de faute grave, il n'y a plus de tolérance possible. »

Puis vient le dialogue, où une jeune fille, en citant saint Antoine et les Pères de l'Eglise, prouve à ses amies qu'elles n'ont jamais été au bal sans penser à mal, etc. Les autres en conviennent. Croyez donc à la vertu des jeunes filles ?

[Du 6 juin.] = Une librairie de Bruxelles vient de répandre des prospectus de l'*Histoire de la Prostitution*. Nous donnons la plus grande partie de ce curieux document :

Il y a des choses secrètes et sombres qui sont comme ces abîmes profonds dont le regard cherche à sonder les mystères et au bord desquels on éprouve une sorte de fascination et de vertige : elles excitent une curiosité ardente et qu'on essaye vainement de se dissimuler à soi-même ; elles troublent l'esprit et l'obsèdent : elles sont horribles, et elles attirent. Parmi ces choses, abîmes moraux de l'humanité, il en est une à laquelle mieux qu'à toute autre s'applique la comparaison qui précède : c'est la Prostitution.

Ce mot seul : Prostitution ! ne soulève-t-il pas, quand on l'écrit ou quand on le prononce, un étrange et douloureux intérêt ? N'éveille-t-il pas aussitôt dans l'âme on ne sait quel sentiment bizarre, répulsif et pourtant inquiet et tentateur, qui la pousse à pénétrer dans les profondeurs tortueuses de ce dédale impur, à en sonder, avec une fiévreuse impatience, tous les antres immondes, et à arracher, avec une superstitieuse terreur, mais avec une curiosité plus

grande encore, les voiles dont s'enveloppe le sphinx impudique? Analyse qui le pourra ce sentiment invincible, dont nul ne pourrait nier l'influence, nous ne l'essayerons pas, car il est à nos yeux un des plus grands mystères de l'organisme humain; il suffit, pour notre dessein, que l'existence et l'empire en soient admis.

Si, comme il est hors de doute, nul ne peut sans hypocrisie le contester, s'il est bien évident au contraire, que chacun a vivement désiré, au moins une fois en sa vie, de dérober au sphinx d'odieux mais intéressants secrets, s'il n'est pas moins avéré que cette interrogation, si elle est indiscrète et téméraire, est pleine de périls pour qui s'y livre, n'est-ce pas faire une œuvre utile et hardie que de se proposer pour guide et pour mentor aux curieux du redoutable mystère?

C'est cette tâche délicate et difficile qu'a abordée M. Pierre DUFOUR, l'auteur du livre dont nous annonçons la publication. Il a compris, sans doute, pour l'avoir vivement ressentie lui-même, l'obsession de l'hydre formidable, et il a conçu l'espoir audacieux, mais fondé et justifié par le succès, de satisfaire pleinement une curiosité dangereuse lorsqu'elle est mal dirigée. On peut se fier à lui et le suivre sans crainte : son livre n'est pas écrit pour un succès de scandale et n'est pas destiné à soulever des instincts grossiers et de honteuses passions. C'est vraiment un livre d'histoire, fruit de laborieuses recherches, de savantes investigations et de patientes études, fait avec la conscience et la pudeur de l'historien le plus digne de ce titre, et tracé par une plume élégante, discrète, et qui, sans rien dissimuler, ne laisse pourtant à la pudeur aucun sujet d'alarme.

Et l'on pourra juger si c'était pour l'écrivain un écueil aisé à éviter, quand on saura que le titre seul du livre a éveillé à ce point l'attention, que les magistrats s'en sont émus, et que l'ouvrage a été frappé à

Paris de deux saisies successives. Telle est toutefois la réserve de l'auteur, l'érudition profonde et sérieuse dont ses six volumes portent la forte et recommandable empreinte, qu'après des examens minutieux et répétés, qui n'ont pu constater qu'un puissant intérêt tempéré par une moralité sévère, l'ouvrage a été rendu, et la vente en a été autorisée. Disons pourtant que, par un scrupule exagéré, la censure française a fait supprimer dans l'édition de Paris, vingt-quatre pages qui devaient être et qui sont conservées dans l'édition belge.

Cette susceptibilité de la censure française est d'ailleurs une véritable recommandation pour l'édition belge, imprimée sur les bonnes feuilles de Paris avant leur tirage. L'écrivain avait été sincère, et, sachant tout, il avait tout dit, mais avec une mesure admirable. une science dont l'élévation domine le sujet et l'ennoblit, un but de raison et de moralité que l'autorité, gardienne de la morale publique, ne pouvait méconnaître. Son plan, qu'il a fidèlement suivi, a été de rechercher d'abord les origines de la prostitution et d'en faire l'histoire complète, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Il la montre d'abord *hospitalière* chez les peuples primitifs, puis *religieuse*, ordonnée dans les dogmes monstrueux des religions de l'Orient et du paganisme, puis *légale* seulement et tolérée comme un mal inhérent aux sociétés modernes, puis enfin s'effaçant devant les nobles et chastes enseignements du christianisme et tendant à disparaître à mesure que les mœurs s'épurent et s'améliorent. L'expression de ce vœu, que les faits prouvent légitime, forme la conclusion de l'ouvrage. L'intérêt en est au delà de tout ce qu'on peut supposer, non que l'auteur ait chargé les couleurs et cherché à accroître, par le charme d'une forme dangereusement séductrice, la curiosité extrême qu'inspire le sujet qu'il traite; au contraire, partout il place la leçon et le conseil d'une morale

austère, partout il fait voir la hideur de la plaie et inspire l'horreur du vice; mais c'est que le sujet même touche à tout : à la politique, aux religions et aux mœurs ; c'est qu'il se rattache intimement, et c'est honteux à dire, à l'histoire même de l'humanité. M. Paul Lacroix, *le Bibliophile Jacob*, car c'est le nom que cache le pseudonyme dès longtemps deviné de Pierre DUFOUR, a voulu enfin, en dépouillant de ses voiles et de son prestige funeste le monstre de la prostitution, rendre un service sérieux; quant à nous, qui avons lu son livre avec attention, c'est avec la conscience d'un succès mérité que nous l'offrons au public.

[Du 7 juin.] = Jacques Arago avait, bien qu'aveugle, la manie de se dire adoré par les femmes. Il épousa une jeune et jolie personne qui fut, à l'en croire, comme toutes les autres, — folle de lui.

Son ami, le comte de L***, peintre et musicien tout à la fois, lui servait quelquefois de secrétaire bénévole, et Arago lui parlait sans cesse de la passion que sa femme éprouvait pour lui.

« Elle ne peut souffrir, disait-il, que je m'absente un instant, et si par malheur, je sors sans l'embrasser, elle court après moi et me fait remonter les escaliers, pour lui donner le baiser du départ. Tenez, vous allez voir, nous allons sortir en évitant avec soin de la rencontrer. »

En effet, l'aveugle prend sa canne, son chapeau, et, s'appuyant sur le bras du comte de L***, il s'empresse de sortir. A peine étaient-ils arrivés en bas

qu'en effet la porte de l'appartement s'ouvre avec fracas, qu'une voix féminine retentit appelant sur tous les tons :

« Jacques, Jacques ! veux-tu bien monter, Jacques ! » etc.

Arago remonte en effet ; quelques minutes se passent, puis il redescend.

« Vous le voyez, elle ne peut me voir partir sans m'avoir embrassé. — Comme elle m'aime ! »

Le comte de L***, fort intrigué de cette grande passion, se mit en quête, et voici ce qu'il découvrit. Arago ne laissait jamais un sou à sa femme, et c'était pour que la maison ne fût pas sans argent, que celle-ci tenait tant à le voir quand il sortait.

[Du 8 juin.] = Périodiques nouveaux :

— *La Phrénologie*, revue spiritualiste des manifestations de l'âme, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois.

Le but de cette revue est d'établir entre toutes les Sociétés de phrénologie existant en France et à l'étranger, entre tous les journaux et même entre les écrivains isolés s'occupant de phrénologie des rapports permanents.

En dehors de ces velléités de centralisation, la *Phrénologie* paraît se livrer, à propos de crânes, à des actualités assez piquantes ; — témoin une série d'articles intitulés : *Boules et balles contemporaines.*

Parmi ces *boules* et ces *balles*, nous remarquons

un *docteur Mécénas*, un *Céladon le Sage* et un *Epiménide*, dit *le jeune vieillard*, qu'on peut sans peine reconnaître pour MM. Véron, Cousin et Flourens. Voici un fragment du second de ces portraits :

«.... *Catholique jusqu'au catéchisme inclusivement*, comme il le disait dernièrement avec effusion à un prince de l'Eglise (1), Céladon le Sage a fait philosophiquement sa part avec une religion de laquelle il avait dit autrefois qu'elle n'avait pas *trois cents ans de vie dans le ventre*, mais qu'en attenpant il lui tirait son chapeau....

« Mais je m'aperçois en finissant que je n'ai pas crayonné la boule de Céladon le Sage : réparons promptement cet oubli. Voici : Organes de perception assez développés, surtout la Tactilité, la Configuration et le Calcul; Causalité, Comparaison assez accusées ; plus de Merveillosité que d'Idéalité, plus d'Approbativité que d'Orgueil ; instincts de la Lutte médiocres, mais Circonspection et Ruse très-prononcées, et Conscience sans protubérance bien marquée.

« Céladon le Sage n'est pas bête, c'est moi qui vous le dis. »

Nous en dirons volontiers autant de M. Beaumard, signataire des *Boules contemporaines*.

— *Le Luth français*, journal de la facture ins-

---

(1) Ce mot et le suivant passent en effet pour être historiques.

trumentale. — Sa profession de foi débute par ce paradoxe : « Afin d'appartenir à tous, le *Luth* n'est l'organe de personne. »

— *Les Plaisirs de Paris*, journal paraissant le 1er et le 17 de chaque mois. — Deux pages d'annonces industrielles et une de poésies. La quatrième contient l'inévitable profession de foi, et le prospectus d'une nouvelle *musicographie*

— *Le Courrier hebdomadaire de la semaine illustrée*, journal de Paris et des Deux-Mondes, panorama universel, littéraire et pittoresque, paraissant tous les dimanches.

Le frontispice est orné d'une gravure allégorique pour la composition de laquelle on paraît s'être livré à de grands efforts d'imagination. Autour d'une sorte de boîte aux lettres sur laquelle sont figurées les quatre parties du monde, sont groupées différentes personnifications nous représentant chaque jour de la semaine. Lundi (*Lunæ dies*) est une femme envoloppée d'un domino noir; un croissant brille sur sa tête. Mardi (*Martis dies*) est un officier de la garde nationale. Vendredi (*Veneris dies*) est une nymphe séduisante, court vêtue, accompagnée de l'inévitable petit Amour. Mercredi (*Mercurii dies*) est un monsieur à caducée et à lorgnon, coiffé du chapeau de Bertrand et porteur du foulard traditionnel de Robert Macaire, etc. Ainsi du reste. — Chacun de ces personnages vient déposer son bulletin dans la boîte.

Le fondateur de ce *Courrier* est M. Sébastien Rhéal, l'auteur des *Chants du Psalmiste*, des *Divines Féeries* et d'une foule de traductions et d'imitations dantesques; aussi M. Sébastien Rhéal appelle-t-il le Dante « son vieux maître. »

M. Rhéal nous paraît avoir une foule d'idées; mais la faculté d'exprimer clairement et nettement ces idées lui fait quelquefois défaut. Or, rien n'exige plus de simplicité qu'un journal populaire.

— Un prospectus de la *Revue de l'Orient* nous apprend que sa propriété sera désormais divisée en 250 actions de 200 francs chacune; cent soixante-quinze de ces actions restent à placer. Parmi les considérations que la *Revue de l'Orient* offre à la méditation des futurs actionnaires, nous remarquons celles-ci :

Afin de donner une idée de l'extension que, sous le rapport seul de la presse périodique, les affaires de librairie sont souvent appelées à prendre, citons le journal *le Constitutionnel*, dont chaque part, créée au taux de 500 fr., a atteint le chiffre fabuleux de 200,000 fr.; — *le Magasin pittoresque*, dont les titres de 1,000 fr. valent plus de 8,000 fr.;— le *Journal pour tous*, qui comptant à peine un an d'existence, se détaille à plus de 150,000 exemplaires et rapporte plus de 50,000 fr. par an; — enfin, la *Revue des Deux-Mondes*, qui, sous son habile direction, a réuni plus de 8,000 abonnés, et, malgré ses immense frais de rédaction, donne des bénéfices qu'il est permis, sans exagération, d'évaluer à plus de 150,000 fr.

= On lit dans le *Pacifique*, journal californien, à la date du 14 avril :

« Mme Sarah a été arrêtée avant-hier *sous l'inculpation d'avoir plus de maris que la loi ne le permet.* »

[Du 10 juin.] = Le goût des collections entraîne souvent aux plus singulières excentricités. M. S***, ancien officier, occupe les loisirs que lui donne sa retraite à former une collection aussi complète que possible de portraits d'acteurs et d'actrices. Le bruit du goût de ce nouvel amateur s'est répandu vite dans le monde artistique, et tous les jours M. S*** voit arriver chez lui marchands et artistes lui apportant des portraits jusqu'alors inconnus. Ainsi un marchand qui entendait l'exploitation en grand, vient un jour prévenir M. S*** qu'un amateur, du même goût que lui, était mort en laissant une collection fort nombreuse. M. S*** s'entend avec cet obligeant courtier, et convient que, tous les dimanches, il achètera cinq cents dessins, et tous les jours cent, pensant qu'avec ce nombre la collection serait bientôt épuisée. Il n'en est rien. Il y a bientôt un an que dure ce commerce et on ne sait quand il s'arrêtera. Il paraît qu'une société d'artistes se serait réunie pour faire le plus de portraits d'acteurs possible, et trouverait par là un assez bon moyen de gagner honnêtement sa semaine.

Avis à M. S*** et aux nombreux amateurs de portraits dessinés.

= Encore un goût singulier chez les amateurs de portraits. M. Lefèvre Nonat vient de mourir

à Château-Thierry, laissant une belle collection d'estampes. Dans cette collection classée méthodiquement, on remarquait cette division : *portraits d'hommes à lunettes.*

La personne qui nous apprenait cette excentricité, se plaignait beaucoup du goût de M. Lefèvre Nonat, et nous disait naïvement : « C'est déplorable! Je fais une spécialité de portraits d'hommes à lunettes, croyant être le seul qui ait un goût semblable, et je me vois forcé de payer fort cher dans les ventes ces portraits qui me sont disputés par un amateur de Château-Thierry. »

[Du 13 juin] = La Suisse s'inquiète autant et presque plus que nous de nos débats littéraires?

Une brochure nouvelle, assez rare pour que nous nous estimions heureux d'en avoir parcouru un exemplaire, nous en fournit la preuve. Cette brochure est intitulée *le Réalisme*, discussions esthétiques recueillies et commentées par Max. Buchon. — Neuchatel, impr. J. Attinguer, 1856.

M. Buchon ne se pose pas en polémiste ; il se contente de mettre en présence le *réel* et *l'idéal ;* il a juxtaposé sans observations les attaques et les ripostes des deux partis. Voici quelques phrases de son résumé, qui conclut franchement en faveur du premier :

« Nous n'avons pas idée en France des dimensions de la publicité à laquelle un livre sympathique peut arriver en Allemagne. Quel est celui de

nos écrivains, comptât-il même parmi les meilleurs, qui pourrait se vanter d'avoir pénétré, comme Hebel et Auerbach, par exemple, jusqu'au fond des moindres villages de notre pays?...

« Mettez en regard de cela ce qui a lieu chez nous. Je ne crois point exagérer en affirmant que, sur mille vrais paysans de la Franche-Comté, une de nos provinces les plus éclairées, il n'y en a pas dix qui sachent seulement le nom de nos plus grands écrivains. Qu'on juge par là combien est artificielle la vie artistique et littéraire dans notre pauvre France.

« Comment amener et retenir à l'art tous ces oubliés pour qui je réclame?...

« Si vous voulez que votre art morde sur le peuple, faites-en un miroir sur lequel il puisse reconnaître ses beautés et ses souffrances, ses grimaces et ses laideurs...

« Si vous voulez que le peuple vous comprenne, endossez vite sa blouse bleue dans vos œuvres; enfoncez-vous vite son casque à mèche jusque sur la nuque, chaussez vite ses gros souliers. Un peu de fumier aux mains ne vous siérait même, à l'occasion, pas trop mal... Oui, oui, du fumier ! j'insiste sur le mot... »

= Le mot de *réalisme* n'est pas si nouveau qu'on le croirait. Le romancier le plus étrange du commencement de ce siècle, Restif de la Bretonne, parle avec dédain, dans son *Cœur humain dévoilé*,

des *réalistes du jour*, au point de vue littéraire.

Le brave homme ne se doutait guère qu'il était lui-même le plus furieux de ces réalistes-là.

= M. Champfleury vient de faire tirer à très-petit nombre un aperçu *bibliographique* fort intéressant sur la naturalisation des œuvres d'Hoffmann en France. Nous y voyons que, depuis 1823, époque à laquelle parut l'*Olivier Brusson*, de M. Delatouche (lequel *Olivier* n'est autre que *Mlle de Scudéry*), il a paru quatorze traductions plus ou moins arrangées et toujours incomplètes du célèbre conteur.

Champfleury y parle en ces termes des *Contes posthumes d'Hoffmann* que la librairie Lévy vient de faire paraître :

« Ainsi que MM. Toussenel et Henri Massé, j'aurai essayé de donner après M. Loëve-Weymar quelques contes nouveaux, quelques lettres, quelques détails biographiques ; mais je ne regarde la présente publication que comme un *prospectus* d'une bonne édition des œuvres complètes d'Hoffmann qui reste toujours à faire. »

Le *fac-simile* d'un portrait d'Hoffmann, dessiné par lui-même à la plume, donne un nouveau prix à la bibliographie dont nous venons de parler. Un nez proéminent, un menton démesuré et des yeux tout petits font de cet étrange croquis une sorte de caricature ou tout au moins une reproduction peu flatteuse. Quoi qu'il en soit, ce portrait est curieux,

à côté de ceux qu'on possède déjà. Il a été tiré à cinquante exemplaires.

= *Société de l'Union des poëtes.* Rapport de M. Louis Goujon, lu à la séance du 25 avril 1856. *Manfred*, poëme dramatique, et *Lara*, conte, par lord Byron, traduits en vers par M. Hya. du Pontavice de Heussey.

Divers extraits ont déjà pu faire apprécier à nos lecteurs le but et le caractère de la Société de l'Union des poëtes. On se rappelle que cette société doit entendre des rapports sur les œuvres de ses membres, et à en juger par celui qui concerne M. du Pontavice, elle entend remplir largement ses obligations. Nous donnerons pour aujourd'hui le plus court des *quatorze* chapitres qui divisent le compte-rendu de *Manfred* et *Lara*.

Messieurs,

Si le devoir du critique est souvent pénible, parfois il est bien doux à remplir. On est heureux de devenir l'organe de la jurisprudence littéraire, quand la conscience et le goût ne sauraient élever la voix contre nos éloges. Oui, la critique elle-même, cette besogne ingrate et épineuse, devient une mission qui réjouit quand elle nous fait découvrir une paillette lumineuse, un filon d'or ou d'argent. En effet, si l'on sent une joie sacrée à créer soi-même une autre joie, et je l'éprouve à cette heure, n'est ni moins grande, ni moins pure : celle d'annoncer les débuts des talents supérieurs. Je suis fier d'avoir été placé en vigie pour signaler le nouveau navire, et le saluer, un des premiers, de la main et du cœur. Grâce à Dieu, je ne suis pas et ne serai jamais de ces

critiques oiseaux de nuit à qui la lumière donne des inquiétudes. Tout astre qui se lève au ciel de la Poésie ne fait, au contraire, que charmer mes yeux. Du reste, dans tous les temps, les vrais poëtes sont si rares, qu'il ne faut point les négliger quand ils peuplent la forêt humaine de leurs chants.

[Du 15 juin.] = M. Monselet publie en ce moment dans la *Gazette de Paris*, une série d'articles fort curieux, intitulés : *Par le petit bout d'une lorgnette*, répertoire des auteurs contemporains.

Le titre est excellent et tient toutes ses promesses *grossissantes*. Il vaut presque le *Diis ignotis* de feu Rivarol.

Seulement nous ferons un crime à M. Monselet.

Il a beaucoup de tact, beaucoup d'observation, beaucoup de mémoire, mais pas assez de méchanceté.

Sa raillerie, quand raillerie il y a, est tellement enveloppée qu'elle risque de passer complétement inaperçue pour presque tout le monde, sans excepter, bien entendu, celui qui en fait les frais.

Nous ne voudrions certes pas que M. Monselet blessât au vif ses contemporains; seulement nous le trouvons trop sur la défensive ; au lieu de porter un simple bouton, son fleuret est tamponné et ouaté avec soin. On dirait qu'il a rembourré lui-même le plastron de son adversaire.

Ainsi quand il parle d'Armand Baschet, « ce petit bonhomme relié en paletot gris (comme dit Philarète Chasles) cet ex-biographe de Balzac, qui a dé-

laissé les souffrances du jeune Werther pour aller se nicher dans un casier des archives de Venise, où, du reste, il fait les beaux jours de la société et pilote nos compatriotes avec la meilleure grâce du monde ; quand il nous parle du groom du dit Baschet « qui rappelle le Toby-Paddy-Joby de Beaudenord, dans *la maison Nucingen*, » M. Monselet a oublié de nous dire si ce groom justifiait les bruits fabuleux qui ont couru sur son origine.

Le groom de M. Armand Baschet est, à ce qu'il paraît, l'unique rejeton d'une famille de portiers fanatiques de littérature et de littérateurs, ce qui ne se rencontre pas toujours. Aussi cette famille estimable n'ambitionnait-elle pour son fils qu'une seule position : — celle d'hommes de lettres.

Dès l'âge de dix ans, on chercha donc à le mettre en apprentissage... Armand Baschet remplissait alors la maison du bruit de ses œuvres. On le supplia d'accueillir le jeune nourrisson. Après quelques réflexions, Baschet accepta avec magnanimité et promit de le pousser dans la carrière (style consacré).

Le lendemain, le futur homme de lettres, revêtu d'une splendide casaque rouge, essuyait, frottait, brossait et faisait une foule de commissions. On dit qu'il n'est pas encore très-solide sur l'orthographe, mais il sait servir à table.

Si la chose est vraie, nous déclarons que M. Baschet a agi très-sagement. On ne sait pas ce qui

peut arriver, et tout littérateur prudent doit avoir au moins deux cordes à son arc.

LIVRES

— *Statistique des établissements de bienfaisance.* — Rapport à S. Ex. le ministre de l'intérieur sur les tours, les abandons, les infanticides et les morts nés, de 1826 à 1854. Par le baron de Watteville, inspecteur général des établissements de bienfaisance. (Paris, in-4° de 69 pages.) — Rapport curieux sur une question des plus curieuses.

Un fait à noter, et qui semble bizarre au premier abord, c'est que le chiffre de la population a, dans l'espace de 28 ans, augmenté de 3,930,083 âmes, et cependant le nombre de naissances a continuellement diminué dans le cours des mêmes 28 ans, ce qui provient évidemment de l'accroissement de la longévité.— Le livre de M. Watteville sera consulté avec intérêt, et cela d'autant plus que l'exactitude incontestable des chiffres qui y sont consignés, lui donne une autorité indiscutable.

— *Les Aventures de Mlle Mariette,* par Champfleury (chez Hachette), in-8°.— Deuxième édition d'un livre curieux à plus d'un point de vue. Moins chatoyant, moins mouvementé que les *Scènes de la vie de Bohême,* il apprend peut-être davantage sur un monde que Paris connaît peu et qu'ignore la province.

— La *Vie rurale,* par J. Autran. — M. Autran est un de nos poëtes les plus aimés : ses vers savent unir dans une proportion harmonieuse le lyrisme et le drame, le sentiment et l'action. — Le récit succède au tableau, le chant au récit,—et le lecteur charmé va jusqu'au bout du livre, et lit deux mille vers comme il lirait un sonnet.

THÉATRES

—

[Du 6]. = Théâtre-Français. — *Le Village*, par M. Octave Feuillet. — Le Théâtre-Français fait comme Molière son patron, il prend son bien où il le trouve, au répertoire de l'Odéon ou dans les livres de M. Feuillet. *Le Village* de M. Feuillet a obtenu un éclatant succès. — On a tour à tour applaudi la grâce aimable, la raillerie légère et la sensibilité douce, — le sourire attendri dans les larmes, — de cette œuvre charmante et vive. — Et puis on a trouvé que c'est une assez bonne chose que d'entendre, de temps en temps, un peu de français au Théâtre-Français.

[Du 10]. = Reprise de l'*Amphitryon*. — Je ne sais si la mère y conduira sa fille, mais je sais que les lettrés ont pris goût à cette résurrection d'une pièce que notre génération littéraire n'avait point vue à la scène.

La pièce a été remarquablement montée. — M. Geffroy a été battu et... content, avec toute la grâce d'un mari qui se doute de quelque chose. — Beauvallet a été remarquable de fatuité olympienne, et Mlle Judith a eu des grâces tendres et des langueurs passionnées à faire comprendre qu'Amphitryon puisse se consoler de ses malheurs .. en les oubliant.

Tous les théâtres vivent de reprises, ou lancent sur les planches des *ours* destinés aux spectacles d'été. — Les théâtres de vaudeville donnent régulièrement quatre nouveautés par semaine.

[Du 10]. = L'Hippodrome vient de rouvrir avec un succès dans le grand drame chevaleresque d'*Ivanhoe*. — On sait que l'Hippodrome taille sa littérature chez les costumiers. Cette fois il a taillé en plein drap, et ses ciseaux ont eu beaucoup d'imagination.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

DU 16 AU 30 JUIN 1856

[Du 16 juin.] = Nous ne saurions trop engager l'Académie des sciences à se méfier des rapports qu'on lui adresse.

Le n° 23 (9 juin 1856), tome XLII des *Comptes rendus hebdomadaires* de ses séances, contient au bas de la page 1132, les lignes suivantes :

« M. Taupinard soumet au jugement de l'Académie une note ayant pour titre : « Nouvelle manière de mesurer les distances au moyen de la vitesse du son. »

« L'auteur pense qu'on peut tirer parti de ce moyen, en campagne, dans beaucoup de circonstances où l'on a besoin d'évaluer la distance d'un point inaccessible, et où l'important est d'obtenir promptement cette mesure, non de l'obtenir avec une grande exactitude (*sic*).

« (Renvoi à l'examen d'une commission composée de MM., etc., etc.) »

En dehors de ce que cette proposition peut avoir de sérieux, il nous est revenu que le nom de Taupinard était une fallacieuse allégorie, derrière laquelle s'abritaient une douzaine de *taupins* * connus

---

* *Taupin*, subst. masc., sert à désigner tout élève qui se prepare à l'École polytechnique. Le taupin garde même son surnom à l'École jusqu'au repas de bienvenue, dit *absorption*.

On donne, par analogie, le surnom de *fagot* à celui qui se prépare à l'École des eaux et forêts, et le surnom de *cornichon* à

dans le ressort de l'Université de Paris, pour leur funeste penchant à la mystification; celle-ci vaut bien les honneurs de la publicité.

[Du dit.] = Aujourd'hui, disent les amateurs de tableaux, l'*occasion* est un mythe; on ne rencontre plus rien chez le marchand, et les temps des trouvailles est irrévocablement passé. En donnant un exemple du contraire, nous espérons prouver que la persévérance aboutit, sinon toujours, du moins souvent, à quelqu'une de ces bonnes fortunes, si généralement démenties.

Le plus discret et le plus infatigable peut-être de nos artistes amateurs, M. Desperets, possède une fort belle collection de dessins qu'il augmente chaque jour par des recherches nouvelles.

Nous venons d'apprendre, — les premiers, — qu'il a, dans l'une de ses croisières artistiques, mis la main sur un trésor véritable. Voici l'exposé des faits.

Dans l'année qui suivit la révolution de 1848, M. Desperets se trouve, chez un brocanteur, vis-à-vis d'un petit tableau fort enfumé, barbouillé à plaisir, mais sous le badigeon prémédité duquel il croit démêler une œuvre de mérite. Il acquiert aussitôt la toile et l'emporte chez lui. Un examen plus attentif l'amène à enlever l'épaisse couche de ver-

---

celui qui se prépare à l'école de Saint-Cyr, dite *Bahut spécial*. La dénomination de *bahut* s'applique du reste à toute classe de mathématiques spéciales.

nis qui la recouvrait. Cette opération faite, il reste de plus en plus convaincu qu'il possède quelque bon tableau de l'école de Parme; il lui vient même à l'esprit que Félibien aurait bien pu donner quelque part la description d'une composition pareille à celle qu'il a sous les yeux. Il consulte immédiatement ce consciencieux historien et trouve ce qui suit à l'article CORRÉGE :

« La pièce la plus finie que j'aye veuë de luy, est un petit tableau qui estoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Barberin.

« C'est une figure nüe representant un des disciples de Nostre Seigneur, qui laisse aller son manteau entre les mains des Juifs qui le poursuivent dans le jardin des Olives.

« Cette peinture m'a paru autrefois si belle que je ne me souviens pas d'avoir rien veu de si agréable. »

Or, la petite toile dont cet extrait fait mention a disparu depuis. La similitude frappante qu'elle offre avec celle qui est en la possession de M. Desperets, peut donc faire conclure à la découverte d'un véritable Corrége. Nous avons été à même de le constater par nous-même, et nous devons à la vérité de dire que Félibien n'en aurait pas fait un trop grand éloge. Le coloris, le dessin, le modelé, tout concourt à nous confirmer dans cette opinion.

C'est au Louvre, que se trouvent déjà réunis tous les autres Corrége de la collection Barberin.

[Du 19 juin.] = A TOUT LE MONDE. Sous ce titre vient de paraître (imprimé chez Bonaventure et

Ducessois) une brochure in-8° de 18 pages, signée Édmond et précédée d'un portrait de l'auteur en robe noire et en bonnet carré. Il s'agit de divination, et M. Edmond nous apprend qu'absorbé par cette science, il a lutté vainement et a fini par accepter la tâche qui lui était imposée. « Il m'a fallu, « ajoute-t-il, dompter et combattre, à l'âge de dix-« huit ans, ma timidité naturelle, mon caractère « mélancolique et mon humeur sauvage qui me « faisait préférer l'obscurité *d'un antre*, où mon « imagination pourrait s'exalter en paix, au bruit « étourdissant des grandes villes... Si j'avais été am-« bitieux, mon nom serait dans toutes les bouches... « Il y a quelques années, Leverrier constate l'exis-« tence d'une nouvelle planète. On doute..., per-« sonne ne s'occupe de l'influence du nouvel astre « sur les destinés du monde; personne ne se de-« mande : Est-ce un signe de la protection ou de la « colère divine? Les caractères tracés en lignes de « feu par le passage brillant des comètes et des « météores ne sont pas davantage étudiés. Et ce-« pendant de grands événements se sont produits « sur notre globe... Les éléments se sont déchaî-« nés, l'ordre des saisons a été interverti, la nature « a dispensé ses dons d'une main avare. » Suivent un grand nombre de prédictions des principaux astrologues et cartomanciens, tant anciens que modernes.

= *Régénération du genre humain*, par M. Adol-

phe Laumonerie (imprimé chez d'Aubuisson et Kugelmann, in-8° de 31 pages).

Cette brochure débute par un sommaire que nous reproduisons dans son entier, nous ne donnons pas précisément la disposition typographique des lignes, mais il suffira de prévenir nos lecteurs que chaque proposition est à la ligne et séparée de la suivante par un tiret.

« Promenade pendant un beau jour du mois de mai de l'année mil huit cent cinquante-cinq (*sic*). — Arrivée dans un nouvel Eden. — Séparation de mon âme et de mon corps. — Preuves de l'existence de Dieu et de l'âme. — Mon âme dans le sein de Dieu. — Invocation adressée à mon âme par un grand monarque. — Conseils de mon âme au grand monarque afin de rendre ses sujets heureux, ou système de gouvernement puisé dans la loi de Dieu. — Origine de la propriété qui est sacrée. — De la liberté qui est sacrée et limitée par la loi divine. — Mon âme revient sur la terre. »

Suivant l'auteur, la matière est du domaine du néant. Avant la création de la matière, il n'y avait que le vide qui est le néant, dans la matière, etc. Quant à ce qui est de Dieu, il existe parce que l'espace existe, car Dieu ne serait pas s'il n'y avait pas d'espace : donc Dieu existe.

Puis vient la conversation de l'âme de M. Laumonerie avec un grand monarque et le retour de son âme sur la terre. Son être, dit-il alors, le ré-

veille tout à coup, et il entend, de nouveau, des chants : ces chants sont ceux de la régénération du genre humain.

[Du 20 juin.] = La *Phrénologie* continue aujourd'hui ses *Boules contemporaines*. Nous y remarquons ce portrait assez transparent du baron Taylor :

Le Baron SUTOR.

Je suis l'ami de tous les pères,
Le père de tous les enfants,

chantait le bailli dans un opéra-comique très-connu. Le baron Sutor, lui, est l'ami de tous les artistes et le père de toutes leurs œuvres. Il a organisé toutes leurs associations, les a fait fraterniser le verre en main, fusionner les uns les autres, transiger, chanter, danser, concerter et finalement s'enterrer avec tous les agréments possibles.

Toujours sur pied, la bouche en cœur, la poche bourrée de billets de concerts, de messes en musique, de toutes sortes de *machines* très-philanthropiques mais fort amusantes; il est aussi engageant, aussi pressant qu'une jolie femme qui demande pour *ses* pauvres : il est vrai que c'est en cela seulement que le baron ressemble à une jolie femme.

Du reste, de mémoire de journaliste, oncques on ne vit un plus infatigable chasseur à la réclame; il est le cauchemar des secrétaires de la rédaction, qui plus d'une fois l'enverraient au diable de bien bon cœur : il s'en doute parfois un peu ; mais ses réclames passent et c'est l'essentiel.

« Je fais les autres, » répond le journaliste Dégenais dans les *Filles de Marbre* à un ami qui l'interroge sur ses travaux. Le baron Sutor pourrait, lui aussi, dire avec une légère variante peut-être : « Je *me* fais *avec* les autres; » du reste en tout bien tout honneur; car si ses services auprès des artistes lui ont valu des

bottes de décorations, des autographes flatteurs par charretées et autres brimborions et hochets de vanité, ils ne lui ont valu que cela. Le baron Sutor avec sa grande figure carrée est tout bienveillance et approbativité ; si la dernière fait sourire parfois, la première le fait estimer.

C'est l'essentiel. M. Beaumard.

[Du 21 juin.] = La renommée de Ponsard ne pourra survivre à l'*Examen critique de la Bourse* que vient de lancer M. Jules Maret-Leriche. M. Leriche, qui ne paraît voir qu'un côté de la critique dramatique, démolit sans pitié l'œuvre de l'académicien. Par exemple, il doit s'être armé d'une loupe merveilleuse pour découvrir dans ce qui suit « la suppression de mots essentiels au sens ou à la construction. »

. . . . . Mais j'attends qu'*il vous plaise*
M'*accorder* un regard dont je serai fort aise.

(Acte III, sc. III.)

« Style de procédure, ajoute railleusement notre critique, pour qu'il vous plaise DE m'accorder.

. . . . . Vous m'auriez admiré, si j'avais réussi,
Le sort m'a condamné, *vous condamnez aussi.*

(Acte IV, sc. VII.)

Pour vous : ME condamnez. »

La suppression de ce DE et de ce ME nous paraît en effet un cas pendable.

[Du 25 juin.] = *Appréciation du Palais de l'Industrie*, par un actionnaire. Une page in-4°. Imp. Pinard. — Ceci est plutôt un gémissement

qu'une appréciation ; le contenu en est cependant caractéristique en ce qu'il nous retrace les déceptions qui assiégent ordinairement les petits actionnaires.

MM.

L'assemblée d'aujourd'hui est très-importante, et à cet effet le soussigné cherche à exposer la situation, heureux s'il peut éclairer les Actionnaires et être approuvé par ceux ici présents.

On veut nous proposer (*ce que la baisse des actions nous a fait pressentir*) de vendre à l'État notre immeuble, sur lequel nous avons fondé, avec juste raison, les plus belles espérances de rapport, soit par sa destination industrielle, et son emplacement pour les arts, soit par la protection impériale, en nous disant : les actions sont cotées à 85 ou 90 et nous vous en donnons 110 ou 120, et ainsi vous devez être satisfaits ; votez, et les petites affaires seront réglées !...

Voyons de raisonner notre triste situation, et cela sans perdre la tête et sans prendre du poison.

Examen de la position.

1° En principe, le gouvernement a favorisé Messieurs les administrateurs, ARDOIN et Cie, RICARDO et autres, en leur donnant des actions au pair à 100 fr., mais ces messieurs, LES FAVORISÉS, ont eu l'adresse d'usage, de les vendre à 120 et 150, puis encore à 180 et 190, faisant espérer un dividende de 20 francs par action, ainsi que les grands journaux l'annonçaient (*Voilà bien où l'art. du Code pénal pourrait porter*), car aujourd'hui ces mêmes journaux *refusent d'insérer les projets* propres à faire valoir notre immeuble !...

On a donc exploité la crédulité publique et les petits capitaux, en les mystifiant avec une perte épouvantable, car les acheteurs *à* 160 *et* 180 *sont encore ici*, ayant eu confiance dans le patronage du

prince, et les initiales gravées sur toutes les pierres du monument, où ils se sont abrités avec confiance sous les ailes de l'aigle impériale, ornant l'entrée de cet édifice, qui ne peut voler qu'à la gloire, espérant, eux aussi, leur part de la magnanimité du chef de l'État, qui a satisfait 50 mille exposants, et ne peut oublier ceux qui ont placé leurs économies à la construction de ce monument national.

Estimation d'après le cours de la Bourse.

2° En ce moment, le cours de la Bourse est un véritable *Satan* pour le Palais, mais il serait une vraie Providence pour les acheteurs et pour les *administrateurs qui, avec les primes, ont pu gagner des millions.* (*Voilà certes des bénéfices très-faciles pour ce cercle aristocratique financier, restreint et inaccessible aux masses dont ils se servent.*)

Je ne donne pas dans le piége, il me sera facile à vous le démontrer comment..., il y a 12 et 15 mois, l'action du Palais était cotée 160 et 180, alors sans produits et même incertain d'ouverture, et aujourd'hui, qu'il peut fonctionner et *produire plusieurs millions* chaque année, Satan le fait volontairement baisser, MÊME 40 JOURS AVANT L'OUVERTURE DE L'EXPOSITION !... *et puis encore, lors de la présence de la reine d'Angleterre !...* et pourquoi ?... les docks et le Rivoli, qui ne donnent pas un liard de dividende, sont à 200 et 120, et nous avec des millions en caisse, à 85 ; c'est trop montrer la ficelle !...

Ah ! c'est horrible !... c'est inique !... Satan ne peut exploiter les croyances humaines pour dépouiller et spolier ainsi les pauvres actionnaires ; mais alors je lui répondrai comme Basile : *On trompe quelqu'un ici !*

Cette circulaire, est signée :

PAUL ROUX, 21, rue Lepelletier.

Pouvant donner bien des renseignements à ceux qui en désirent.

Suit un compte rendu non moins pittoresque et dû à la même plume. C'est le *Résultat fidèle de l'Assemblée du Palais de l'Industrie.*

Ce 28 *mai* 1856.

1° A 3 heures, de sombre mugissements se faisaient entendre parmi les Actionnaires (*qui sont à peu près les mêmes de l'an dernier*) (qui se plaignent alors de la baisse à 160).

2° A 3 heures et demie, la séance est ouverte, un Administrateur annonce le nombre des actions insuffisant (il en manque 2,000 environ), quelques colloques s'établissent, impatients de connaître leur sort.

3° M. Roux demande, d'après l'ordre du jour annoncé officiellement, si l'on persiste à racheter le Palais, le Directeur répond oui ; à cet effet, il donne au bureau sa protection, *qui est confirmée à l'unanimité par les Actionnaires.*

D'autres Actionnaires demandent à quel prix le rachat? Le commissaire du gouvernement répond : 3 fr. 20 !! de rente par action ! Cette offre a indigné l'Assemblée, qui l'a repoussée à l'unanimité par des huées de réprobation générale ! Des vociférations, imprécations de toutes sortes, cris de ruine et de détresse, se sont fait entendre : ah!... quelles tristes scènes! notre plume ne pourra jamais les dépeindre.

La foule des petits Actionnaires mugissait au dehors en attendant leur sentence; des fragments de discours tout énervés de colère et d'indignation se faisaient entendre avec des applaudissements, trépignements et acclamation générale par ceux qui défendaient leurs intérêts compromis, etc., etc.

[Du 29 juin.] = Nous empruntons à la *Gazette de Paris* ce coup d'œil rétrospectif :

Tout ce qui se passe en ce moment tend à déplacer

les vieilles idées reçues en matière de morale et d'ordre littéraire. Par exemple, jamais les plumes n'auront été aussi ambulatoires qu'elles le sont devenues depuis plusieurs années. — M. Paulin Limayrac en administre une preuve nouvelle. — Il y a quinze ans, ce feuilletoniste commençait à écrire dans le *Populaire royaliste;* — un peu plus tard, il passait à la *Revue des Deux-Mondes;* — quelque temps après au *Courrier français* de M. Xavier Durrieu. — L'an dernier il était à la *Presse;* — il fait maintenant au *Constitutionnel* la critique historique. — Mais fera-t-il donc un jour la curieuse histoire des variations des gens de lettres? — Il y a mieux que des phrases dans un pareil sujet.

Est-il rien de plus terrible pour un homme sérieux ou prétendu tel que l'exhumation de ses anciennes plaisanteries littéraires? Après M. Paulin Limayrac, c'est le tour d'un rédacteur de l'*Univers*, pour lequel, cette fois encore, la *Gazette de Paris* s'est chargée d'avoir de la mémoire, par l'organe de M. Monselet.

Coquille (François). — Est-ce le même qui est parti du *Constitutionnel* pour arriver à l'*Univers*, sans doute pour justifier le proverbe : *Tout chemin mène à Rome?* Dans ce cas, nous regretterions cette dernière étape, car M. Coquille était doué de toutes les qualités nécessaires pour remplacer dignement M. Paul de Kock, cet Alexandre qui n'a pas encore trouvé de capitaines. Nous aimons à nous rappeler le *Cas de Conscience*, un roman écrit par M. Coquille dans les traditions de verve folâtre qui ont immortalisé l'auteur de *Monsieur Dupont*. Un chapitre nous avait surtout captivé : c'était le récit d'une soirée demodistes ; nous avons voulu le relire, et sur la manifestation de notre désir, M. Boniface nous a très-galamment

permis de copier le passage suivant dans le feuilleton du *Constitutionnel* de 1843 :

« — M. Robineau ! M. Robineau ! (ne pas lire Aubineau) cria mademoiselle Nini, venez vite ; la crêpe brûle !

« M. Robineau, toujours armé de son torchon, vola au secours de la crêpe et de mademoiselle Nini. Les jeunes ouvrières le suivirent en riant. Le cas était urgent. Mademoiselle Nini, le visage enluminé et rouge comme une écrevisse, tenait encore d'une main mal assurée la queue de l'instrument que lui avait confié M. Robineau ; mais la précieuse crêpe, qu'était-elle devenue ? Mademoiselle Nini, animée d'une noble ambition, avait entrepris de la faire sauter. La crêpe avait obéi à l'impulsion qui lui avait été donnée ; elle avait sauté en effet, et même très-haut ; puis elle était retombée sur le rebord de la poêle, où elle s'était partagée en deux. Une moitié était restée dedans ; l'autre moitié pendait misérablement et menaçait de s'engloutir dans le feu. Quel spectacle pour les yeux de M. Robineau !

« — Attention, mesdemoiselles ! s'écria-t-il ; apprenez à tenir la queue de cette instrument culinaire ; cela vous servira en ménage... Mademoiselle Nini, vous n'y entendez rien, je vous donnerai des leçons... Monsieur Alfred, voici l'occasion de vous former... Une, deux !

« Et M. Robineau, comptant sur son expérience éprouvée, imprima à la poêle le mouvement nécessaire. Mais, en ce moment, mademoiselle Louisa, que la malheureuse Henriette avait pincée, se heurta violemment contre le bras du vieux garçon. Le contre-coup fut tel que la crêpe sauta au visage de celui-ci et lui couvrit toute la face.

« — Ah ! monsieur Robineau, lui dit mademoiselle Nini d'un ton sentencieux, vous n'oserez plus faire des crêpes : *chaque échaudé craint l'eau froide.* »

Qu'en dit l'*Univers ?*

[Du 30 juin.] = Plusieurs personnes ont bien voulu nous écrire à propos de la méprise typographique que racontait notre dernière livraison.

Elles nous ont prouvé que le n° 12 de la rue des Moulins était des plus respectables sous tous les rapports, et que notre malignité aurait pu s'exercer avec plus de véracité et de succès sur d'autres maisons de la même rue.

Il ne nous reste donc plus qu'à faire amende honorable ; en ayant du reste la consolation de pouvoir appliquer à notre bévue la restriction flatteuse, que feu Bachaumont fit valoir en faveur de Monseigneur de Tarbes.

L'anecdote à laquelle nous faisons allusion vaut du reste la peine d'être répétée :

Année MDCCLXX.

31 *Janvier*. Le carrosse de M. l'évêque de Tarbes ayant, dans un embarras, accroché et maltraité un fiacre, au point de ne pouvoir conduire une dame qui était dedans, le prélat, jeune et galant, après s'être confondu en excuses, est descendu de sa voiture, a déclaré à la dame qu'il ne souffriroit pas qu'elle restât à pied, lui a donné la main pour monter dans son carrosse, et lui a demandé où elle vouloit être conduite? Il s'est trouvé que cette personne alloit à l'hôtel de Praslin, chez le sieur Beudet, secrétaire de la marine. Ce dernier est de la connaissance de l'évêque, qui a offert ses services à la dame auprès de ce commis, et a dit qu'il profiteroit de l'occasion pour le voir et la ramener chez elle. Arrivé à l'hôtel, Monseigneur a donné la main à la dame, ce qui a beaucoup fait rire les domestiques; mais les

éclats ont encore plus redoublé de la part des spectateurs, quand on a introduit ce couple chez le sieur Beudet, qui lui-même auroit bien voulu éviter la publicité de cette visite... Quoi qu'il en soit, l'évêque intrigué des ricanements, des chuchotements qu'il voyait, a insisté pour en avoir l'explication, et l'on n'a pu lui dissimuler que la dame dont il s'étoit si charitablement chargé, étoit une certaine *Gourdan*, très-renommée par sa qualité de surintendante des plaisirs de la cour et de la ville... On sent bien que le prélat n'en a pas demandé davantage, qu'il n'a point insisté pour la ramener, et que s'il l'est allé voir depuis, ç'a été dans le plus parfait *incognito*. Cette anecdote qui paroît sûre, fait infiniment d'honneur à M. de Tarbes, dont les confrères n'auroient pas tous également méconnu cette célèbre entremetteuse.

LIVRES

Histoire populaire de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, — en anglais, par Thomas Wright.

L'Histoire de Thomas Wright, dont nous n'avons encore que la première partie sous les yeux, a été entreprise dans le but avoué et honorable de populariser l'alliance française de l'autre côté du détroit. — M. Wright veut bien croire que le meilleur moyen de nous faire aimer, c'est de nous faire connaître. Nous sommes trop intéressés dans la question pour n'être point de son avis. — Écrite dans le meilleur esprit, l'*Histoire* de M. Thomas Wright renferme des beautés de style de premier ordre, et la maison puissante qui

l'édite n'a rien négligé pour que l'exécution matérielle fût à la hauteur des autres mérites d'un livre excellent.

—En vente à la librairie Aubry. — *Poésies d'Agnès de Navarre-Champagne*, Dame de Foix. — Cette Agnès est la mère de Gaston Phébus ; poëte et musicienne, elle eut pour maître et pour ami Guillaume de Machault. — Le recueil de ses vers forme le seizième volume de la *Collection des poëtes champenois antérieurs au seizième siècle* que publie M. Tarbé. — In-8°, pap. verg., tiré à petit nombre. — Prix : 5 fr.

L'intérêt de cette collection et le mérite de son éditeur sont chose assez connue pour qu'il soit inutile d'y revenir.

— *Les Dernières Pastorales*, par J. Willeman. — L'auteur y plaisante assez agréablement les économistes qui voudraient faire de la gélatine, la base de notre alimentation.

— Brocard de Meuvy fils. — *Coupe d'amour*. Paris. In-24. — Nous n'adresserons qu'un reproche à l'auteur, c'est d'avoir fait faire une préface où il est dit ceci... sérieusement, à la page 6 :

« La poésie est une rose polyacanthe qu'il n'est pas donné à tous de cueillir. » Oh! Polyacanthe !!

Lanzerotti, — le sculpteur à la mode, l'auteur applaudi des beaux bustes de la Ristori et de la Borghi-Mamo, vient d'exposer un buste de Louis Enault qui est un de ses plus brillants morceaux, tant par la vérité saisissante de la ressemblance que par la puissance de l'expression, la beauté du modelé et la finesse du travail.

THÉATRES

[Du 20.] = Comédie-Française. Le *Pied d'argile*, comédie en trois actes de M. Eugène Bourgeois. — Grande chute d'une petite pièce ; beaucoup de bruit pour rien. Le parterre a fait sa critique avec des pommes cuites. C'était à se croire au paradis... de la Gaîté. Un des projectiles malheureux a frappé le *Pied d'argile* et la statue a jonché le sol de ses débris, —

mais les morceaux n'étaient pas bons et on n'a pas pu recoller le lendemain.

[Du 21.] = Vaudeville. *Un Enfant du siècle*, par MM. Deslandes et Duflot. — Cet enfant du siècle est un sujet scabreux... quelque chose comme le *Chevalier à la mode*, de Dancourt, moins la poudre, l'habit à paillettes, la tabatière et l'épée en verrou... Le public a paru scandalisé de l'oubli de ces menus détails.

[Du 25.] = *La Diplomatie du ménage.* — Un acte par Mme Berton. Gazouillement de fauvettes de salon, perchées sur le dessus d'un fauteuil; *caittetage* coquet et féminin, — marivaudage de la Chaussée-d'Antin, — proverbe à jouer derrière un paravent et dont les comédiens de la rue Richelieu ont enlevé le succès à la pointe de l'esprit.

[Du 26.] = Porte-Saint-Martin. *Marino Faliero.* — Ligier a vingt-cinq ans de plus et la pièce a cent ans de trop. — C'est une tragédie du dix-huitième siècle. — L'action qui emporte aujourd'hui nos drames nous rend la tirade importune... et dire que dans vingt ans d'ici M. Ponsard sera un Casimir... usé.

[Du dit.] = *Les Poses plastiques*, par une collection de femmes trop grasses et d'hommes trop maigres. — Imitation des antiques par les modernes. Le groupe intitulé la *Paix* est d'une belle ordonnance... Mais pourquoi la France est-elle si lourde? Il faut vaincre ses rivales et non les écraser!

FIN DU PREMIER TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1856.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

AP
20
R438
v.2

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY